John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
182.10
v. 3

ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A LONDRES.

M. DCC. LII.

ADAMS 182.10
v.3

LE

FLATTEUR,

COMÉDIE.

Repréſentée pour la première fois en Proſe au mois de Décembre 1696.

Et depuis miſe en vers.

PRÉFACE.

LE poëme dramatique n'eſt autre choſe qu'une imitation de la nature conſidérée dans les mœurs des hommes, & renfermée dans les bornes d'une action. Mais comme les loix de la ſociété ont établi des différences conſidérables parmi les perſonnes, celles de la poëſie ont dû établir les mêmes différences dans la manière de les faire agir & de les faire parler. De-là vient le peu de reſſemblance qu'il y a entre le ſtyle de la Tragédie, qui n'admet que les rois & les grands perſonnages, & celui de la Comédie, qui n'imite que des perſonnes communes & des actions ordinaires.

On voit aſſez par-là ce qui a obligé quelquefois nos meilleurs poëtes à recourir au langage de la proſe, qui paroît en effet le plus naturel & le plus accommodé à la qualité des perſonnes que la Comédie repréſente. Mais comme parmi ces perſonnes mêmes, le rang, l'éducation & les intérêts forment d'autres différences preſque infinies, on ne peut pas dire que

le même ſtyle ſoit toujours également propre à les bien repréſenter ; & c'eſt pour cela que les mêmes poëtes ſe ſont ſervi d'un langage plus ſoutenu, lorſqu'ils ont eu des actions plus ſérieuſes à décrire, ou des perſonnes plus importantes à faire parler.

Il ſuffit de lire leurs ouvrages pour juger des raiſons qu'ils ont eues d'en uſer ainſi ; & il eſt aiſé de ſentir à quel point certaines Comédies paroîtroient forcées, ſi elles étoient en vers, & combien certaines autres perdroient de leur prix, ſi elles étoient écrites en proſe : car on peut dire qu'il en eſt des vers à l'égard de la proſe, comme de la muſique à l'égard des vers. Ils arrêtent une déclamation qui doit courir ; mais ils ſoutiennent celle qui doit marcher plus gravement ; & quoiqu'un auteur comique, qui fait ſon métier, ſoit obligé le plus ſouvent de rompre à deſſein la cadence de ſes vers, & d'en exténuer la force & l'harmonie, il ne laiſſe pas de leur reſter encore une ſorte de dignité, qui donne tout un autre relief que la proſe, à une action réglée, & à des perſonnes au-deſſus du commun.

Quoique je fuſſe fort jeune, quand je donnai la premiere fois au public la Comédie du Flatteur, je ne laiſſai pas de concevoir, auſſi-bien que pluſieurs

de ceux qui l'ont le plus approuvée, qu'elle étoit du genre de celles qui doivent être écrites en vers : mais j'étois alors si novice dans le métier de la versification, que le désespoir d'y réussir, m'empêcha de l'entreprendre. Je crus donc que c'étoit assez pour moi d'avoir fait en prose une piéce raisonnable, sans entreprendre un second travail au-dessus des forces que je me connoissois alors. Cependant l'ayant relue depuis dans le dessein de la faire imprimer avec mes autres poësies, j'ai compris qu'en la tournant en vers, je pourrois la rendre plus digne d'être présentée au public, & j'ai continué mon entreprise avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle m'a donné lieu, non-seulement de corriger diverses expressions négligées ou impropres que j'y avois laissées, mais encore de jetter dans plusieurs endroits une vraisemblance & un feu qui leur manquoit dans la prose. J'espère donc que ma peine ne sera point perdue, & que le lecteur me sçaura quelque gré du temps que j'ai employé à perfectionner un ouvrage qui attaque le plus dangereux de tous les vices, &, pour le malheur du genre-humain, le plus à la mode & le mieux récompensé.

ACTEURS.

CHRISANTE, *vieux gentilhomme fort riche.*

ANGÉLIQUE, *fille de Chriſante.*

DAMON, *amant d'Angélique.*

PHILINTE, *flatteur.*

JUSTINE, *ſuivante d'Angélique.*

AMBROISE, *ancien domeſtique de Chriſante.*

FRANCISQUE, *valet de Philinte.*

UN LAQUAIS.

La Scène eſt chez Chriſante.

LE

FLATTEUR,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.

O Ur tout de bon, Madame, une paix bien ſincère
Réunit à la fin Damon & votre père?

ANGELIQUE.

Oui, Juſtine.

JUSTINE.

Et tous deux arrivent de la cour
Réſolus d'achever votre hymen dès ce jour!

ANGELIQUE.

Dès ce jour.

JUSTINE.

Et Damon vous mande ce prodige.
Lui-même ? En propres mots ?

ANGELIQUE.

En propres mots, te dis-je?

JUSTINE.

Par ma foi, ce discours me plaît fort, & voilà
Un brave homme de pere. Il est par-ci par-là
Quelquefois un peu fou, notre monsieur Chrisante;
Et son humeur souvent est assez mal plaisante:
Mais dans le fond il est bon homme autant qu'on peut,
Et quand on sçait le prendre, on en fait ce qu'on veut.

ANGELIQUE.

Enfin tout est d'accord; & pour surcroit de joie,
Damon m'écrit encor par l'homme qu'il m'envoie,
Qu'enfin le régiment qu'il avoit demandé,
Par ordre de la cour lui vient d'être accordé.
Ainsi débarrassé de toute inquiétude,
Son amour désormais fait son unique étude;
Et cet heureux succès obtenu par ses soins
Me flatte d'autant plus, que je l'attendois moins
Après l'ordre d'un pere, & l'expresse défense
Qui m'avoit interdit jusques à sa présence.

JUSTINE.

Pour moi, je n'ai jamais ſçu par qui ni comment
Ils ont pu ſe brouiller : mais naturellement
Je crois qu'à raſſembler toutes les apparences,
On pourroit parier pour l'homme aux révérences.

ANGELIQUE.

Qui ? Philinte ?

JUSTINE.

Et qui donc ! Votre pere aujourd'hui
Ne conſulte, n'entend, ne fréquente que lui.
Lui ſeul dans la maiſon taille, rogne, gouverne.
C'eſt l'ame, le reſſort & le mobile interne
De tout ce qui s'y fait : que diantre ſçai-je, moi ?
Voulez-vous parier une choſe ?

ANGELIQUE.

Et bien, quoi ?

JUSTINE.

Je pourrois par hazard me tromper : mais je gage
Que le drôle a ſon but, & qu'il vous enviſage
Comme un bien qu'il ſeroit ravi de confiſquer
A ſon très cher ami, pour ſe l'hypotéquer.

ANGELIQUE.

Quels contes !

JUSTINE.

Eh, mon Dieu, des yeux comme les nôtres
Sont en fait de flatteurs moins dupes que les autres ;
Et je vous ſoutiens, moi, que votre amant tranſi
A fait un pas de clerc en l'amenant ici.

ANGELIQUE.

Tu te trompes, te dis-je; & lui-même au contraire,
Semble être de Damon l'interprête ordinaire,
Il me fait tous les jours l'éloge de sa foi;
Et sans me prévenir sur tout ce que je voi,
Je n'ai guéres connu d'homme, dont les allures
Semblent à cet égard plus nettes & plus pures.

JUSTINE.

Je suis votre servante; & la grossiéreté
D'un bon & franc bouru qui dit la vérité,
Me plairoit cent fois mieux que les douceurs polies
De tous ces complaisans, qui flattant nos folies,
Ne sçavent ce que c'est que de penser tout haut,
Et souffient du même air le froid comme le chaud.
Malheur à tout mortel que leur langue apprivoise!
Mais votre pere vient. Non, c'est son vieux Ambroise

SCENE II.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

JUSTINE.

TE voilà, mon garçon. Comment va ta ſanté?

AMBROISE.

Serviteur.

ANGELIQUE.

Et mon père?

AMBROISE.

Il eſt encore reſté.....

JUSTINE.

A la cour?

AMBROISE.

Je vous dis qu'en revenant au gîte....

ANGELIQUE.

Hé bien?

JUSTINE.

Achéve donc.

AMBROISE.

Ho, n'allons pas ſi vite.

L'un après l'autre.

JUSTINE.

Encor, veux-tu finir?

AMBROISE.

Tout doux,
Ma mie. A tous seigneurs tous honneurs. Voyez-vous,
Madame est la maîtresse, & vous la chambrière.
Partant, c'est à madame à parler la première.

ANGELIQUE.

Qu'as-tu fait de mon pere? Est-il demeuré?

AMBROISE.

Non:
Mais il a rencontré là-bas son factoton,
Philinte; & moi, j'ai fait trois ou quatre gambades,
Pour n'être pas témoin de leurs complimens fades.

JUSTINE.

Cet homme a résolu d'assiéger la maison.

ANGELIQUE.

Tu lui veux bien du mal.

AMBROISE.

Elle a morbleu raison.
Je suis de son avis. Ces diseurs de fadaises,
Qui chatouillent les gens pour les faire bien aises,
Ne sont bons qu'à noyer; c'est moi qui vous le dis.
Je n'ai pas le discours éloquent; mais mordi,
J'ai le cœur bien placé; je suis un honnête homme.
Et je m'appelle Ambroise. Un chacun vaut sa somme,
Et baste.....

ANGELIQUE.

C'est assez. On entre dans la cour.
C'est mon père lui-même.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, AMBROISE, CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

AH! ma fille, bon jour;
Comment se porte-t-on ici?

ANGELIQUE.

Fort bien, mon pere.
Vous voilà quitte enfin de la cour?

CHRISANTE.

Je l'espère.
Voici notre très-cher, que j'ai vu devant tous.

PHILINTE.

J'aurois eu grand regret d'arriver après vous.

CHRISANTE.

Ah!

PHILINTE.

Quel bonheur pour vous, monsieur! Quelle fortune!
Après le long ennui d'une absence importune,
De vous revoir ici dans votre appartement;
Et d'y pouvoir jouir de l'entretien charmant
D'une fille aussi sage, aussi douce, aussi belle,
Aussi parfaite en tout que cette demoiselle!

CHRISANTE.

Trop d'honneur.

PHILINTE.

Et Juſtine ? O quel air ſérieux !
Regardez-nous un peu. Malepeſte, quels yeux !
Monſieur, voilà la fille, ou je me donne au diable
La plus vive de France & la plus raiſonnable.

CHRISANTE.

D'accord : mais en revanche, elle a trop de caquet ;
Il faut la mettre avec cet autre perroquet.
Quand ils jaſent enſemble, on entendroit à peine
Sonner le carillon de la Samaritaine.

PHILINTE *éclatant de rire.*

Ha, ha, ha, ha.

CHRISANTE.

Comment ?

PHILINTE.

Ha, ha.

CHRISANTE.

Plaît-il !

PHILINTE.

Ha, ha.
Où diantre trouvez-vous ces comparaiſons-là ?

CHRISANTE.

Le mot.....

PHILINTE.

Laiſſez-moi rire un peu, je vous ſupplie.

CHRISANTE.

Vous trouvez donc....

PHILINTE.

Comment morbleu ! Cette saillie
Vaut mieux qu'un apophtegme & vient très-à-propos.

AMBROISE *à part.*

Hom, le bon enjoleux

CHRISANTE.

Ce sont de petits mots
Qu'on trouve en son chemin... & dont la métaphore
Me vient sans y songer... comme la barbe.

PHILINTE *tirant ses tablettes.*

Encore?
Ah parbleu, celui-ci ne m'échapera pas.

CHRISANTE.

Vous écrivez cela ?

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE *à part.*

Le Judas!

CHRISANTE.

Je ne sçais pas d'où vient : mais avec lui, me semble,
J'ai plus d'esprit qu'avec tous les autres ensemble.

PHILINTE.

Ma foi, de vos bons mots un auteur réjoui
Feroit un excellent Chrisantiana.

AMBROISE *à part.*

Oui.
Ce seroit un beau livre.

CHRISANTE.

Hai, hai.

JUSTINE *bas à Angélique.*

La kyrielle
Plaît assez au bon homme.

PHILINTE.

O ça, mademoiselle,
Parlons sans flatterie : avez-vous vu jamais
Un teint plus vif, un air plus reposé, plus frais,
Que celui que monsieur montre sur son visage ;
Imagineroit-on qu'il a fait un voyage ;
Et ne semble-t-il pas voir un jeune seigneur,
Qui sort tout parfumé des mains de son baigneur?

CHRISANTE.

J'ai donc bonne couleur ?

PHILINTE.

Il faudroit vingt saignées,
Pour vous pâlir. Je crois, pour moi, que vos années
Vont en rétrogradant ; & plus vous avancez
En âge, sur mon dieu, plus vous rajeunissez.

CHRISANTE.

Il est vrai que je suis d'une pâte assez bonne ;
Et pourtant certains sots parlant à ma personne,
Sous ombre que j'étois Cornette à saint Godard,
S'en viennent tous les jours me traiter de vieillard.

PHILINTE.

Le beau raisonnement !

CHRISANTE.

Angélique, Justine,
Qu'on nous fasse dîner. Allez.

SCENE IV

SCENE IV.

CHRISANTE, PHILINTE, AMBROISE.

PHILINTE.

QUAND j'examine
Cet adorable objet, il me ſouvient toujours
D'une ſœur qui faiſoit le bonheur de mes jours ;
Et de qui la beauté paſſoit pour magnifique.

CHRISANTE.

Elle n'eſt pas mal faite au moins notre Angélique.

PHILINTE.

C'eſt votre vrai portrait ; & depuis quelque temps
Je l'ai fait remarquer à quantité de gens.
C'eſt une reſſemblance auſſi juſte, auſſi rare....

AMBROISE *à part.*

Oui, comme d'une étrille avec une guitarre.

CHRISANTE.

Eh !

AMBROISE.

Je ne parle pas.

PHILINTE.

Une choſe pour moi,
Que j'admire toujours, c'eſt ce je ne ſçais quoi,
Cet air de qualité, ce feu d'eſprit qui brille,
Qui diſtingue d'abord toute votre famille.

J'ai peine à m'expliquer ; mais on s'en apperçoit
Juſqu'aux moindres enfans: & vous touchez au doigt
Ce qu'ils feront un jour, quand l'âge & votre exemple
Feront germer en eux une moiſſon plus ample.
Et je fus hier au ſoir deux heures environ
Avec votre cadet, notre petit baron :
Vous ne croiriez jamais les réponſes jolies,
Les petites raiſons, les petites folies
Dont il nous entretint. Il faut voir, par plaiſir,
Ses thèmes. Dieu me damne, on ne ſçauroit choiſir
De ceux du précepteur, ou des ſiens.

CHRISANTE.

C'eſt pour rire.....

PHILINTE.

Non, la peſte m'étouffe ; & ce n'eſt pas trop dire,
Mon Dieu, l'aimable enfant, l'aimable enfant !

AMBROISE *à part.*

Fort bien.

Il eſt bégue & boſſu.

CHRISANTE.

Que chantes-tu là ?

AMBROISE.

Rien.

PHILINTE.

Mais, ma foi, le bon ſang dans les enfans opère ;
Et l'on voit bien qu'il eſt le vrai fils de ſon père.

CHRISANTE.

Ah ! point du tout.

PHILINTE.

Mais non : Je parle ingénument.
Vous ſçavez que je dis aſſez mon ſentiment.
Je ne ſuis point flatteur.

AMBROISE *à part.*

Oh non. Le bon apôtre !

PHILINTE.

Parmi bien des défauts, & j'en ai plus qu'un autre,
Mon unique vertu, c'eſt d'être un franc Gaulois.
Je n'ai point, comme on dit dans notre vieux patois,
Le don de ménager les choux avec les chévres,
Et mon cœur, comme on voit, eſt toujours ſur mes lévres.

CHRISANTE.

Il eſt vrai.

PHILINTE.

Je ne fais que recueillir les voix,
Et dirois vos défauts, ſi je vous en ſçavois.
Mais on chante par tout la même litanie ;
Et j'étois hier encor dans une compagnie,
Où nous convînmes tous qu'il n'eſt point dans Paris
De gentilhomme orné de talens plus exquis,
Plus leſte,

CHRISANTE.

Ah !

PHILINTE.

Plus ſolide,

CHRISANTE.

Ah, ah!

PHILINTE.

Plus sociable;
Plus modéré, plus doux.

AMBROISE *à part.*

Et plus dupe.

CHRISANTE.

Que diable,
Marmottes-tu tout seul?

AMBROISE.

Je ne dis mot.

CHRISANTE.

Voilà
Des prodigalités d'honneur....

AMBROISE.

Mais pour cela
Je n'en pense pas moins.

CHRISANTE.

Ouais, qu'est-ceci?

AMBROISE.

J'enrage
Lorsque j'entens mentir avec tant de courage.

CHRISANTE.

Comment traître?

AMBROISE.

Monsieur, quand j'en devrois mourir,
C'est que tenez.... enfin je ne sçaurois souffrir

Qu'on se moque de vous avec des fariboles ;
Et je vois clairement que toutes ses paroles
Sont des brides à veaux. Je n'ai pas la façon
De m'exprimer. Je suis un malheureux garçon.
Mais j'ai de la morale, & je fais conscience
De voir qu'à tout propos un homme vous encense,
Et qu'il vous vienne avec des discours satinés
Bailler de l'encensoir tout au travers du nez.
Faut-il pas quand on voit les choses que vous faites,
Avoir le diable au corps, pour dire que vous êtes
Modéré ? Là, mettez la main sur le pourpoint.
Nous ne sommes que trois : ne vous échauffez point.
Je ne dis pas qu'au fond vous ne soyez bon homme :
Vous avez un bon cœur; j'en conviens : mais en somme,
Vous êtes quelquefois un vieillard fort sanguin,
Fort inconsidéré, fort brutal.

CHRISANTE.

Ah, coquin,
Tu m'oses dire à moi de ces choses en face ?

PHILINTE.

Eh, ne vous fâchez pas.

CHRISANTE.

Laissez, laissez, de grace.
Je suis donc un brutal, marouffle ?

AMBROISE.

Assurément.

CHRISANTE.

Comment, bélître, encore ?

PHILINTE.

Eh, mon Dieu, doucement.

CHRISANTE.

Non, non; c'eſt un coquin qui, ſans nulle vergogne
S'échappe... Je ſuis donc un brutal, maître ivrogne?

PHILINTE.

Ne voyez-vous pas bien que ceci n'eſt qu'un jeu
Pour badiner.

CHRISANTE.

Comment badiner!

AMBROISE.

Non, morbleu,
Je ne badine point. Chacun me peut entendre;
Et je dis toujours vrai, quand on me devroit pendre.

CHRISANTE.

Attends, traître, attends-moi. Je vais dans un moment
T'apprendre... Allons, faquin, qu'on ſorte, & promptement
Vîte.

AMBROISE.

Vous me chaſſez, parce que je vous nomme
De vos ſurnoms.

CHRISANTE.

Ah, traître, il faut que je t'aſſomme.

SCENE V.

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

CE gueux-là me fera malade tôt ou tard :
Et je ne vis jamais de plus hardi pendard.

PHILINTE.

Il eſt vrai qu'il n'eſt point d'animaux plus ruſtiques,
Ni plus impertinens que certains domeſtiques.

CHRISANTE.

C'eſt tous les jours de même : il ne ſçauroit durer,
Sans me mettre en colere & me contrecarrer.

PHILINTE.

Ces petites gens-là ſont bien inſupportables :
Plus on les traite bien, plus ils ſont intraitables.

CHRISANTE.

J'ai tous les jours deſſein, depuis près de vingt ans,
De le mettre dehors.

PHILINTE.

Il en eſt encor temps,
Croyez-moi.

CHRISANTE.

Ce coquin ! M'oſer dire à moi-même
Que je ſuis un brutal !

PHILINTE.

Ha, bon Dieu, quel blaſphême!

CHRISANTE.

Il me ſert aſſez bien, s'il étoit mieux réglé.

PHILINTE.

En effet.

CHRISANTE.

Il eſt fou; mais il eſt fort zélé.

PHILINTE.

Perſonne n'eſt parfait.

CHRISANTE.

Il tracaſſe, il diſpoſe,
Il fait tout.

PHILINTE.

Il faut bien ſupporter quelque choſe.

CHRISANTE.

Et, comme je vous dis, je ſerois empêché
A trouver un valet qui fût plus attaché.

PHILINTE.

Sans doute. Il faut garder ce garçon là, vous dis-je:
La chauté ſe veut, & le bon ſens l'exige.
D'ailleurs il eſt fidèle & des plus aviſés.
Mais je vois une porte entr'ouverte; excuſez;
Votre ſanté pourroit en être importunée:
Les rhumatiſmes ſont fort mauvais cette année.

CHRISANTE.

CHRISANTE *à part.*

Voilà certainement un fort joli garçon,
Son exemple à chacun doit servir de leçon;
Bienheureux qui pourra devenir son beau-pere!

PHILINTE.

Maintenant tout va bien. Il seroit nécessaire
De mettre un paravent du côté que voilà.

CHRISANTE.

Vous êtes trop soigneux, trop bon. Laissons cela.
Vous connoîtrez un jour comment j'y suis sensible,
Et je ne mourrai pas ingrat, s'il est possible.
Or ça, vous resterez à dîner avec nous,
Damon doit s'y trouver.

PHILINTE.

Qui? Damon, dites-vous?

CHRISANTE.

Oui. J'ai voulu céder aux vœux de sa famille.
Nous nous sommes revûs. Je lui donne ma fille.

PHILINTE.

Votre fille? Fort bien. J'en suis très-réjoui.
A part. Hom, je n'attendois pas ce retour inoui.

CHRISANTE.

J'avois de cet hymen détourné mes pensées;
Et j'ai toujours trouvé vos raisons très-sensées.

Mais de tous mes amis je me ſuis vû tenter.
Que diantre voulez-vous ? Je n'ai pu réſiſter
Aux perſécutions des perſonnes que j'aime ;
Aux importunités de ma fille elle-même.
Elle eſtime Damon : Damon en eſt épris.
Dans ces affaires-là le rapport des eſprits
Eſt un point capital.

PHILINTE.

Oui, ſans doute *A part.* Ah, j'enrage !

CHRISANTE.

Mille exemples font voir, qu'en fait de mariage,
La malediction ſuit ordinairement
Le peu de ſympathie.

PHILINTE.

Inconteſtablement ;

CHRISANTE.

Et lorſque les humeurs compatiſſent entr'elles,
Il faut bien ſe paſſer certaines bagatelles.

PHILINTE.

Rien n'eſt plus ſagement conçu ni digéré,
A part. Je creve.

CHRISANTE.

Ainſi je voi que j'ai bien rencontré,
Et que vous approuvez qu'un mariage honnête....,

PHILINTE.

Comment, ſi je l'approuve ? Il faudroit être bête ;
Et je vous l'aurois, moi, conſeillé tout de bon,
Si j'avois reconnu du côté de Damon.....

CHRISANTE.

Que dites-vous ?

PHILINTE.

Eh oui ! certain petit langage
Me ſembloit éloigner un peu ce mariage.

CHRISANTE.

Comment donc ? Quel langage ?

PHILINTE.

Eh, rien, ſi vous voulez.
Ce ſont des mots en l'air aſſez mal aſſemblés,
Qui ne méritent pas....

CHRISANTE.

Non, non : je ſuis bien aiſe
D'apprendre ce que c'eſt.

PHILINTE.

Mais, c'eſt une fadaiſe,
Vous dis-je; & puiſqu'enfin vous devez vous unir,
Je ſerois indiſcret de vous en prévenir.

CHRISANTE.

Ma curioſité redouble à ce myſtère.
Je vous conjure encor de ne me plus rien taire.
Vous êtes mon ami ?

PHILINTE.

Je le ſuis; je le doi.

CHRISANTE.

Vous devez donc n'avoir rien de caché pour moi.

PHILINTE.

Puiſque vous le voulez, cet ordre m'autoriſe.
Auſſi-bien dans le fond ce n'eſt qu'une ſottiſe.
Vous ſçavez que je vais dans quantité d'endroits,
Et que Damon & moi nous nous trouvons par fois.
En certaine maiſon où j'étois d'aventure,
La converſation tomba ſur la rupture
De l'hymen d'Angélique; & Damon dès l'abord
Nous témoigna tout franc, qu'il s'en conſoloit fort;
Qu'il avoit, il eſt vrai, cherché ce mariage,
Parce qu'il y croyoit trouver ſon avantage:
Mais que cela manquant, tout n'étoit pas perdu,
Et qu'on répareroit ce malheur prétendu:
Qu'il avoit dès long-tems, ſi ma mémoire eſt bonne,
Certains engagemens avec une perſonne....
Je ne me ſouviens pas comment il l'appella;
Et qu'enfin vous étiez d'une humeur.... Pour cela
Diſpenſez-moi....

CHRISANTE.

Non, non, l'affaire eſt importante,
D'une humeur?

PHILINTE.

Mais, mon Dieu, d'une humeur ſi flottante;
Si bourrue... oui, bourrue, il ſauta le bâton.
Enfin que vous dirai-je? Avec ce certain ton
Que vous lui connoiſſez, il nous fit votre image
D'un air.... Qu'eſt-il beſoin d'en dire davantage?

CHRISANTE.

Oui dà ? Je ſuis charmé de ce petit récit.
Si bourrue ? Ah parbleu, j'en ferai mon profit.

PHILINTE.

Cela ne vous doit point chagriner, & peut-être
A-t il lâché le mot innocemment.

CHRISANTE.

Le traître !

PHILINTE.

D'ailleurs vous ſçavez bien, qu'en fait de ſacrement
Ce n'eſt point à l'amour qu'on s'attache.

CHRISANTE.

Comment ?
Dans le tems qu'il me fait parler, qu'il m'amadoue ;
Qu'il paroît tout de feu pour moi ?

PHILINTE.

Oui, je l'avoue,
Le procédé n'eſt pas des meilleurs qu'on ait vu ;
Et pour ne point mentir, il faut être pourvu
D'une philoſophie à la vôtre ſemblable,
Pour paſſer de ſang-froid....

CHRISANTE.

Non fai, de par le diable,
Je ne le paſſe pas de ſang-froid. Ah, bon Dieu !
Que les hommes ſont faux & doubles !

PHILINTE.

C'eſt le jeu
Qui ſe joue à préſent : on ſe flatte, on s'embraſſe ;
Et puis.... le dos tourné, l'on ſe fait la grimace.
Le monde maintenant n'eſt que duplicité.
Vous êtes plein d'honneur, de foi, de probité :
Défiez-vous toujours de la vertu moderne,
Et ſur-tout des amis que l'intérêt gouverne.

CHRISANTE.

C'eſt bien dit ; & je vois que malgré tous nos ſoins
Les hommes comme vous....

PHILINTE.

Ne parlez pas au moins
De ce que je vous dis. Je crains fort peu ſa haine ;
Mais je ſerois fâché. . . . .

CHRISANTE.

Ne ſoyez pas en peine.
Je ſuis moins imprudent qu'un autre, Dieu merci.
Il vient. Je me retire, & je vous laiſſe ici.

SCENE VI.

DAMON, PHILINTE.

PHILINTE.

HÉ bon jour, mon ami ! bon Dieu, que je ſuis aiſe
De vous revoir ici ! Comment, par parenthèſe,
S'eſt paſſé le voyage ? Embraſſons nous un peu.

DAMON.

De grand cœur.

PHILINTE.

Vous voilà charmant. Comment, morbleu ?
Cet habit ſemble fait pour ſervir de modelle.
Hé bien, je viens d'apprendre une bonne nouvelle.

DAMON.

Quoi ?

PHILINTE.

Que vous épouſez Angélique. Ma foi,
Nul n'en eſt, je vous jure, auſſi charmé que moi ;
Et d'honneur, en honneur, perſonne à cette affaire,
Ne s'intéreſſe autant. Je ſors d'avec ſon pere,
On a parlé de vous de la bonne façon ;
Et je ne m'y ſuis pas épargné.

DAMON.

Tout de bon ?
Trouvez-vous que ſon cœur par ſa bouche s'exprime,
Et vous a-t-il pour moi témoigné quelque eſtime ?

PHILINTE.

Mais, oui-dà : je le trouve assez de vos amis ;
Et ses discours.... Enfin je vous avois promis
De vous servir : j'ai fait de mon mieux ; & mes peines,
Comme vous le voyez, n'ont pas été trop vaines.

DAMON.

Quelles graces ! . . . .

PHILINTE.

Eh fi, vous vous moquez, je croi :
Quand j'agis près de lui, je travaille pour moi,
Je vous jure ; en cela mon mérite est modique.
Vous êtes mon ami, vous aimez Angélique :
Peut-être, avec le temps, pourra-t-elle à son tour
Correspondre....

DAMON.

Comment, peut-être ? son amour
Paroît-il à vos yeux moins vrai-qu'à l'ordinaire ?
Et doutez-vous. . . . .

PHILINTE.

Eh non, ce n'est pas-là l'affaire.
Qu'elle vous aime ou non, il s'agit d'épouser ;
C'est le point. Le restant doit peu vous amuser.

DAMON.

Mais quoi ? Sur le soupçon que ce discours expose,
Il semble qu'en secret vous sçachiez quelque chose.
Ne faites point languir mon esprit affligé :
Parlez. Se pourroit-il que le sien eût changé
Depuis la malheureuse & bizarre défense,
Qui m'a de la revoir interdit la licence ?

Hélas ! l'unique bien dont mon cœur soit flatté
Dépend, je l'avoûrai, de sa fidélité :
Et si je n'ai le cœur, que me sert la personne !

PHILINTE.

Oh, oh, notre féal, je crois, Dieu me pardonne,
Que vous traitez l'amour sur le pied des romans.
Comment diable ! Artamène & tous ses sentimens
N'y firent jamais œuvre. Eh, mon cher, je vous prie,
De ces rafinemens laissons la momerie :
Contentons-nous toujours des objets apparens ;
Et ne devenons point nous-mêmes nos tyrans,
Qu'est-il besoin d'amour, quand l'Hymen nous assemble ?
On n'en vit pas moins bien, lorsque l'on est ensemble.
Au contraire, chacun s'arrange comme il veut ;
Et quand on tient la dot, arrive ce qu'il peut.

DAMON.

Ah, mon cher, pouvez-vous me tenir ce langage ?
Pensez-vous que ce soit l'intérêt qui m'engage ?
Non, encore une fois, je n'en veux qu'à son cœur.
Je ne m'en défends point : je l'aime avec ardeur ;
Et ce seroit pour moi la plus dure souffrance
De ne devoir sa main qu'à son obéissance.

PHILINTE.

Mais vraiment, j'ignorois que vous pensiez ainsi ;
Et si je l'avois sçu, par mon accès ici
J'aurois pu sur ce fait découvrir quelque chose.
Entre nous, Angélique, à ce que je suppose,

Voudroit se marier pour sortir de prison,
Pour être mariée. Elle a de la raison,
La contrainte l'ennuie ; & dans son esclavage
Elle songe au mari bien moins qu'au mariage.
Ce n'est pas qu'après tout cette vocation
Ne puisse être un effet de prédilection.
Je pourrois me tromper : mais en tout cas, j'espère
Qu'il me seroit aisé d'éclaircir ce mystère.
Vous n'avez qu'à parler : commandez seulement.
Car d'en vouloir juger par vous, l'œil de l'amant
Est, comme vous sçavez, plus facile à surprendre,
Que les yeux d'un ami qui n'a rien à prétendre.

DAMON.

Ah, quel bonheur pour moi, si par quelque heureux je
Vous pouviez de ce doute éclaircir mon amour !
Ce seroit m'affranchir du plus cruel supplice ;
Et je donnerois tout pour payer ce service.

PHILINTE.

Badin ! Allez, allez, je fais ce que je doi,
Gardons-nous le secret, & fiez-vous à moi.
J'imagine un moyen de servir votre flamme ;
Et vous sçaurez dans peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

DAMON.

Que ne puis-je....

UN LAQUAIS.

Messieurs, on a servi.

PHILINTE.

Fort bien.
Allons. Laissez-moi faire, & ne témoignez rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

OR sus, monsieur, tandis que dans sa galerie
Le bon Christante est seul à rêver, je vous prie,
Discutons un moment nos petits intérêts.
Depuis un an & plus je vous sers à mes frais;
Et pour tout entretien, gages & nourriture,
J'ai seulement de vous reçu l'investiture
De cet honnête habit, dont vous avez l'argent.
Pour moi, j'ai de finance un besoin très-urgent,
Je vous l'avoue; ainsi venons au fait, de grace.
Comment prétendez-vous que tout ceci se passe?

PHILINTE.

L'impertinent! voilà sans doute un beau sujet,
Pour me tirer à part.

FRANCISQUE.

J'ai grand tort en effet !
Ecoutez, j'ai le cœur le plus noble de France,
Quand mes appointemens me ſont payés d'avance :
Mais d'abord qu'on me doit, je vous en averti,
Je ſuis un diable, à moins que je ne ſois nanti.

PHILINTE.

Oh ! tu prens bien ton temps.

FRANCISQUE.

Parbleu oui, ce me ſemble.
Depuis le jour maudit que nous vivons enſemble,
Je ne vous vois encor de fonds pour ſubſiſter,
Que la faveur des ſots qui veulent vous prêter.
Cependant le temps court; les gens s'impatientent,
Le crédit diminue, & les dettes augmentent.
Entr'autres, ce marchand, pour ces deux mille écus,
N'eſt pas homme à vouloir ſe payer de phébus.
Il vous fera coffrer; & dans tous ces orages
Le dénoûment ſera que je perdrai mes gages.
Finiſſons. Sauvez-moi la ſenſible douleur
De vous faire écrouer, s'il arrivoit malheur.

PHILINTE.

Paix : ne te trouble point. Le riche mariage
Qu'ici depuis un mois mon adreſſe ménage,
Va me mettre en état de nous accommoder,
Et de marcher par-tout ſans rien appréhender.

FRANCISQUE.

Eh, Monſieur, ce ſont-là des contes de grand'mere
Et vous vous repaiſſez d'une pure chimère.
Voulez-vous que Chriſante ait le cerveau perclus
Au point de s'engendrer d'un cadet, tout au plus,
Qui ne poſſéde rien qu'un peu de bonne mine,
Et dont il ne connoît que la ſimple origine?

PHILINTE.

Pauvre eſprit! C'eſt par-là, ne le vois-tu pas bien,
Que je puis à ſes yeux me parer d'un grand bien,
Et faire, à la faveur de quelques apparences,
Pour des réalités paſſer mes eſpérances.
Mes careſſes, mes ſoins, ma trompeuſe ferveur
M'ont de cet homme-là ſçu gagner la faveur;
Et je me vois en droit, quand nous ſommes enſemble,
De lui perſuader tout ce que bon lui ſemble.
A quoi me ſerviroit le talent précieux,
Le don ſurnaturel que j'ai reçu des cieux,
De tourner à profit la foibleſſe des hommes?
Tu le ſçais mieux que moi, dans le ſiécle où nous ſommes,
L'amour de la louange & l'imbécille orgueil
De leur foible raiſon ſont l'ordinaire écueil;
Et j'ai mis le grand art, où je ſuis paſſé maître,
A les tromper par-là, puiſqu'ils le veulent être.
Je ſçai m'accommoder à leurs foibles divers.
Flatter leurs paſſions, encenſer leurs travers.
Sur leurs ſeuls mouvemens je me règle à toute heure,
Sont-ils joyeux? je ris. Sont-ils triſtes? je pleure.

Et par-là, ſans riſquer qu'un peu de bonne foi,
Je les mets hors d'état de ſe paſſer de moi.
J'aſſujettis leurs cœurs, j'aſſervis leur prudence,
Et les enchaîne aux fers de ma condeſcendance.
C'eſt ainſi qu'un eſprit adroit & pénétrant
Sçait mettre en intérêt la ſottiſe d'un grand;
Et cette unique porte, aujourd'hui ſi commune,
Sert d'entrée au palais de la bonne fortune.
Du métier que je fais tu vois quel eſt le fruit,
Et ce que ma ſoupleſſe au beſoin me produit.
Enfin, qui n'eſt pas né prophete en ſa patrie,
Doit à ſon mauvais ſort oppoſer l'induſtrie.
Je n'ai ni fonds, ni rente, il faut bien l'avouer:
Mais mille ſots en ont; & je les ſçais louer.
Voilà ma terre. On doit la cultiver ſoi-même.
Mais le produit en eſt d'une abondance extrême;
Et crois-moi, mon ami, la vanité des fous
Eſt le fonds le plus sûr des ſages comme nous.

FRANCISQUE.

J'y conſens: mais malgré votre ardeur complaiſante,
Voilà pourtant Damon d'accord avec Chriſante,
Et mes gages réduits par conſéquent à rien.

PHILINTE.

Ce racommodement m'a ſurpris, j'en conviens,
Ayant à les brouiller mis toute ma logique,
Avant l'éloignement du père d'Angélique.
Mais de mon aſcendant je connois le pouvoir.
Nous ajuſterons tout, & je n'ai qu'à vouloir.

N'as-tu point remarqué la joie inexprimable,
Qu'il ſentoit dans le temps que nous étions à table,
De mes attentions à cultiver ſon goût,
De mon empreſſement à lui ſervir de tout?
Cette ſérénité, lorſque j'ouvrois la bouche;
Et quand Damon parloit, cet air ſombre & farouche
Je te les garantis plus que jamais brouillés.
Qu'en crois-tu?

FRANCISQUE.

Moi? Je crois tout ce que vous voulez.
Mais tout cela n'eſt pas de l'argent.

PHILINTE.

Oh! que diantre,
Tu te rends importun. Tais-toi. Le bon homme entre;
Nous parlerons d'affaire une autre fois. Adieu.

FRANCISQUE *à part.*

Ma foi, mon cher patron, ſi ceci dure un peu,
Je ſuivrai le conſeil que m'a donné Juſtine,
Et je vous trahirai, le diable m'extermine.

SCENE II.

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

SANS compliment, allons; mettez donc, s'il vou
O çà, nous voici seuls, & j'ai grand intérêt,
Que votre ame à mes yeux sans nuage s'expose.
J'exige donc de vous, avant toute autre chose,
Que le cœur soit ici sur les lévres tracé.
Vous sçavez que je suis votre ami.

PHILINTE.

Je le sçai;
Et ce titre sur qui tout mon bonheur se fonde
M'est d'un prix au-dessus de l'empire du monde.

CHRISANTE.

Eh, eh, pauvre garçon! çà, parlons entre nous.
Dites, à quel objet vous déterminez-vous?
Quel genre de fortune arrête votre envie?
Car encor faut-il prendre un parti dans la vie;
Et vous êtes au temps....

PHILINTE.

Que ne vous dois-je point,
D'entrer....

CHRISANTE.

Répondez-moi de grace sur ce point.

PHILINTE.

PHILINTE.

A vous parler ſans fard, je ſens que mes idées
Ne ſont point là-deſſus encor bien accordées,
Et je me trouve même en un état moyen,
Qui ne me permet pas de me fixer à rien.
Je ſuis né gentilhomme, & d'une race antique;
Avec un bien honnête, il eſt vrai, mais modique.
Aux gens qu'un certain rang tient comme aſſujettis,
Pour tenter la fortune, il n'eſt que deux partis,
Le ſervice & la cour. Le premier eſt ſtérile,
Quand les biens ne ſont pas notre premier mobile.
L'autre eſt, vous le ſçavez, gliſſant & périlleux
Pour un homme né franc, ſincère & ſcrupuleux.
Le ciel ne m'a point fait d'une étoffe aſſez fine,
Pour faire un courtiſan. Je n'en ai ni la mine,
Ni le jeu: je ne ſçais ni mentir, ni ruſer:
Je fais profeſſion de ne rien déguiſer.
Que voulez-vous? J'ai tort: mais je me rends juſtice;
Et dans ce pays-là n'eût-on que ce ſeul vice,
On ne chemine pas fort vîte aſſurément.
Ainſi je me renferme à vivre privément.
Trop heureux de n'avoir a repondre à perſonne,
Qu'à quelques vrais amis que le deſtin me donne.

CHRISANTE.

C'eſt parler ſenſément: mais un parti plus doux
Pourroit vous convenir; c'eſt l'Hymen. Entre nous,
N'avez-vous jamais eu là-deſſus rien en tête?

PHILINTE *à part.*

Ah, ah. *Haut.* Non. Et, tout franc, voici ce qui m'arrê
Si j'entrois par l'Hymen dans une autre maiſon,
Je voudrois que l'eſprit de cette liaiſon
Fût un eſprit de paix, de confiance intime,
De cordialité, de tendreſſe & d'eſtime:
Trouver dans un beau-père un ami non ſuſpect;
Avoir pour lui d'un fils l'amour & le reſpect;
Point de ces intérêts, de ces aſſes vétilles,
Qui troublent aujourd'hui tant d'honnêtes familles.
Voilà mon caractère. Or vous comprenez bien,
Que les tendres douceurs d'un ſi parfait lien
Ne peuvent procéder, pour le rendre durable,
Que d'un fonds d'amitié, parfait, inaltérable.
Cela s'en va ſans dire: & moi j'ai ce malheur,
Je ne ſuis point de ceux qui prodiguent la leur.
Pour vaine qu'elle ſoit, mon cœur en eſt avare:
Je m'attache avec peine; & je vous le déclare,
Je ne connois que vous tout naturellement,
Pour qui la ſympathie & quelque jugement
Ait pu faire en mon cœur naître ce qui s'appelle
Véritable reſpect, & véritable zèle.

CHRISANTE.

Ah! le bon naturel! Et dites-moi, parlez:
Si quelque ami parfait, comme vous le voulez,
Vouloit à l'amitié joindre un nœud de famille,
Et vous ofroit pour femme ou ſa niéce, ou ſa fille?
Que feriez-vous?

PHILINTE.

Qui? Moi? Mais, à vous dire vrai,
Comme je n'en ai pas encore fait l'eſſai,
Je ne puis bonnement....

CHRISANTE.

Et non, non, je vous prie,
Dites toujours.

PHILINTE.

Eh mais, parlant ſans flatterie,
J'eſtime qu'on devroit ſe livrer à la foi
D'un véritable ami.

CHRISANTE.

Bon. Et ſi c'étoit moi,
Qui d'un pareil deſſein vous fiſſe l'ouverture.

PHILINTE.

Vous?

CHRISANTE *riant.*

Oui.

PHILINTE.

Vous plaiſantez, je croi.

CHRISANTE.

Non, je vous jure.

PHILINTE.

Vous voulez m'éprouver, avouez-le entre nous.

CHRISANTE.

Non, vous dis-je.

PHILINTE.

Comment ? Vous pourriez, dites-vous,
Changer en ma faveur le deſſein politique
De marier Damon & l'aimable Angélique ?

CHRISANTE.

Sans doute.

PHILINTE.

Vous auriez aſſez d'autorité,
Pour diſpoſer ſon cœur à cette nouveauté ?

CHRISANTE.

Qui m'en empêcheroit ? Ne ſuis-je pas le maître ?

PHILINTE.

Il eſt vrai : mais Damon ſe fâcheroit peut-être.
Vous vous êtes encor par de nouveaux ſermens
Engagé ....

CHRISANTE.

Bon ! voilà de beaux engagemens !
Je n'ai que malgré moi conclu ce mariage.
Ce diable de Damon, pendant notre voyage,
M'a détaché ſon oncle, un vieillard, qui ſous moi
Servoit de volontaire au vieux ſiége d'Orſoi ;
Bon homme : mais j'aurois ſuivi d'autres meſures,
Si je vous avois eu pour régler mes allures.

PHILINTE.

Mon Dieu, vous vous moquez ; vous voyez cent fois mie
Ce qui convient ....

CHRISANTE.

Et oui, je ſuis judicieux,
D'accord ; je juge aſſez des choſes convenables.
Mais vous voyez de loin, vous de par tous les diables.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, au fait dont il s'agit,
Je dois ſuivre mon goût, je crois.

PHILINTE.

Sans contredit.

CHRISANTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'affaire eſt réglée
Là dedans. On ne doit rien faire à la volée ;
Et ſans en dire mot, pour un hymen ſi doux
J'avois depuis long-temps jetté les yeux ſur vous.

PHILINTE.

Je n'ai rien tant à cœur que le bien de vous plaire,
Et je vous ai toujours honoré comme un père :
C'eſt au fils d'obéir.

CHRISANTE *tranſporté de joie.*

Hai, hai. Cà votre main,
Allons, embraſſez-moi, mon gendre. Dès demain
Vous le ſerez. Je vois par tout ce que j'obſerve,
Que vous me chériſſez ſans fard & ſans réſerve.

PHILINTE.

Je ne réplique point ; & cet hymen charmant
Me fait plus de plaiſir qu'à vous, certainement ;
Mais ne craignez-vous point qu'en ſecret prévenue
Votre fille . . . .

CHRISANTE.

Bon, bon, ma fille m'eſt connue :
Elle a voulu Damon, quand je l'ai deſiré ;
Quand je n'en voudrai plus, elle m'en ſçaura gré.
Tout cela va ſon train. En tout cas on ſçait faire
Valoir, quand il le faut, l'autorité de pere.
Ha, ha. Je vais paſſer chez mon notaire. Adieu.
Et pour la diſpoſer, je reviens en ce lieu.

PHILINTE.

Quelles graces ! . . . .

CHRISANTE.

Laiſſons. Dites, je vous conjure,
Qu'on mette mes chevaux. *Seul.* Je viens là de conclure
Un marché qui, je crois, me fera grand honneur.
Et voilà ce que c'eſt qu'un ſage gouverneur !
Si les chefs de famille avoient la prévoyance
D'étudier tous ceux dont ils font l'alliance,
Nous verrions, j'en ſui ſûr, dans les conditions
Régner moins de ſcandale & d'altercations.

SCENE III.

CHRISANTE, ANGÉLIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

Est-il permis d'entrer, & sans être indiscrette,
Mon pere, oseroit-on troubler votre retraite?

CHRISANTE.

Non, je songeois ....

ANGELIQUE.

Damon nous quitte en ce moment,
Le cœur de vos bontés touché sensiblement.

CHRISANTE.

Son cœur ....

ANGELIQUE.

En vérité, vous aime avec tendresse;
Et vous seriez content de sa délicatesse.

CHRISANTE.

Ma satisfaction ....

ANGELIQUE.

Est grande, je le crois;
Et vous avez sujet d'applaudir votre choix.

CHRISANTE.

Mon choix ....

ANGELIQUE.

Fait éclater, il faut que je l'avoue,
La pénétration dont par-tout on vous loue.

CHRISANTE.

Ouais, je vous dis....

ANGELIQUE.

Auſſi, je vous laiſſe aſſez voir
Que je ſouſcris ſans peine aux loix de mon devoir.

CHRISANTE.

Encore?

ANGELIQUE.

Mon aveu, je ne ſçaurois m'en taire,
A ſuivi de fort près les ordres de mon pere.

CHRISANTE.

Que diable!

ANGELIQUE.

Et je rends grace, ainſi que je le doi,
A toutes les bontés que vous avez pour moi.

CHRISANTE.

Quoi! j'entendrai toujours chanter la même note!
Mais voyez quelle langue, & comme cela trote.
Taiſez-vous, & laiſſons Damon pour ce qu'il eſt.

ANGELIQUE.

O ciel! & de qui donc parlez-vous, s'il vous plaît?

CHRISANTE

CHRISANTE.

D'un homme... qui vaut mieux que lui, ne vous déplaise.
Mais nous en résoudrons tantôt plus à notre aise.
Les chevaux sont-ils mis?

JUSTINE.

Oui.

CHRISANTE.

C'est assez. Je vais
Sortir pour un quart-d'heure. Ayez l'esprit en paix,
Vous apprendrez tantôt mes volontés.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

JUSTINE!

JUSTINE.

Madame.

ANGELIQUE.

Voilà donc l'époux qu'on me destine?

JUSTINE.

Vos amours sont sujets à de grands incidens.

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse!

JUSTINE.

Hom, je crains là dedans
Quelque deſſous de carte, ou je ſuis fort trompée.

ANGELIQUE.

De quel étonnement, ô ciel, ſuis-je frappée !
Quoi ! Sans ſe découvrir ? Sans me nommer celui
A qui ſa cruauté me deſtine aujourd'hui ?
Mais j'apperçois Philinte ; il pourroit m'en inſtruire.

JUSTINE.

Fort bien. Voyons un peu ce qu'il pourra nous dire.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, PHILINTE.

PHILINTE *à part.*

Son pere ſort. Il faut un peu l'amadouer.

ANGELIQUE.

Vous me voyez, monſieur, je puis vous l'avouer,
Dans un accablement qui ne ſe peut décrire.

PHILINTE.

Comment donc ? juſte ciel ! je frémis. Qu'eſt-ce à dire ?

ANGELIQUE.

Vous ſçavez à quel point Damon m'eſt attaché ;
Son amour à vos yeux ne s'eſt jamais caché,

Il ne vous cèle rien ; vous l'aimez, il vous aime :
Et vous avez cent fois été témoin vous-même
Des tendres ſentimens que ſon cœur a pour moi,
Et de ceux dont le mien récompenſe ſa foi.

PHILINTE.

Hé bien ?

ANGELIQUE.

Le croiriez-vous ? Tout de nouveau mon père
Dans ſon inimitié contre lui perſévère.

PHILINTE.

Comment diable ?

ANGELIQUE.

Et de plus, voilà mon déſeſpoir,
D'un autre époux, dit-il, il prétend me pourvoir.

PHILINTE.

Encore ? Et cet époux vous l'a-t-il fait connoître ?

ANGELIQUE.

Non pas : mais vous pouvez juger, quel qu'il puiſſe être,
Que juſques à ſon nom, tout m'en eſt odieux ;
Que je le hais à mort, & qu'il n'eſt à mes yeux
Qu'un monſtre qui s'oppoſe à ma plus chere envie,
Et qui fait ſeul obſtacle au bonheur de ma vie.

JUSTINE.

Sans doute. Vous verrez que c'eſt quelque pied-plat,
Quelque faux complaiſant, qui, par des airs de fat,

Aura de votre père empaumé la cervelle.
Ah oui, ma foi, c'eſt bien une fille comme elle
Qu'il faut ſacrifier à ces animaux-là ?
Qu'en dites-vous, monſieur ?

PHILINTE.

Eh, oui : j'entens cela.
C'eſt parlé de bon ſens : mais....

ANGELIQUE.

Eh ! je vous conjure.
Au nom de l'amitié, dites ſur quelle injure
Fonde-t-il un courroux auſſi prompt que le ſien ?
Quelles ſont ſes raiſons ?

PHILINTE.

Ma foi, je n'en ſçais rien.
Vous ſçavez qu'en ſon ſens volontiers il abonde,
Et qu'il agit aſſez ſans conſulter le monde.
Ce que je puis vous dire, & j'oſe l'avancer,
C'eſt qu'il vous aime plus qu'on ne ſçauroit penſer ;
Et que ſur pareil fait, non plus que ſur tout autre,
Il ne conſultera d'intérêt que le vôtre.
Sa tendreſſe pour vous eſt ſans comparaiſon.

JUSTINE.

Quoi ? Vous ne trouvez pas hors de toute raiſon,
De vouloir engager une fille ſenſée
Dans un maudit hymen contraire à ſa penſée,
Après avoir formé, par ſon conſentement,
Lui-même tous les nœuds d'un autre engagement ?

PHILINTE.

Il a tort....

ANGELIQUE.

Ah, Monſieur, ce coup me déſeſpère.

PHILINTE.

Ne craignez rien : allez, vous avez un bon père,
Un homme raiſonnable, & qui ne fera rien,
Croyez-moi, qu'il ne ſçache y trouver votre bien.
Il m'a parlé cent fois de ſa chere Angélique,
C'eſt ſon mot; mais d'un ton ſi fort, ſi pathétique,
Avec des mouvemens ſi doux, ſi gracieux,
Que les larmes ſouvent nous en venoient aux yeux.

JUSTINE.

J'entens. Vous voudriez par pure bonté d'ame
La faire renoncer à ſa premiere flamme.

PHILINTE.

Eh, non; je ne mets point ſa flamme en compromis :
Au contraire. Damon eſt trop de mes amis.

ANGELIQUE.

Hélas, que je le plains! Quelle douleur cruelle
Va jetter dans ſon cœur cette triſte nouvelle!

PHILINTE.

Ecoutez: il auroit grand tort aſſurément,
S'il n'en témoignoit pas un vif reſſentiment.

ANGELIQUE.

Son cœur ne s'attend guère au coup qui le menace.

PHILINTE.

Pour moi, je me connois, j'en mourrois à ſa place.

ANGELIQUE.

J'en juge par moi-même, & ne m'en défends point
Je ſuis de ce malheur touchée au dernier point.

PHILINTE.

Quelle fidélité ! quelle nobleſſe d'ame !
Quelle douceur charmante ! En vérité, madame,
C'eſt une belle choſe, & bien rare en ce jour,
De voir dans votre ſexe un courage, un amour,
Dont le nôtre, entre nous, ne fut jamais capable ;
Et rien, à mon avis, ne ſeroit plus coupable,
Qu'un homme qui pourroit par ſa légéreté
Trahir tant de conſtance & de ſincérité.

ANGELIQUE.

J'entens rentrer mon père. Avant qu'il me déclare
Ses derniers ſentimens ſur cet hymen bizarre,
Daignez le prévenir. Je ſçais votre pouvoir :
Et vous avez déjà relevé notre eſpoir.
De grace, arrachez-lui cette funeſte envie.
Je m'en reſſentirai tout le temps de ma vie.

PHILINTE.

Hélas ! vous vous moquez.

ANGELIQUE.

Sur-tout n'oubliez pas
De lui repréſenter le tort que ce faux pas
Lui feroit dans le monde, après les aſſurances
Dont il a de Damon flatté les eſpérances.

PHILINTE.

Je ferai tout au mieux.

ANGELIQUE.

Je vais me retirer,
De peur qu'il ne me vienne encor déſeſpérer.
Je laiſſe à votre zèle à régler toute choſe ;
Et ce n'eſt qu'en vous ſeul que mon eſpoir repoſe.

PHILINTE.

Laiſſez faire.

JUSTINE *à part.*

Voila ce qu'on appelle ailleurs,
Donner ſon coffre-fort à garder aux voleurs.

PHILINTE *ſeul.*

Par ma foi, tout ceci n'eſt pas mal ridicule :
Pour l'intérêt de quatre il faut que je ſtipule,
Un rival, un beau-pere, une maîtreſſe & moi.
Tout homme en pareil cas doit commencer par ſoi.
Le bon eſprit le veut, & la raiſon l'ordonne.
Du côté que voici la chance n'eſt pas bonne.
Mais de celui du père on peut ſe ménager
Quelque honnête traité qui puiſſe l'engager.
En cas de changement, ce ſera ma reſſource ;
Et ſi je n'ai la fille, au moins j'aurai la bourſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHRISANTE, ANGÉLIQUE.

CHRISANTE.

JE vous le dis encor ſans tant parlementer,
Ce n'eſt plus ſur Damon que vous devez compter ;
Et pour nous expliquer en parole ſuccinte,
Je veux que dès demain vous épouſiez Philinte.
C'eſt un joli garçon celui-là, vertubleu !
J'ai le don, Dieu-merci, de m'y connoître un peu.
L'autre eſt un farfadet, qui ſans ceſſe s'admire,
Et ne regarde pas les gens, pour ainſi dire.
Quand il vient en viſite, ou qu'il dîne chez nous,
Il croit que tout conſiſte à jaſer avec vous.
Il ne parle qu'à vous, n'a d'yeux que pour les vôtres,
Et n'écoute jamais ce que diſent les autres.
Mais celui-ci, ha, ha ; c'eſt un homme arrêté,
Et qui remarque tout : garçon de qualité.
De plus. Enfin, demain je prétens....

ANGELIQUE.

Quoi, mon père?
C'eſt Philinte pour qui, . . .

CHRISANTE.

Tout beau : point de colère,
S'il vous plaît. N'allez pas vous figurer au moins,
Que le deſſein que j'ai, ſoit l'effet de ſes ſoins.
Je ne dois ſon aveu qu'à ſa tendreſſe extrême :
Car c'eſt le meilleur cœur !... Il m'a ſoutenu même,
Que je devois choiſir Damon plutôt que lui.
Mais après les propos que j'ai ſçus d'aujourd'hui,
Je ne ſuis pas ſi ſot.

ANGELIQUE.

Ah ! daignez le connoître :
Il m'aime ; & je ſçais bien qu'il ne ſera pas maître
De ſon chagrin mortel.

CHRISANTE.

Oui, oui, de ſon chagrin.
Vous ne connoiſſez pas encor le pélerin.
Son deſſein eſt tout pris, & pareille fadaiſe
Ne l'empêchera pas de dormir à ſon aiſe.

ANGELIQUE.

Quoi, mon père !

CHRISANTE.

Voilà comme l'on vous endort,
Jeuneſſe téméraire ; & vous prenez d'abord
Pour de l'argent comptant les fornettes frivoles
D'un blondin ſéducteur, qui n'a que des paroles.

Mais moi, je vais au fait. Les barbons, comme nous,
Ne prennent point le change, & ....

ANGELIQUE.

Damon, dites-vous? ....

CHRISANTE.

Eſt engagé d'ailleurs à certaine perſonne.
Il s'en vante tout haut, & ne vous trouve bonne
Qu'au deſſein d'arrondir le peu de bien qu'il a.

ANGELIQUE.

Lui, qui tantôt encor? ....

CHRISANTE.

Chanſons que tout cela.
Il ſe moque de nous; & dans ce mariage
Il ne cherche, dit-il, que ſon pur avantage.
Mais je lui ferai voir, ou je veux être nul,
Qu'il s'eſt, morbleu, trompé dans ſon petit calcul.
J'attens à cet effet q l'Ambroiſe ici m'amene
Le banquier qui demeure à la place prochaine.
Allez: préparez-vous à m'obéir.

ANGELIQUE.

Ah, ciel!

SCENE II.

CHRISANTE, PHILINTE.

CHRISANTE.

LA voilà disposée, & douce comme miel.
Je ne sçai si Philinte... Ah, c'est lui qui s'avance.
Ouais! il me paroît bien plongé dans le silence.
Il réve. Qu'est-ce donc, mon gendre? Qu'avez-vous?

PHILINTE.

Par ma foi, voulez-vous que je dise, entre nous?
J'ai l'esprit inquiet plus qu'à mon ordinaire.

CHRISANTE.

Comment donc? & sur quoi?

PHILINTE.

Je songeois à l'affaire
Dont nous parlions tantôt. Dites-moi: votre esprit
Sur cet engagement ne vous a-t-il rien dit?

CHRISANTE.

Quoi donc! Que voulez-vous que mon esprit me dise?

PHILINTE.

Je ne sçais; mais je crains que dans cette entreprise
Votre amitié pour moi ne vous séduise un peu;
Et je vois, puisqu'il faut vous en faire l'aveu,
D'invincibles raisons contre cette alliance.

CHRISANTE.

D'invincibles raiſons?

PHILINTE.

Oui, quelque violence,
Que je doive me faire, à tout conſidérer,
Je crois que le plus court eſt de me retirer.

CHRISANTE.

Vous retirer? Pourquoi?

PHILINTE.

Mille choſes, vous dis-je,
Impoſent à mon cœur une loi qui l'afflige.
Premierement, il faut ſe mettre à la raiſon.
Angélique a l'eſprit prévenu pour Damon;
Et vous ſçavez qu'un cœur que ſon amour poſſéde....

CHRISANTE.

Oui: N'eſt-ce que cela? J'y ſçais un bon remède.
Je ne la prétendois marier que demain,
Et dès ce ſoir je veux que vous ayez ſa main.
Voilà comme je fais, moi.

PHILINTE.

Mon Dieu, je vous prie,
Ne précipitons rien. Voulez-vous qu'elle crie
Qu'on la rend malheureuſe; & que votre pouvoir...

CHRISANTE.

Bon, malheureuſe! Oh, oh, je lui ferai bien voir
Que quand un père parle, il faut qu'on obéiſſe.

PHILINTE.

Sans doute : c'eſt un droit fondé ſur la juſtice.

CHRISANTE.

Je voudrois bien, pour voir, qu'elle eût la viſion
De croire s'oppoſer à ma déciſion.

PHILINTE.

La régle le défend ; & la régle eſt fort bonne.

CHRISANTE.

Je ſçais ce qu'il lui faut beaucoup mieux que perſonne ;
Et ce n'eſt point à moi de prendre ſes leçons.

PHILINTE.

Il eſt vrai : ce ſont là de très-fortes raiſons ;
Et vous montrez en tout un bon ſens que j'adore ;
Mais enfin . . . .

CHRISANTE.

Comment, mais ? Voudriez-vous encore
Me parler de Damon, après le beau portrait . . .

PHILINTE.

Eh, véritablement ce n'eſt pas trop le fait
D'un homme tel que vous : je le ſçais, je l'avoue.

CHRISANTE.

Il ne ſera pas dit qu'un homme qui me joue,
Soit l'époux de ma fille ; & je dois prudemment
La faire revenir de ſon égarement.
Les enfans n'ont jamais d'ennemi plus terrible,
Que l'imbécilité d'un père trop fléxible.

PHILINTE.

Que ce mot eſt bien dit! Quelle ſolidité!
Quel ſens! Quelle énergie! Ah, ſi j'avois été
Dans ma jeune ſaiſon conduit par un tel père,
Mort de ma vie!...

CHRISANTE *riant.*

Allez, allez: laiſſez-nous faire.
Si jamais la raiſon régle ſes ſentimens,
Je vous ſuis caution de ſes remercîmens.

PHILINTE.

Je le crois, comme vous: oui, la choſe eſt probable;
Auſſi n'eſt-ce pas là le point inſurmontable.
Mais, parlons: mettez-vous en ma place un moment:
L'honneur eſt délicat. Puis-je civilement
M'oppoſer au deſſein que Damon fait paroître?
C'eſt à lui que je dois l'honneur de vous connoître:
Honneur plus eſtimable & plus doux à mes yeux,
Que tout ce que la terre a de plus précieux;
Et j'irois, pour le prix d'un ſi rare ſervice,
De ſes prétentions traverſer la juſtice!
C'eſt ce que concevroit, ou pourroit concevoir
Le monde, qui ſouvent décide ſans ſçavoir.
On diroit que je ſuis un ami peu fidèle.

CHRISANTE.

On diroit mal. La choſe eſt toute naturelle;
Et chacun ſur cela doit penſer comme nous.

PHILINTE.

Oui : mais chacun eſt-il auſſi ſenſé que vous ?
Ne connoiſſez-vous pas le monde & ſes uſages ?
Les fous parlent plus haut quelquefois que les ſages.
Pour moi je donnerois la moitié de mes jours,
Pour nous mettre tous deux à couvert des diſcours ;
Car enfin je me ſens pour vous, je le confeſſe,
De ces tranſports qui vont juſques à la foibleſſe ;
Et c'eſt ſur quoi mon cœur ne peut ſe raſſurer.
S'il falloit que le ſort vînt à nous ſéparer,
Je ne ſongerois plus, dans ma douleur profonde,
Qu'à quitter pour jamais le commerce du monde.

CHRISANTE.

Je ſuis prêt à pleurer, tant je ſuis attendri.
Allez, vous ſçavez peu combien je vous chéri ;
Et vous m'affligeriez plus que je ne puis dire,
Si vous ne conſentiez à ce que je déſire.

PHILINTE.

Hélas, de tout mon cœur. Pour moi, je ne veux rien
Que ce que vous voulez. Cherchons quelque moyen
D'ajuſter cette affaire avec la bienſéance,
Vous jugerez de moi par mon obéiſſance.

CHRISANTE.

Hé bien, voyez, cherchez. Ce que c'eſt que d'avoir
L'ame trop attachée aux régles du devoir !

PHILINTE.

A tout prendre, on pourroit, s'il étoit néceſſaire,
Trouver une façon de colorer l'affaire.

CHRISANTE.

Et quelle ?

PHILINTE.

Quand Damon me fit venir ici,
Vous n'étiez point encor, ce me semble, éclairci
Du dessein qu'il avoit d'épouser Angélique.

CHRISANTE.

Non.

PHILINTE.

Ainsi je pourrois prévenir la critique,
En disant que j'étois avec vous engagé,
Avant qu'à cet hymen lui-même il eût songé.

CHRISANTE.

Eh oui, cela répond à tout.

PHILINTE.

Non, je m'abuse;
Car on me répondroit : c'est une foible ruse.
Quels témoins avez-vous pour nous le garantir ?
Quelle preuve ? A cela qu'aurois-je à repartir ?
Je passerois encor pour un menteur à gage ;
Et ce seroit bien pis, à moins qu'un témoignage
Irrécusable & franc de toute objection,
Ne servît à prouver cette allégation.

CHRISANTE.

Hé bien, ceux qui diront que c'est un stratagême,
Renvoyez-les à moi. J'appuirai tout moi-même.

PHILINTE.

Vous y voilà. Jamais rien ne fut mieux sauvé.

CHRISANTE.

CHRISANTE.

Eh ? Ce petit détour n'eſt pas trop mal trouvé.

PHILINTE.

L'invention ſans doute eſt toute des meilleures.

CHRISANTE.

Je ne vais point chercher minuit à quatorze heures.

PHILINTE.

Dans un Conſeil d'Etat, ou je m'y connois peu,
Deux têtes comme vous nous feroient voir beau jeu.

CHRISANTE.

La peſte !

PHILINTE.

Ce n'eſt pas qu'on ne pût encor dire,
Car vous ſçavez juſqu'où va l'eſprit de ſatyre,
Que ce ſeroit un mot entre nous concerté,
Une excuſe forgée, un trait prémédité,
Dont nous voulons tous deux éblouir le vulgaire.

CHRISANTE.

Oh dame, je ne ſçai donc plus comme il faut faire.

PHILINTE.

Attendez. Le ſecret conſiſte ſeulement,
Comme vous avez dit, à prouver hautement,
Que j'étois engagé pour l'hymen d'Angélique
Long-temps avant Damon.

CHRISANTE.

La choſe eſt ſans réplique.

PHILINTE.

Et ſi je vous faiſois quelque billet... hé... là...
De ces billets... Mon Dieu, comment dit-on cela?
Quand, pour faire une choſe, on traite avec un homme
Sous la condition de payer une ſomme.

CHRISANTE.

Un dédit?

PHILINTE.

Eſt-ce là ce qu'on nomme un dédit!
Je ne ſçais. Dédit ſoit. Si donc par un écrit
Daté de ce temps-là, pour fuir toute vétille,
Je m'obligeois à vous d'épouſer votre fille,
A peine de payer dix mille écus en or,
Par exemple?

CHRISANTE.

Il eſt vrai: mais il faudroit encor
Que j'en fiſſe un pareil; ſinon....

PHILINTE.

Voilà le diable;
Ee je ne penſois pas au plus indiſpenſable.
J'ai la tête ſi lourde en fait d'affaire.

CHRISANTE.

Eh mais,
Ce que vous dites-là ne ſeroit pas mauvais.
En effet, en montrant ma promeſſe & la vôtre
Dans un double dédit ſigné de part & d'autre,
Avant que j'euſſe appris les deſſeins de Damon,
Nous ſerions en repos ſur le qu'en dira-t-on.

PHILINTE.

Croyez-vous?

CHRISANTE.

Comment donc! La ruse est admirable.

SCENE III.

CHRISANTE, PHILINTE, AMBROISE.

AMBROISE *à part.*

CE diable de Banquier est un homme introuvable,
Mais que vois-je? Toujours ici matin & soir?
Quels diantres de secrets peuvent-ils donc avoir!

CHRISANTE.

Je suis ravi d'avoir attrapé cette idée;
Et ma fille en sera bien mieux persuadée
D'abandonner Damon selon mon juste arrêt,
Quand on lui fera voir un si grand intérêt.

PHILINTE.

Sans doute.

AMBROISE *à part.*

Comment diable, en voici bien d'un autre,

CHRISANTE.

Je veux dès aujourd'hui chasser ce bon apôtre,
Et faire l'autre hymen demain tout au plus tard.

PHILINTE.

C'eſt fort bien dit : mais chut.

CHRISANTE.

Que fais-tu là, pendard ?

AMBROISE.

Ce que j'y fais ? Je vous écoute.

CHRISANTE.

Ah miſérable !

Coquin ! traître !

AMBROISE.

Eh oui, oui : faites bien l'agréable.
Je viens d'entendre là des diſcours fort jolis.
Monſieur, monſieur, ſçachez que qui ſe fait brebis
Le loup le mange. Un jour vous vous mordrez les pouces
D'avoir eu ſi long-temps des flatteurs à vos trouſſes.

PHILINTE.

Vous perdez le reſpect, bon homme.

AMBROISE.

Le reſpect ?
Je ne vous en dois point. Si je vous ſuis ſuſpect,
C'eſt parce que j'inſtruis ce bon vieux gentilhomme,
Qui ne voit pas plus loin que ſon nez, le pauvre homme.

CHRISANTE.

Si je prens un bâton...

AMBROISE.

Morbleu, je ne crains rien ;
Et je fais mon devoir comme un homme de bien.
Vous êtes le Seigneur le plus ingrat...

Le traître?

PHILINTE.

Mais on ne parle point de la ſorte à ſon maître,
Mon cher.

AMBROISE.

Et maugrebleu, je ſçais ce que je dis,
Et je n'ai pas beſoin de prendre vos avis.

CHRISANTE.

Encor?

AMBROISE.

Tout ſon babil n'eſt qu'une happelourde,
Pour vous faire, en douceur, avaler quelque bourde.

CHRISANTE.

Tiens, ſi tu ne te tais. . . .

PHILINTE.

Mon Dieu, point de courroux.
Achevons notre affaire, & tranquilliſez-vous.

CHRISANTE.

Oui, c'eſt bien dit. Rentrons. Rends grace à ton bon ange
Que j'aie affaire ailleurs.

SCENE IV.

AMBROISE *seul.*

C'Est une chose étrange,
De voir comme mon maître a l'esprit mal tourné !
Au lieu de profiter de mon sens rafiné,
Il se fâche toujours, il s'echauffe, il tempête.
C'est ce maudit flatteur qui lui tourne la tête.
Ah, que ce philosophe avoit un bon cerveau,
Qui disoit qu'un Flatteur est comme le Corbeau,
Que cajole un Renard pour avoir son fromage !
Morbleu, je ne veux plus rien lire davantage;
J'ai trop d'esprit.

SCENE V.

AMBROISE, DAMON.

DAMON.

VOyons si Philinte est ici;
Et sçachons si pour moi ses soins ont réussi.

AMBROISE.

Ah c'est vous ! J'en ressens une joie incroyable.

DAMON.

N'as-tu point vu Philinte?

AMBROISE.

Eh oui, de par le diable,
Je l'ai vu; je l'ai vu, vous dis-je, & qui pis eſt,
Entendu.

DAMON.

Comment donc?

AMBROISE.

Couvrez-vous, s'il vous plaît;
Je vais vous régaler d'un ſecret...

DAMON.

Qu'eſt-ce à dire?

AMBROISE.

Je vous le diſois bien qu'il vouloit vous ſéduire,
Et que ce gaillard-là n'avoit ni foi ni loi.

DAMON.

Je ne te comprens point.

AMBROISE.

Je me comprens bien, moi.
J'entens ce que je dis, & je ſuis un vieux Reitre....
Et oui, riez, riez Philinte avec mon maître
Vous préparent enſemble un petit impromptu,
Qui vous fera bien rire autrement

DAMON.

Que dis-tu

AMBROISE.

Je dis que je les ai ſurpris en conférence,
Qui faiſoient leur complot, parlant par révérence,
Afin de vous ſouffler votre femme.

DAMON.

Comment ?

AMBROISE.

Et pour l'accommoder d'un autre inceſſamment.

DAMON.

O ciel !

AMBROISE.

J'ai voulu même avec un cœur ſincère
Donner quelques conſeils à ſon bourru de père ;
Mais il a pris ſon pli, dit l'autre ; & je vois bien
Que toutes mes leçons n'en feront jamais rien.

DAMON.

Philinte trameroit une action ſi noire !
Cela n'eſt pas poſſible, & je n'en puis rien croire.
As-tu bien entendu ?

AMBROISE.

Parbleu, s'il étoit là,
Je le lui ſoutiendrois à lui-même.

SCENE VI.

SCENE VI.

DAMON, AMBROISE, PHILINTE.

PHILINTE *tenant un papier.*

VOILA
Ce que je demandois. Mais que vois-je ? La peſte,
Ceci n'eſt pas mon compte.

AMBROISE.

Ah, ah, voici le reſte
De notre écu. Je veux n'en pas faire à demi.
Tenez, Monſieur, voilà votre dupe d'ami,
A qui j'ai raconté tout de fil en aiguille,
Comme vous lui voulez débaucher notre fille.

DAMON.

Quoi ? Vous me trahiſſez ? Vous, mon ſeul confident,
Vous, de tous mes amis l'ami le plus ardent ?

PHILINTE *ſe prenant à rire.*

Ah, ah, ah.

DAMON.

Dans le temps qu'à ſervir ma tendreſſe
Votre feinte amitié devant moi s'intéreſſe,
Vous ménagez pour elle un autre engagement ?

PHILINTE.

Ah, ah, ah, ah.

DAMON.

Plaît-il ?

PHILINTE.

Ah, ah, ah, ah.

DAMON.

Comment ?

Prétendez-vous tourner la choſe en raillerie ?
Et croyez-vous....

PHILINTE.

Ah, ah, permettez que j'en rie.
L'homme le plus ſenſé que j'aie encor connu
De cette force-là ſe montrer prévenu !
Ah, ah, ah ! par ma foi, je ne ſçais que vous dire ;
Mais je ne puis ſonger à cela ſans en rire.

DAMON.

Comment ? Vous prétendez juſtifier....

PHILINTE.

Fort bien.
Juſtifier. Le mot eſt fort bon, j'en convien.
Juſtifier. Parbleu, j'en ai l'ame ravie ;
Et je vois bien qu'il faut que je me juſtifie.

AMBROISE.

Nous aurons encor tort nous autres, ſur ma foi,
Vous êtes Bas-Normand volontiers

DAMON.

Donnez-moi
Quelque éclairciſſement du moins, je vous conjure,

PHILINTE.

Ah pour cela d'accord : vous ſçaurez l'aventure.
Mais le lieu n'eſt pas propre à ſemblable entretien.
Il eſt certains ſecrets où.. . vous m'entendez bien ;
Et le ſeigneur Ambroiſe a trop de complaiſance,
Pour vouloir qu'un ſecret s'explique en ſa préſence ;
Nous paſſerions chez lui pour gens trop indiſcrets.

AMBROISE.

Palſanbleu, je n'ai pas beſoin de vos ſecrets.
Vous pouvez en uſer tout comme bon vous ſemble.
Qui veut être trompé, le ſoit. Faites enſemble
Comme vous l'entendrez. Je ſuis votre valet ;
Je vous baiſe les mains.

SCENE VII.

PHILINTE, DAMON.

PHILINTE.

Oh çà, venons au fait.
Dites : n'eſt-il pas vrai que votre promptitude
M'a preſque ſoupçonné de peu d'exactitude ?

DAMON.

Eh patbleu, quand un homme affirme ſans détour.

PHILINTE.

Doucement. Permettez que je gronde à mon tour.
Vous êtes trop ſenſé, trop clair-voyant, trop ſage,
Je le ſçais, pour rien croire à mon déſavantage :
Mais à gens comme nous il n'eſt jamais permis
D'écouter ce qu'on dit contre de vrais amis;
Et je méritois bien que ſur l'état des cauſes
Vous priſſiez un peu ſoin d'approfondir les choſes.

DAMON.

Mais enfin . . .

PHILINTE.

Mais enfin, je crois que juſqu'ici
Vous ne m'avez point pris en défaut, Dieu merci;
Et je vous ai, je penſe, aſſez donné de preuves,
Que j'ai pour vous un cœur à toutes les épreuves.

DAMON.

Je m'étonnois auſſi qu'après tant de bienfaits
Vous puiſſiez démentir . . .

PHILINTE.

Au contraire ; & jamais
Je n'ai pour vous ſervir fait voir tant d'induſtrie.

DAMON.

Comment donc ?

PHILINTE.

Vous l'avez oublié, je parie.
Mais que diable eſt cela ? Comme ces gens d'eſprit
Sont diſtraits ! Ce matin ne m'avez-vous pas dit

Que ce ſeroit pour vous la plus dure ſouffrance
De devoir Angélique à ſon obéiſſance,
Plutôt qu'à ſon amour ? Et ne m'avez-vous pas
Chargé de vous tirer de ce tendre embarras?

DAMON.

Sans doute ; il m'en ſouvient

PHILINTE.

Eh bien, voilà l'affaire.
J'ai de ce petit doute entretenu ſon père,
Entendez-vous ? J'ai cru lui faire votre cour,
En lui prouvant par-là l'excès de votre amour.
Le bon-homme a paru tout ravi de m'entendre.
Parbleu, je ſuis charmé, m'a-t-il dit, que mon gendre
Sçache accorder ainſi l'amour & la raiſon.
Voilà comme j'aimois dans ma jeune ſaiſon.
Ce que vous dites-là m'eſt d'un fort bon augure
Pour la félicité de leur chaîne future;
Et cet Hymen doit être en douceur très-fécond.
J'en ſuis ſûr. Là-deſſus j'ai pris la bale au bond;
Et j'ai dit franchement que l'amour d'Angélique
Me paroiſſoit pour vous un peu problématique.
Il s'eſt trouvé piqué de ce diſcours. Et moi,
A-t-il repris d'abord, j'engagerois ma foi
Que toute ſa vertu, que toute ma puiſſance
Ne pourroient rien gagner ſur ſon obéiſſance,
Si j'obligeois ſes vœux à quelque autre lien.
J'ai parié que non, comme vous jugez bien.

Dans le moment, j'ai vu monter ſur ſon viſage
Un feu... Vous connoiſſez l'humeur du perſonnage.
Bref, je veux, m'a-t-il dit, vous en rendre certain;
Et nous avons conclu que juſques à demain
Il feroit fort ſemblant de vous être contraire,
Et lui propoſeroit l'hymen imaginaire
D'un époux prétendu, dont ſans doute il fera
Un héros, un.... enfin tout ce qu'il vous plaira:
Afin que ſon refus dont je vois qu'il ſe flatte,
Nous faſſe voir, dit-il, qu'elle n'eſt point ingrate,
Et qu'elle n'en doit rien à votre loyauté
En fait de ſentimens & de fidélité.

DAMON.

Eſt-il poſſible? O ciel! Que ce récit me charme!
Et que mal à propos j'aurois la moindre allarme
D'une ſi généreuſe & ſincère amitié!

PHILINTE.

Vous voyez; quand on ſçait les choſes à moitié,
On juge toujours mal. Ce vieux rêveur d'Ambroiſe
Eſt venu juſtement ſur la fin de la noiſe;
Et n'ayant attrapé que quelques mots confus,
Qu'il a pris de travers peut-être, là-deſſus
Le bon homme a bâti ſon idée indigeſte.
Car c'eſt le meilleur fou du monde: mais du reſte;
Petit eſprit.

DAMON.

Sans doute; auſſi dans un inſtant
J'ai reconnu l'erreur....

PHILINTE.

Eh oui, oui : mais pourtant
Vous avez balancé quelque temps en vous-même.
J'ai des yeux. Ecoutez, c'eſt un mauvais ſyſtême,
Que de juger du cœur des autres par le ſien ;
Et l'homme bien ſenſé croit tout, & ne croit rien ;
Parce que l'on ſe ſent un cœur plein de droiture,
On croit que tous les cœurs ſont de même nature :
Et ce n'eſt pas cela. Ce que je vous en dis,
N'eſt pas dans le deſſein de troubler vos eſprits :
Mais je vois bien des gens qui vous font bonne mine,
Et qui ne ſont rien moins que ce qu'on s'imagine.
Baſte : ſongez ſur-tout que le pire venin
Eſt celui des ſerpens du genre féminin.

DAMON.

Comment? Eſt-ce quelqu'un que votre eſprit ſoupçonne ?
Et Juſtine....

PHILINTE.

Mon Dieu, je ne nomme perſonne ;
Mais je connois le monde, & j'entens les diſcours.
Du reſte, s'il eſt vrai que vous ſoyez toujours
Dans le tendre deſſein d'éprouver Angélique,
Je vous demande en grace un peu de politique.
Car vous concevez bien qu'un ſecret éventé
Romproit tout le myſtère entre nous concerté.

DAMON.

Je n'ai garde vraiment. J'ai trop d'impatience....

PHILINTE.

Chrisante m'avoit fort ordonné le silence ;
Mais je n'ai pas le don de rien falsifier.

DAMON.

Vous êtes un ami qu'on ne peut trop payer ;
Et je ne vois que vous . . . .

PHILINTE.

Mon Dieu, voici Justine.
Sauvons-nous, croyez-moi. Cette fille est trop fine
Pour des gens comme nous ; & je gagerois bien,
Qu'elle vient pour sonder votre esprit & le mien.

SCENE VIII.

DAMON, PHILINTE, JUSTINE.

JUSTINE.

AH vous voilà, messieurs : le cas est favorable,
Hé bien, monsieur Damon, votre ami charitable
Des nouvelles du jour vous a-t-il informé ?

PHILINTE *bas à Damon.*

Paix.

DAMON.

Non, je ne sçais rien.

JUSTINE.

J'en ai le cœur charmé.
Ho bien, apprenez donc qu'un rival vous ſupplante,
Et que tout de nouveau le bon monſieur Chriſante,
De ſa fille prétend que vous vous ſéparez.

PHILINTE *à Damon.*

Que vous avois-je dit ?

DAMON.

Diable !

JUSTINE.

Vous en riez ;
C'eſt bien fait. Demandez à cet ami ſincère :
Il ſera mon garant ; car c'eſt lui . . .

PHILINTE.

Oui, ma chère,
C'eſt moi-même. Damon le ſçait tout comme vous,
Et l'amitié n'en eſt pas moins vive entre nous,
Comme vous le voyez.

JUSTINE.

La choſe eſt héroïque,
Et je n'aurois pas cru qu'il fût ſi pacifique.

DAMON.

Mais non vraiment. J'en ſuis au déſeſpoir au moins.

PHILINTE.

Allons, venez, venez. Nous avons d'autres ſoins.

DAMON.

Adieu, ma chere enfant. Ne perdez point courage.

PHILINTE.

Belle Juſtine, adieu. Soyez toujours bien ſage.

SCENE IX.

JUSTINE, ANGÉLIQUE.

JUSTINE.

QUE diantre eſt tout ceci! Par ma foi je m'y perds:
Rêvai-je? J'ai pourtant les yeux aſſez ouverts.
Voici pour ma maîtreſſe un fort vilain problême.

ANGELIQUE.

N'ai-je pas vû Damon?

JUSTINE.

Il ſort à l'inſtant même,
Madame, & m'a laiſſée, à ne vous point mentir,
Dans un étonnement dont je ne puis ſortir.

ANGELIQUE.

Ah, tu n'as pas encore appris à le connoître?
Le croirois-tu, ma fille? Il me trompoit, le traître.
Mon père me l'a dit. Il aime en d'autres lieux.

JUSTINE.

Ah, le méchant coquin! J'ouvre à préſent les yeux,
Et ne m'étonne plus s'il étoit ſi tranquille.

ANGELIQUE.

Et quels ſont ſes diſcours ? La feinte eſt inutile ;
Et s'il croit m'impoſer par un zèle apparent,
Il ſe trompe.

JUSTINE.

Ah, ma foi, de l'air dont il s'y prend,
Je ne vois dans ſon fait apparence ni feinte.
Je viens de le trouver tout ſeul avec Philinte ;
Et j'ai pris ce temps-là pour mettre l'entretien
Sur le nouveau travers de votre père.

ANGELIQUE.

Hé bien ?

JUSTINE.

Ils ſe ſont mis à rire ; & m'ont tous deux quittée,
En ſe moquant de moi comme d'une hébêtée.

ANGELIQUE.

L'infidèle ! Voilà mon doute décidé.

JUSTINE.

Pour moi, je n'entens rien à tout ce procédé.

ANGELIQUE.

Ah, Juſtine ! il n'eſt rien d'aſſuré dans le monde ;
Et le cœur le plus ferme eſt moins ſtable que l'onde.

JUSTINE.

Oui : mais nous avons beau connoître le terrein,
Les hommes en amour marchent toujours leur train ;
Et ne peuvent non plus, quand nous ſommes gripées,
Se paſſer de tromper, que nous d'être trompées.

ANGELIQUE.

Rentrons. Je mets au pis leurs diſcours captieux ;
Et les hommes ſont tous des monſtres à mes yeux.
Elle rentre.

JUSTINE.

Oui, oui : nous connoiſſons ces ardeurs inquiétes.
Hom. Votre cœur n'eſt pas ſi diable que vous faites.
La ſotte paſſion que celle des amans !
Que d'imbécillités ! de chagrins ! de tourmens !
Si la fièvre d'amour avoit, quand il nous berce,
Ses jours intermittens, comme la fiévre tierce,
On feroit ces jours-là honteux juſqu'à l'excès
Des ſottiſes qu'on fait quand on eſt dans l'accès.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

CEsse de m'en parler. Ta peine eſt ſuperflue.

JUSTINE.

Mais, Madame....

ANGELIQUE.

Non, non, me voilà réſolue:
J'épouſerai Philinte avec tranquillité.

JUSTINE.

Vous rêvez, que je crois.

ANGELIQUE.

Le ſort en eſt jetté.

JUSTINE.

Et ſi Damon venoit à rentrer en lui-même?

ANGELIQUE.

Ah, c'eſt où je l'attens. Ma paſſion ſuprême
Eſt de lui faire voir ſur quel ton je le prens,
Et combien ſes mépris me ſont indifférens.
Il n'apprendra jamais à quoi je me deſtine,
Sans venir s'expliquer; & c'eſt alors, Juſtine,
Que j'aurai le plaiſir de me venger de lui,
De braver ſes chagrins, d'irriter ſon ennui,
Et de lui témoigner par un mépris tranquile,
Que je ſuis inſenſible autant qu'il eſt fragile.
Si tu le vois au moins, fais-lui bien concevoir
Que je ſuis réſolue à ſuivre mon devoir:
Que j'obéis ſans peine aux ordres de mon père;
Et que loin de céder à la moindre colère,
Mes ſens ne t'ont jamais paru moins ébranlés.

JUSTINE.

Il faudra donc mentir, puiſque vous le voulez.

ANGELIQUE, *faiſant un ſoupir.*

Ah!

SCENE II.

ANGÉLIQUE, JUSTINE, CHRISANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

NON, monsieur, souffrez que je vous le redise;
e vous parle peut-être avec trop de franchise :
Mais je mourrois plutôt que d'avoir le malheur
D'exposer votre fille à la moindre douleur.
e me sens là-dessus des frayeurs ridicules,

CHRISANTE.

on, bon, vous vous moquez d'avoir de tels scrupules;

PHILINTE.

Mais oui, j'ai sur cela, j'en demeure d'accord,
Des principes outrés, qui m'ont souvent fait tort;
Dussai-je m'exposer à perdre une couronne,
e ne puis être heureux aux dépens de personne.

CHRISANTE.

Quels sentimens d'honneur! Aucun ne pense ainsi.

PHILINTE.

e ne suis pas fâché de me trouver ici,
Pour pouvoir m'expliquer devant mademoiselle.
Et enfin, je le sens, je suis indigne d'elle.

CHRISANTE.

Fi donc.

PHILINTE.

Mais point du tout. Damon eſt gracieux :
Il a des qualités : votre fille a des yeux....

ANGELIQUE.

Moi, monſieur? Trouvez bon que l'on vous déſabuſe.

PHILINTE.

Ah ! parbieu, ſur cela je vous demande excuſe.
Je ne ſçais pas ſur quoi vous fondez vos dégoûts :
Mais nos dames n'ont pas le cœur fait comme vous:
Et...

ANGELIQUE.

Mon Dieu, oui, je ſçais ſa conquête nouvelle :
Il eſt fort à la mode.

PHILINTE.

Oh tant, mademoiſelle !
Ma foi, ce garçon-là réuſſira par-tout ;
Et la ville & la cour ſeront du même goût.

ANGELIQUE.

Qu'il réuſſiſſe ou non, pour moi je l'abandonne :
Qui cherche à plaire à tous, ne doit plaire à perſonne.

PHILINTE.

Ah, monſieur, que ce mot eſt divinement dit :
En comprenez-vous bien la fineſſe & l'eſprit ?
Qui cherche à plaire à tous ne doit plaire à perſonne.
Quelle force ! Pour moi, voilà ce qui m'étonne.

CHRISANTE.

CHRISANTE.

Je vous le disois bien, ma fille a l'esprit fort.

PHILINTE.

Elle tient bien de vous de ce côté.

CHRISANTE.

D'accord.

PHILINTE.

Enfin, mademoiselle, il est bon de s'entendre.
De votre bonheur seul mon bonheur peut dépendre.
Premiérement : du reste, à quoi bon se flatter !
Je me connois. Par où puis-je vous mériter ?
Que trouve-t-on en moi ? quelque peu de franchise
Une ame à ses devoirs parfaitement soumise,
Des sentimens, un cœur tendre & passionné :
Voilà tout. Au surplus, je suis assez borné.

JUSTINE *à part.*

Le fourbe !

CHRISANTE.

Vous voyez comme la modestie
Avec le vrai mérite est toujours assortie.

PHILINTE.

De dire que mon cœur, sans en être jaloux,
Pourroit vous voir passer dans les bras d'un époux
Dont la félicité me rendroit misérable,
Il ne faut point mentir, je n'en suis pas capable.
Car enfin, ce n'est point pour dire une fadeur,
Quand je vis de vos yeux éclater la splendeur,
Je me rendis d'abord : je l'avouerai sans honte.

CHRISANTE.

Entendez-vous cela ? hé ?

PHILINTE.

Mais, au bout du compte ;
S'il faut que l'infortune accable l'un de nous,
J'aime infiniment mieux que ce ſoit moi que vous.

CHRISANTE.

Ah l'honnête garçon ! Hé bien, que vous en ſemble ?

ANGELIQUE.

Hélas ! il s'en faut bien que Damon lui reſſemble.

CHRISANTE.

Ah ! c'eſt un petit fourbe, un petit animal...

PHILINTE.

Ha, mon Dieu, devant moi n'en dites point de mal.
Croyez-moi, l'apparence eſt ſouvent peu fidelle.
On vous aura forgé ... Tenez, mademoiſelle,
Je crois que dans le fond il vous aime toujours.

ANGELIQUE.

Vous l'a-t-il dit, Monſieur ?

PHILINTE.

Mais oui : dans le diſcours
Je vois qu'il ſe ménage aſſez, je vous aſſure ;
Et ce ſeroit vouloir combler toute meſure...

JUSTINE.

Mais vous qui nous parlez avec tant de bonté,
Puis-je vous demander ſi c'eſt par charité,
Que vous feignez d'aimer celle qu'on lui deſtine ?

PHILINTE.

Quoi, vous me querellez, adorable Juſtine ?
Moi qui ſuis votre ami, moi que vous connoiſſez...

CHRISANTE.

Taiſez-vous, s'il vous plait, ſotte.

PHILINTE.

Laiſſez, laiſſez,
Vous ne l'entendez point parler à la volée.
Je vous la garantis fille auſſi deſſalée....
Je connois quelque peu mes gens en général.

JUSTINE.

Il eſt vrai : mais vos gens vous connoiſſent fort mal.

PHILINTE.

Ah, ah, ah. Sur mon Dieu, voilà de ces ſaillies
Qu'on ne ſçauroit payer, tant elles ſont jolies.
Vous trouverez fort peu de filles, croyez-moi,
Avec tant d'agrément & tant de bonne foi.

CHRISANTE.

Oui : mais je ne veux point de tant de gentilleſſe.

JUSTINE.

Moi ? Je n'ai d'intérêts que ceux de ma maîtreſſe.

PHILINTE.

Vous voyez ; c'eſt le cœur qui parle. Oh, pour cela,
Vous pouvez vous fier à cette fille là.

CHRISANTE.

Suffit. Je ſuis ravi, ma fille, de connoître
Qu'enfin vos ſentimens ſont tels qu'ils doivent être.

Allez. Dans quelque temps vous ſçaurez mieux encor
Combien un père ſage eſt un rare tréſor.
Mais Damon vient : il faut que je le congédie.

PHILINTE.

J'y veux être préſent, pour voir la comédie.

SCENE III.

CHRISANTE, PHILINTE, DAMON.

DAMON.

QUE ne puis-je, monſieur, acquitter mon devoir
De toutes les bontés que vous me faites voir.

CHRISANTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

DAMON.

Oui, monſieur, cette épreuve authentique,
Que vous faites pour moi de l'amour d'Angélique,
Eſt de tous vos bienfaits . . .

CHRISANTE.

Quel galimatias
Faites-vous là, de grace ?

PHILINTE.

Eh ! ne vous fâchez pas.

CHRISANTE.

Je voudrois bien ſçavoir...

PHILINTE.

Vous vous ferez malade.

CHRISANTE.

Parlez donc, s'il vous plaît : quelle eſt cette boutade ?

PHILINTE.

La colere eſt un mal mortel à la ſanté.

DAMON.

Ouais, je ne comprens pas...

PHILINTE.

Oui, c'eſt la vérité ;
Et j'ai vu de courroux cent perſonnes ſaiſies
Gagner en s'échauffant de bonnes pleuréſies.

CHRISANTE *fort en colere.*

Ho bien, ſans m'échauffer ni m'émouvoir le ſang,
Monſieur me permettra de lui dire tout franc,
Qu'il me fera plaiſir de ceſſer ſes pourſuites,
Et de nous épargner l'honneur de ſes viſites.

DAMON.

Moi, Monſieur ?

CHRISANTE.

Oui, vous-même, en propre original.

DAMON.

Qu'ai-je donc fait, monſieur, pour me traiter ſi mal ?

PHILINTE.

Hé mon Dieu, l'un pour l'autre ayons quelque indulge
Faut-il vivre toujours en mésintelligence ?

CHRISANTE.

Ce que vous avez fait ?

PHILINTE.

C'eſt un ſi grand bonheur
De s'entendre, & de vivre enſemble en gens d'honneu

DAMON.

Je ne mérite point un compliment ſi rude.

PHILINTE.

C'eſt ce que je diſois : tout n'eſt qu'incertitude.

DAMON.

Et perſonne, je crois, n'oſeroit ſoutenir . . .

PHILINTE.

Sans doute. On ne doit point ſe laiſſer prévenir.
Le monde n'eſt rempli que de mauvais génies ;
Et tout n'eſt aujourd'hui que fourbe & calomnies.

CHRISANTE.

Parbleu, vous m'avez dit vous-même . . .

PHILINTE.

Et oui vraiment ;
Je l'ai dit. Il ſe peut trouver certainement
De fidèles amis, des gens de conſcience,
A qui l'on peut donner toute ſa confiance.
Mais ils ſont peu communs, je vous le dis encor ;
Et tout ce qui reluit, croyez-moi, n'eſt pas or.

A Damon.

Je fais ce que je puis pour désenfler sa rate.

A Chrisante.

C'est assez. Vous avez parlé comme un Socrate.

A Damon.

Ne lui répondez rien, & laissez faire à nous.

A Chrisante.

Suffit. Tous ces détails sont au-dessous de vous.

CHRISANTE.

C'est fort bien dit. Adieu, monsieur, on vous dégage
Des nœuds embarrassans d'un fâcheux mariage.
Ma fille ne veut plus d'un tel adorateur.
Prenez votre parti là-dessus. Serviteur.

SCENE IV.

DAMON, PHILINTE.

DAMON.

QU'EST-CE donc que j'entens, & quel est ce mystère?

PHILINTE.

Vous m'en voyez saisi d'une telle colère
Que je ne puis parler; & je ne vous dis rien
De ce que j'ai souffert durant cet entretien.

DAMON.

Quoi ? Dans le même jour, dans l'instant où vous-même
Vous venez m'exalter sa bienveillance extrême ?

PHILINTE.

Vraiment vous n'avez eu que des fleurs ; & tantôt
J'ai soutenu pour vous un furieux assaut.

DAMON.

Mais encor, quel motif, quelle raison l'oblige...

PHILINTE.

C'est ce que je travaille à découvrir, vous dis-je.
Vous avez près de lui des ennemis fâcheux.

DAMON.

Ciel ! verrai-je toujours traverser tous mes vœux ?

PHILINTE.

On vous trahit.

DAMON.

Quoi donc ?

PHILINTE.

Sous ombre de services
On vous rend en secret de fort mauvais offices.

DAMON.

Allons, je veux sçavoir d'Angélique...

PHILINTE.

Ah vraiment,
Vous feriez un beau coup. Gardez vous bien...

DAMON.

Comment !
Que je m'en garde bien ?

PHILINTE.

PHILINTE.

N'eſt-ce pas aſſez faire ;
D'eſſuyer en un jour tous les travers du père,
Sans expoſer encor vos mouvemens jaloux
Aux mépris de la fille ?

DAMON.

Ah, que me dites vous ?

PHILINTE.

Ah ! mon ami, que c'eſt un étrange Protée,
Croyez-moi, que le cœur d'une fille éventée !

DAMON.

Qu'ai-je oui ? juſte ciel !

PHILINTE.

Je vous le diſois bien,
Que qui veut bien compter, ne doit compter ſur rien ;
Et j'avois grand ſoupçon de tout ce qui ſe paſſe,
Quand je vous en parlois.

DAMON.

Expliquez-vous de grace ;

PHILINTE.

Son père étoit tantôt, comme je vous ai dit,
Le plus content du monde, & même dans l'eſprit,
La croyant un bijou d'amour & de conſtance,
De voir juſqu'où pourroit aller ſa réſiſtance,
En feignant un moment de renoncer à vous,
Et de l'aſſujettir au choix d'un autre époux.

DAMON.

Hé bien ?

PHILINTE.

Je ne ſçais pas quelle mouche nouvelle,
Ou plutôt quel démon a piqué leur cervelle,
Mais le père, la fille, & vous l'avez pû voir,
En un moment tout a changé du blanc au noir.
Je les ai rencontrés qui ſe donnoient carrière,
Et qui dauboient ſur vous de la bonne manière :
Le père fulminant en homme tranſporté,
La fille ricannant auſſi de ſon côté.
Somme toute, elle l'a prié juſques aux larmes
De bannir de ſes yeux l'objet de ſes allarmes ;
Et ſur le premier mot d'un autre engagement
Elle a d'abord topé très-amiablement.

DAMON.

Quel coup de foudre, ô ciel ! quelle affreuſe ſurpriſe !

PHILINTE.

Excuſez ſi je parle avec tant de franchiſe.

DAMON.

La perfide !

PHILINTE.

Il eſt vrai.

DAMON.

Me cacher ſans remords
Des ſentimens ſi bas ſous de ſi beaux dehors !

PHILINTE.

C'eſt une choſe horrible.

DAMON.

Après tant de constance,
De tendresse, de soins & de persévérance !

PHILINTE.

C'est elle. Car pour lui, je le connois très-fort.
C'est un homme quinteux, mais qui revient d'abord;
Et peut-être demain après tout cet esclandre
Viendra-t-il vous prier de devenir son gendre.

DAMON.

Moi ! Je n'en ferai rien, je suis trop offensé,
Et l'ingrate . . .

PHILINTE.

Ecoutez, ce n'est pas mal pensé.
Ceci se dénouera : mais pour finir l'histoire,
Faites un peu le fier, si vous voulez m'en croire.
Que diable ! un galant homme estimé comme vous,
Approuvé dans le monde, & bien venu de tous,
Est-il fait pour souffrir l'éternelle bourasque
D'une jeune coquette & d'un vieillard fantasque ?
Vous avez votre part dans ce qui s'est passé :
Mais j'y suis proprement le plus intéressé.
Aussi dans mes discours ils ont pu le connoître,
J'en suis scandalisé plus qu'on ne sçauroit l'être ;
Et, soit dit entre nous, je n'attens plus ici
Qu'un prétexte à sortir d'avec tous ces gens-ci.

DAMON.

Il eſt vrai : mais hélas ! je me ſens pour ma peine
Engagé dans les nœuds d'une trop forte chaîne ;
Tout indigne qu'elle eſt d'un cœur comme le mien,
Je l'aime.

PHLINTE.

En vérité, mon cher, je vous plains bien.

DAMON.

Il faut que de ce pas j'aille me ſatisfaire :
Je m'en vais la trouver, la confondre....

PHILINTE.

Au contraire,
Gardez-vous de marquer le moindre déſeſpoir ;
Et ſoyez, s'il ſe peut, quelques jours ſans la voir.
Vous connoiſſez l'humeur des femmes : mépriſantes
Quand on leur laiſſe voir trop d'amour ; complaiſantes,
Dès qu'on lâche le pied : qui veut les retenir,
Doit paroître toujours prêt à les prévenir.
Tendreſſe, empreſſemens, ardeurs toujours nouvelles,
Tout cela va fort bien, tant qu'elles ſont fidelles.
Mais dès que la douceur engendre le mépris,
Alors faites leur voir que chacun vaut ſon prix :
Que l'on ſçait de ſon cœur ménager l'équilibre ;
Et que pour être amant, on n'en eſt pas moins libre.

DAMON.

Oui, vous avez raiſon, je l'avoue ; & je voi
Que c'eſt le ſeul parti qui ſoit digne de moi.

PHILINTE.

Si vous voulez pourtant lui faire quelque avance,
Je le veux bien.

DAMON.

Non, non, j'en vois la conséquence;
Et je lui veux montrer que mes vœux suspendus...
Elle vient.

PHILINTE.

Ah, fuyez, ou nous sommes perdus.

SCENE V.

PHILINTE, DAMON, ANGÉLIQUE.

DAMON.

VOus ne m'attendiez pas en cette conjoncture,
Madame?

ANGELIQUE.

Ah, ah! c'est vous! Non, monsieur, je vous jure.

PHILINTE.

Oh, oh, vous le prenez sur un ton bien aigri;
Et voilà sur un rien bien du charivari.
On diroit à vous voir cet esprit de chicanne,
Que vous êtes brouillés tout de bon, dieu me damne.

DAMON.

Moi? Non. Madame a pris son parti sur ce point.
J'ai pris le mien aussi.

PHILINTE.

Je n'en disconviens point.
Mais pour ne vouloir pas s'épouser, il me semble
Qu'on ne doit pas laisser de vivre bien ensemble.
Cela seroit plaisant, si l'on étoit soumis
A s'unir par l'hymen, parce qu'on est amis.
On ne pourroit s'aimer que pardevant Notaire;
Et cependant on voit que c'est tout le contraire.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas mon dessein, si vous m'avez compris;
D'acheter l'amitié de monsieur à ce prix.

DAMON.

J'entens. C'est s'expliquer sans détour ni mensonge;
Et l'on ne m'avoit dit que trop vrai...

PHILINTE.

Quand j'y songe;
C'est peut-être le cas le plus particulier,
Qui puisse se trouver dans tout le monde entier,
De voir que deux esprits égaux en politesse,
En mérite, en douceur, en vertus, en sagesse,
Ne puissent toutefois avec tout leur effort
Sympatiser ensemble & se trouver d'accord.

DAMON.

D'autres cœurs n'auront pas la même antipathie.

ANGELIQUE.

Sans doute; & c'est de quoi je suis bien avertie.

PHILINTE.

Pour cela, j'ai cent fois fait mes réflexions
Sur ce biſarre effet des conſtellations.
Car enfin le rapport d'humeur & de génie
Semble devoir des cœurs établir l'harmonie;
Et cependant...

DAMON.

Non, non, le ciel entre nous deux
Ne mit aucun rapport : j'en ſerois bien honteux.

ANGELIQUE.

De ces conformités mon ame eſt garantie,
Grace au ciel. Je ſerois indigne de la vie.

PHILINTE.

Oui dà. Vous prétendez vous quereller ? Fort bien;
Oh, ma foi, pour cela je n'en ſouffrirai rien.

DAMON.

De grace, apprenez-moi, comme il faut que j'excuſe...

PHILINTE.

Non, non, je ne veux point que le monde m'accuſe
De vous avoir laiſſé venir en ce débat
A des extrêmités qui feroient de l'éclat.

DAMON.

Je voudrois ſeulement ſçavoir...

PHILINTE.

Eh non, vous dis-je.
Entre gens du commun, tout cela ſe corrige:
Mais, diable, chez des gens, comme vous, élevés,
Les paroles vont loin, ſi vous ne le ſçavez.

ANGELIQUE.

Monſieur peut dire tout ſans me faire d'injure.

PHILINTE.

Ah, ma foi, je devine à préſent l'enclouûre;
Et je n'ai pas beſoin d'appeller les docteurs,
Pour voir ce qui produit ces petites hauteurs.
Vous agiſſez en gens qui ſongent de plus belle
A ſe rapatrier, en ſe cherchant querelle.
Madame, convenez que le fait eſt ainſi,
Et que c'eſt le ſeul but qui vous retient ici.

ANGELIQUE.

Moi, vous m'accuſeriez d'une telle baſſeſſe?
Il faut vous détromper. J'ai tort, je le confeſſe;
Et je rentre chez moi, pour guérir pleinement
Ceux qui pourroient avoir le même ſentiment.

Elle s'en va.

DAMON.

Ah, cruelle!...

PHILINTE *le retenant.*

Laiſſez. Point de plainte frivole;
Notre ruſe a joué ſon jeu ſur ma parole.
Vous voyez quel chagrin vient de ſaiſir ſon cœur,
Lorſqu'elle vous a vû parler avec froideur.

DAMON *à part.*

Quels, quel ſoupçon cruel s'élève dans mon ame?

SCENE VI.

DAMON, PHILINTE, JUSTINE.

JUSTINE *à Philinte.*

CHRISANTE vous attend. Il eſt avec madame.

PHILINTE.

Où ſont-ils !

JUSTINE.

Au jardin. Ils vous font appeller.

PHILINTE.

Ouf, reſpirons. Adieu, je m'en vais leur parler;
Et ce ſoir vous ſçaurez quel deſtin eſt le vôtre.
Sortez de ce côté, je vais rentrer de l'autre.

Il ſort.

JUSTINE.

Oh, par ma foi, monſieur le fourbe, c'eſt aſſez;
Et vous n'en êtes pas encore où vous penſez.
Demeurez, vous, avec votre petit air rogue.
J'ai ouï de là-dedans tout votre dialogue;
Et j'ai compris d'abord par tous ſes mouvemens,
Qu'il tâchoit d'éluder les éclairciſſemens.
J'ai voulu l'écarter pour vous tirer de preſſe,
Et vous donner moyen d'appaiſer ma maîtreſſe.

DAMON.

J'ai bien peur que mes yeux ne s'ouvrent à la fin.

JUSTINE.

Certainement il faut être un homme bien fin,
Pour traiter ſon rival comme un ami ſolide.

DAMON.

Mon rival! Juſte ciel! qu'entens-je? Ah le perfide!

JUSTINE.

Modérez vos tranſports. Notre homme aura ſon fait.
Nous le démaſquerons. Il a certain valet,
Qui me fait les doux yeux, & qui volontiers cauſe.
J'ai déjà commencé d'en tirer quelque choſe,
Et puiſqu'il faut flatter, nous flatterons auſſi.
C'eſt un fort bon métier; mais il eſt, dieu-merci,
D'une pratique aiſée; & telles que nous ſommes,
Nous nous en eſcrimons encor mieux que les homme
Mais nous perdons ici notre temps à jaſer.
Votre maîtreſſe eſt ſeule; allez vous excuſer.
Tâchez par vos ſermens de diſſiper ſa crainte.
J'entens monter. Entrez, vous dis-je. C'eſt Philinte.

SCENE VII.

JUSTINE, PHILINTE.

PHILINTE.

CHRISANTE, m'a-t-on dit, ſortoit dans le moment.

JUSTINE.

Il ſe ſera laſſé d'attendre apparemment.

PHILINTE.

Et Damon ?

JUSTINE.

Je ne ſçais. Il eſt parti, je penſe.
On s'embarraſſe ici fort peu de ſa préſence.

PHILINTE.

Les amans ne ſçauroient vivre ſans ſe gronder.
Je revenois exprès pour les raccommoder.

JUSTINE.

Oh, vous n'y ferez rien que de l'eau toute claire.

PHILINTE.

Eſt-il poſſible ?

JUSTINE.

Oh ! ouï.

PHILINTE.

C'eſt une étrange affaire.
Angélique eſt fâchée, à ce que je puis voir ?

JUSTINE.

Horriblement. Cela ne ſe peut concevoir.

PHILINTE.

L'obligeante Juſtine appaiſera l'orage ?

JUSTINE.

Moi, monſieur ? Point du tout. Je le hais à la rage.

PHILINTE.

Oui dà ? Mais en effet, j'ai oui certains rapports...

JUSTINE.

Aſſurément. Je vais redoubler mes efforts,
Pour tâcher d'affermir ſon ame chancelante.
Adieu, mon cher monſieur, je ſuis votre ſervante.

PHILINTE *ſeul.*

Oh parbleu, maintenant tout le monde eſt pour nous:
Et les choſes ont pris un chemin aſſez doux.
Pourſuivons; & tandis que le ſort eſt propice,
Par notre activité prévenons ſon caprice.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, UN LAQUAIS.

PHILINTE.

CHRISANTE n'eſt donc pas encore de retour?

LE LAQUAIS.

Non, monſieur : il a dit qu'il alloit faire un tour
Auprès de ſon banquier.

PHILINTE *ſeul.*

Bon, voilà notre affaire.
Et moi, je ſuis d'avis d'aller chez le notaire,
Et de faire ſigner le contrat dès ce ſoir.
Dans le cas où je ſuis, on ne peut trop prévoir;
Et ſouvent le hazard jaloux de la prudence
Des plus ſages projets démonte la cadence.

SCENE II.

PHILINTE, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

AH, monsieur, vous voilà ? Je vous cherche en tous

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? D'où te vient cet air mystérieux ?

FRANCISQUE.

Je viens vous avertir, comme c'est mon office,
Que ce juif de marchand vous poursuit en justice ;
Et que ce bourru-là, sans aucune pitié,
De ses deux mille écus prétend être payé.

PHILINTE.

Au diable l'animal ! Est-ce là ta nouvelle ?

FRANCISQUE.

Patience : en voici d'une autre bien plus belle.
En vertu d'un papier, il cherche les moyens
De se faire payer sur vous & sur vos biens ;
Et comme vous n'avez d'autre effet saisissable
Que votre individu, ce corsaire implacable
A résolu, dit-on, avec ses conjurés,
De vous faire saisir par-tout où vous serez.

PHILINTE.

La peste ! Je vois bien qu'il faut changer de gamme.
D'où tiens-tu cet avis ?

FRANCISQUE.

Son facteur, dont la femme,
Entre nous, a pour moi quelque peu de bonté,
M'est venu raconter le fait par charité.

PHILINTE.

Fort bien. Et n'as-tu pas eu l'esprit de lui dire
Qu'après le mariage . . .

FRANCISQUE.

Eh ! vous me faites rire.
Ils sont tous là-dessus plus mécréans que moi.

PHILINTE.

Il faut pourtant calmer ce faquin-là, ma foi.
Qu'en dis-tu, mon enfant ?

FRANCISQUE.

Et vous ?

PHILINTE.

Oh oui, sans doute ;
Il le faut appaiser absolument. Ecoute :
Va le voir, & dis-lui qu'il faut incessamment
Qu'il te donne pour moi cent pistoles.

FRANCISQUE.

Comment !

PHILINTE.

Je dis que j'ai besoin de quelques cent pistoles.

FRANCISQUE.

Ha, ha, l'invention eſt toute des plus folles.
Sont-ce là vos ſecrets pour appaiſer les gens ?

PHILINTE.

Parbleu, comment veux-tu qu'on prenne mieux ſon tem
Chriſante veut ce ſoir terminer ſon ouvrage.
Il faut bien quelque argent un jour de mariage ;
Et quand on n'en a point, je crois, ſans héſiter,
Que le plus grand ſecret eſt celui d'emprunter.

FRANCISQUE.

Oui, vous avez raiſon. On ne peut mieux conclure.
Allez donc le trouver ; & ſi par aventure
Vous revenez ici par le même chemin,
Je vous tiens des mortels le mortel le plus fin.

PHILINTE.

Oh vraiment, aujourd'hui j'ai bien plus d'une affaire.
Il faut premierement aller chez le notaire ;
Et, d'ailleurs, je n'ai pas à perdre un ſeul moment.
Va le trouver, te dis-je ; & pour nantiſſement,
Voilà certain dédit de trois mille piſtoles,
Qui lui garantira l'effet de mes paroles.
C'eſt de l'argent comptant. Remets-lui cet écrit.
Entens-tu ? C'eſt ainſi que les hommes d'eſprit
Sçavent ſe démêler des rencontres diverſes,
Et du ſort inconſtant prévenir les traverſes.

FRANCISQUE.

FRANCISQUE, *après avoir lu.*

Dix mille écus, morbleu! Mais, monsieur, ce billet...

PHILINTE.

Quoi ?

FRANCISQUE.

Ne seroit-il point quelque peu contrefait ?
Vous amuseriez-vous à ce métier funeste ?

PHILINTE.

Le sot ! Va : cours, te dis-je ; & j'aurai soin du reste

SCENE III.

FRANCISQUE *seul.*

DIx mille écus. Ceci m'est diablement suspect.
Le patron du logis est homme circonspect :
Qui plus est, ce billet, si je sçais m'y connoître,
Paroît être daté de deux mois ; & mon maître
Pendant tout ce temps-là ne m'en a sonné mot.
Hom ! Ceci pourroit bien n'être encor qu'un brûlot :
Ce diable d'homme-là fait tant de personnages.
Baste : mais je crains fort d'en être pour mes gages.
Ah, que si je trouvois maintenant quelque emploi,
Ou quelque occasion qui fût digne de moi !
Mais, ma foi, je vois bien qu'en ce siécle hypocrite
Le bonheur n'est point fait pour les gens de mérite.

SCENE IV.

FRANCISQUE, JUSTINE.

JUSTINE *à part.*

C'Est lui. Tâchons un peu de le faire cauſer.
Bon jour, monſieur Franciſque.

FRANCISQUE.

Ah ! daignez m'excuſer.
Je ne vous voyois pas, trop aimable cruelle.

JUSTINE.

Quel papier tenez-vous ? Un billet ?

FRANCISQUE.

Non, ma belle ;
J'ai rompu tout commerce avec les billets doux ;
Et je n'en prétens plus recevoir que de vous.

JUSTINE.

Eh oui, je vous entens. Voilà de vos fleurettes.
Folle qui s'y fieroit. Nous ſçavons que vous êtes
Un verd-galant.

FRANCISQUE.

Hai, hai.

JUSTINE.

Je ſuis Grecque en ce point.
O çà (de vous à moi,) je n'en parlerai point,
Racontez-nous un peu vos fredaines galantes;
On m'a dit qu'elles ſont toutes des plus brillantes;
Et que vous en pourriez faire, tout bien compté,
Un fort joli roman.

FRANCISQUE.

Eh, eh, ſans vanité,
Nous avons mis par fois les jaloux en campagne.

JUSTINE.

Vous voyez que je ſçais les foires de Champagne.
Dites donc.

FRANCISQUE.

Je n'ai pas tout le temps qu'il faudroit;
Mon maître m'a prié d'aller dans un endroit....

JUSTINE.

Que vous êtes preſſé! Voilà comme vous faites.
Vous ne ſçauriez jamais demeurer où vous êtes,
Petit ingrat. Nos yeux ne ſont point aſſez doux,
Pour fixer les deſirs d'un homme tel que vous.
Votre cœur eſt uſé, volage.

FRANCISQUE.

Ah! ma déeſſe,
Ce ſoupçon fait injure à ma délicateſſe.
Vos beaux yeux m'ont percé juſques au fond du cœur
D'une atteinte imprévûe, & de qui la rigueur....

Enchante tous mes ſens, & m'agite de ſorte...
C'eſt la vérité pure, ou le diable m'emporte.

JUSTINE.

Ah, que ce tour de phraſe eſt juſte & bien écrit!
Quel meurtre qu'avec tant de talens & d'eſprit,
Vous ſoyez condamné d'être pour tout potage
Un faquin de laquais du plus petit étage!

FRANCISQUE.

Que voulez-vous? Il faut vouloir ce que l'on peut
Lorſque l'on n'eſt pas né pour pouvoir ce qu'on veut.

JUSTINE.

C'eſt fort bien dit. Voilà certes un beau paſſage.
Mais je vous le répéte encor, c'eſt grand dommage.
Un garçon comme vous, bien fait....

FRANCISQUE.

Vous me flattez.

JUSTINE.

Galant....

FRANCISQUE.

C'eſt trop d'honneur.

JUSTINE.

Sage....

FRANCISQUE.

Vous plaiſantez.

JUSTINE.

Sacrifier ainſi par pure politeſſe,
Au ſervice d'autrui la fleur de ſa jeuneſſe!

FRANCISQUE.

Il eſt vrai que jamais on n'a fait, que je croi,
Le métier de valet plus noblement que moi ;
Et depuis que je ſers, il eſt encore à naître
Que j'aie eu trente fois de l'argent de mon maître.

JUSTINE.

Ah, le ladre ! Ma foi vous avez très-grand tort.
Que ne le quittez-vous !

FRANCISQUE.

Il eſt vrai : mais d'abord
Je voudrois m'aſſurer de quelque autre fortune.

JUSTINE.

Bon, voilà bien de quoi. J'en ſçais mille pour une.

FRANCISQUE.

Mille pour une ? Eſt-il poſſible ?

JUSTINE.

Aſſurément.
Attendez ; ſçavez-vous lire ?

FRANCISQUE.

Paſſablement.

JUSTINE

C'eſt aſſez. Je connois un riche homme d'affaire,
Qui vous fera chez lui ſon premier ſécretaire.
Vous êtes trop heureux.

FRANCISQUE.

Morbleu, voila mon fait ;
Et ſi-tôt que mon maître aura fait & parfait
Le bienheureux hymen où ſon eſprit s'appli que...

JUSTINE.

Quel hymen ? Contre qui ?

FRANCISQUE.

Contre votre Angélique.

JUSTINE.

Ha, ha, le beau projet que vous nous contez-là !

FRANCISQUE.

Parbleu, mes gages ſont aſſignés ſur cela.

JUSTINE.

Vous êtes un pauvre homme, il faut que je le diſe.
N'eſt-ce pas à Damon qu'Angélique eſt promiſe ?

FRANCISQUE.

Oui : mais mon maître dit que tout eſt renverſé.

JUSTINE.

Votre maître eſt un fat, & vous un inſenſé.
Sur quoi fondez-vous donc une erreur ſi plaiſante ?

FRANCISQUE.

Sur un dédit ſigné de la main de Chriſante.

JUSTINE.

Un dédit ? Sur cela vous fondez ſon crédit ?
Vous êtes trop plaiſant avec votre dédit.

FRANCISQUE *à part.*

Ouais, aurois-je mal fait de vaincre mon ſcrupule ?
Et ſeroit-ce en effet une fauſſe cédule ?

JUSTINE.

Comme vous plaiſantez ! Vous êtes un conteur.

FRANCISQUE.

Je ne plaisante point ; & j'en suis le porteur.

JUSTINE.

Vous en êtes porteur ? Vous ?

FRANCISQUE.

Oui dà, sans reproche.

JUSTINE.

Vous avez ce billet ?

FRANCISQUE.

Sans doute, dans ma poche.

JUSTINE.

Ah, fort bien. Vous voilà dans de fort beaux draps blancs.

FRANCISQUE.

Comment donc ?

JUSTINE.

Sçavez-vous ce que l'on fait aux gens
Que l'on trouve saisis de fausse signature ;

FRANCISQUE.

Et quand c'en seroit une, est-ce mon écriture ?

JUSTINE.

D'accord. Mais comme on fait brancher les receleurs
Des meubles & joyaux ravis par les voleurs :
On fait brancher aussi tous les dépositaires
Des écrits & billets signés par les faussaires.

FRANCISQUE.

Je tremble.

JUSTINE.

J'en aurois bien de l'affliction.
Mais la loi là-dessus est sans exception.
Crois-moi, prens ton parti de bonne-heure, & pour c
Tire-toi d'un service où tu n'as autre chose
Que honte à recevoir, gages à chicaner,
Gueuserie à prétendre, & gibet à gagner.
Je veux faire aujourd'hui ta fortune & la mienne.

FRANCISQUE.

Voilà, je vous l'avoue, une bonne chrétienne.

JUSTINE.

J'entens venir quelqu'un : passons dans le jardin.
Nous acheverons-là de régler ton destin.

SCENE V.

DAMON, ANGÉLIQUE.

DAMON.

QUoi, madame, un perfide, avec effronterie,
M'aura fait le jouet de sa noire industrie?
Et vous voulez encore enchaîner mon courroux?
Ah, j'atteste le ciel...

ANGELIQU

ANGELIQUE.

Non, Damon, calmez-vous;
La fureur eſt toujours un guide peu ſincère.
Croyez-moi, ne ſongeons qu'à détromper mon père:
Juſtine ſe fait fort de deſſiller ſes yeux.
Elle eſt zélée, elle a l'eſprit ingénieux.
Faiſons qu'avec douceur l'affaire s'éclairciſſe.
Vous êtes innocent : on vous rendra juſtice.

DAMON.

Vous l'ordonnez, madame ; il faut bien le vouloir:
Mais votre égalité me met au déſeſpoir ;
Et vous ne ſentez pas la peine où je dois être,
D'avoir été joué ſi long-temps par un traître.

ANGELIQUE.

Et n'avons-nous pas eu tous deux le même ſort ?
Cette mépriſe, allez, ne vous fait pas grand tort:
On n'eſt point à l'abri d'une fauſſe tendreſſe ;
Et tel homme à la cour, où l'on voit tant d'adreſſe,
Fait tous les jours tomber ſon maître en ſes filets,
Qui tombe le premier dans ceux de ſes valets.

SCENE VI.

DAMON, ANGELIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

ANGELIQUE.

TU nous quittes, Juſtine? As-tu l'ame aſſez dure?

JUSTINE.

Je ne vous quitte point, & je viens de conclure...,
Mais Chriſante paroît : commencez le diſcours;
Et s'il ne ſe rend pas, comptez ſur mon ſecours.

AMBROISE.

Oh parbleu, nous irons, s'il en eſt néceſſaire,
A l'appui de la boule auſſi : laiſſez-nous faire.

SCENE VII.

ANGELIQUE, DAMON, JUSTINE, AMBROISE, CHRISANTE.

CHRISANTE.

QU'EST-CE donc? Quel conseil tenez-vous tous ici?
C'est vous, monsieur? Je crois vous avoir éclairci
De mon intention; & j'osois me promettre
Qu'elle seroit suivie un peu plus à la lettre.

DAMON.

Oui, monsieur, sans sçavoir par où j'ai mérité
Cet excès de colere & de sévérité,
Je vois de quelle main part le coup qui m'assomme.
J'ai donné le premier dans les piéges d'un homme,
Dont je croyois le cœur & la bouche d'accord.
Mais de ma bonne foi le déplorable sort
Devroit, pour mon malheur, j'en parle mieux qu'un autre,
Vous faire en vérité craindre un peu pour la vôtre.

AMBROISE.

Je suis content de vous; c'est fort bien commencé.
Vous avez plus d'esprit que je n'aurois pensé.

CHRISANTE.

Monſieur, je ne ſuis pas homme à vous contredire:
Mais vous me permettrez cependant de vous dire,
Qu'à mon âge on n'a pas beſoin de gouverneur;
Que mon gendre futur eſt un garçon d'honneur,
Dont je connois l'eſprit, les mœurs, le caractère:
Et que je ne crains rien de ſa part.

ANGELIQUE.

Eh, mon pere,
Craignez tout d'un eſprit qui n'a rien de ſacré,
Que le ſeul intérêt dont il eſt enivré,
Qui ſous de beaux ſemblans déguiſant ſon audace,
Peut trahir ſes amis pour ſe mettre en leur place;
Et qui vous impoſant par d'indignes ſoupçons...

CHRISANTE.

Taiſez-vous. Je ſuis las d'entendre vos chanſons.

DAMON.

Mais, monſieur, écoutez.

CHRISANTE.

Je ne ſuis pas ſi bête.

JUSTINE.

Vous ne comprenez pas...

CHRISANTE.

Ho, tu me romps la tête.

AMBROISE.

Je vais vous raconter....

CHRISANTE.

Tais-toi.

JUSTINE.

Que diantre auſſi

Vous querellez toujours avant d'être éclairci.
Vous croyez qu'on vous dit que ce pauvre Philinte
A trahi ſon ami par une indigne feinte:
Qu'il l'a calomnié ſans honte ni reſpect :
Qu'à votre fille, à vous, il le rendoit ſuſpect,
Tandis qu'avec douceur contre vous & contre elle,
De mille faux ſoupçons il brouilloit ſa cervelle.
Mais on n'en parle pas ; on vous dit ſeulement
Qu'un homme convaincu d'un tel emportement
Seroit un impoſteur, un ſcélérat, un traître,
Un coquin, qu'il faudroit jetter par la fenêtre.
N'eſt-il pas vrai, monſieur ?

CHRISANTE.

Oui : mais pour tout cela,
Philinte n'a rien fait de ce que tu dis-là.

JUSTINE.

Ce n'eſt pas ce qu'on dit. Mais, ſi par aventure,
On pouvoit lui prouver une telle impoſture ;
Tout Philinte qu'il eſt, vous permettriez bien
De dire qu'il feroit un infigne vaurien.

CHRISANTE.

Sans doute. Mais ſon cœur n'en fut jamais coupable

JUSTINE.

Eh non, on ſçait fort bien qu'il n'en eſt pas capable :
Mais ſi quelqu'un pouvoit l'en convaincre à l'inſtant.

CHRISANTE.

Cela ne ſe peut pas.

JUSTINE.

Il eſt vrai : mais pourtant....

CHRISANTE.

Diſcours. Contes en l'air. La choſe eſt incroyable,
Impoſſible.

AMBROISE.

Impoſſible ? Oh je me donne au diable,
Je l'en convaincrai bien, moi, je vous en répond ;
Car c'eſt la vérité.

CHRISANTE.

Comment, maître fripon ?

JUSTINE.

Eh ne vous troublez point, monſieur ; laiſſez le dire.
Philinte eſt un mouton, & chacun le déchire.
Tout le monde le hait.

CHRISANTE.

Oui ; c'eſt une pitié.
Il fait careſſe à tous ; il eſt plein d'amitié.
Cependant contre lui tout le monde fulmine.

JUSTINE.

Voilà comme on eſt fait : parce qu'on s'imagine
Qu'il eſt perfide, ingrat, né pour le mal d'autrui ;
Et qu'effectivement les faits ſont contre lui :

On ſe met dans l'eſprit, ſans remors ni ſcrupule,
Qu'il faut s'en défier ; voyez le ridicule !

CHRISANTE.

Cela me fait frémir.

JUSTINE.

C'eſt un garçon d'honneur,
Qui ſur votre bien ſeul fonde tout ſon bonheur,
J'en ſuis ſûre. Oui, madame, il ne faut point ſoûrire,
Parce que chacun ſçait que c'eſt un pauvre ſire,
Sans fortune & ſans biens, on voudroit ſuppoſer
Que c'eſt par intérêt qu'il veut vous épouſer ;
Et moi je gagerois que ce qu'il en veut faire,
N'eſt que pour l'amitié qu'il porte à votre pere.

AMBROISE.

Morbleu, ce n'eſt point là raiſonné comme il faut.
Vous le prenez fort mal ; & je vous dis tout haut,
Que vous ne valez rien, ma commere Juſtine.

CHRISANTE.

Si je t'entens, marouffle ! . . .

AMBROISE.

Et moi, je vous obſtine
Que cet homme eſt un fourbe & des plus ſignalés.

JUSTINE.

Ce que c'eſt que l'envie ! Allez, monſieur, allez,
Vous avez plus d'eſprit que tous tant que nous ſommes.
Quand Philinte ſeroit le plus méchant des hommes,
Dès que vous l'approuvez, je le tiens tout parfait.

CHRISANTE.

Cette fille a du ſens.

JUSTINE.

Par exemple, on lui fait
Un crime capital de certaine promeſſe,
Qu'il a tiré de vous par excès de tendreſſe.
On veut qu'il n'ait de vous exigé ce dédit,
Qu'afin de vous lier par votre propre écrit.
Et moi je ſuis certaine, & j'y mettrois ma vie,
Qu'il vous le remettroit ſi c'étoit votre envie.

CHRISANTE.

Sans doute. Je ſuis sûr qu'il le feroit ainſi.

AMBROISE.

Je gage bien que non.

JUSTINE.

Moi, je gage que ſi.
Eſſayons. Il faudroit qu'il fût un homme à pendre,
Un perfide achevé, pour ne vous le pas rendre.
Qu'en dites-vous, monſieur?

CHRISANTE.

Il eſt vrai. J'en convien:
Mais je ſçais le contraire, & j'en jurerois bien,
Comme je jurerois que tout ce qu'on lui prête,
N'eſt que noire impoſture & fureur indiſcrete.

DAMON.

Vous me connoiſſez mal. Il me connoîtra mieux.
Je l'attens. Nous verrons s'il ſoutiendra mes yeux.
Mon honneur attaqué veut que je le confonde.

CHRISANTE.

Oh bien, bien ; tout cela ſera le mieux du monde:
Mais rien n'ira pourtant que ſelon mon vouloir.
Ma fille épouſera Philinte dès ce ſoir.
A cela près, monſieur, vous ſerez toujours maître
De reſter notre ami, s'il vous convient de l'être.
Autrement, ſerviteur ; je ne m'en pendrai pas.

Il ſort.

JUSTINE

L'attaque a bien été. Ne quittez point ſes pas.
Je vous ſuis. Toi, demeure ; & ſi tu vois Philinte,
Dis-lui que tout le monde eſt inſtruit de ſa feinte.

Elle ſort.

AMBROISE.

Oui, oui. Nous allons voir un homme bien confus.
Parbleu, je n'en voudrois pas tenir.... vingt écus.

SCENE VIII.

PHILINTE, AMBROISE.

PHILINTE *à part.*

LE notaire me ſuit, & notre affaire eſt faite.
Me voilà, grace au ciel, au but que je ſouhaite.

AMBROISE.

Ah! le voilà. Bon jour, monſieur; venez chez nous,
La farce eſt commencée, on n'attend qu'après vous.

PHILINTE.

Bon jour, mon vieil ami; comment vont les harangues?

AMBROISE.

Elles vont aſſez mal pour les mauvaiſes langues.

PHILINTE.

Ambroiſe eſt plein d'eſprit, on ne peut le nier.

AMBROISE.

Riez donc: rira bien qui rira le dernier.

PHILINTE.

Les jolis quolibets! les phraſes naturelles!

AMBROISE.

Oh! Damon là-dedans en dit bien de plus belles.

PHILINTE.

Que dis-tu?

AMBROISE.

Le myſtère eſt, ma foi, découvert;
Et vous n'en tâterez non plus que Jean de Vert.

PHILINTE *à part.*

Malepeſte !

AMBROISE.

Entrez donc. Ils content votre hiſtoire;
Et font de fort beaux vers à votre honneur & gloire.

PHILINTE *bas.*

Comment faire? Morbleu! ce revers me confond.
Haut. Ils ſont-là tous les deux?

AMBROISE.

Je le crois qu'ils y ſont.
Ah! ah! vous penſiez donc nous prendre pour des buſes.
Tudieu! nous connoiſſons un peu toutes vos ruſes,
Je vais les avertir de votre étonnement;
Nous allons voir beau jeu. Ne bougez ſeulement.

SCENE IX.

PHILINTE *seul.*

QUEL contretemps fatal ! quelle triſte avanie !
Un quart-d'heure plus tard l'affaire étoit finie.
C'en eſt fait ; & je vois qu'en ce preſſant danger
A l'hymen d'Angélique il ne faut plus ſonger.
Car quelque prévenu que ſon pere puiſſe être,
Aux regards de Damon je ne ſaurois paroître.
Ma foi, ſans mon dédit, je ne ſerois qu'un ſot ;
Et j'ai prudemment fait d'attacher ce grelot ;
Je prévois que leurs ſoins vont tout mettre en uſage,
Pour me tirer des mains un ſi précieux gage :
Mais je ne ſuis pas homme à rendre un tel billet.
Allons vîte chez nous attendre mon valet.
Je ne ferois ici qu'une ſotte figure.
Mais ils viennent. Tenons du moins bonne poſture.
Coupons court, & prenons un ton plus impoſant.

SCENE X ET DERNIERE.

PHILINTE, CHRISANTE, DAMON, ANGELIQUE, JUSTINE, AMBROISE.

CHRISANTE.

OUi, oui, nous vous verrons, quand il ſera préſent.

à Philinte.

Vous venez à propos pour m'aider à combattre
Des gens qui contre vous ſont les diables à quatre,
Qui diſent qu'eux & moi vous nous avez ſéduits;
Eux par de faux ſoupçons, moi par de mauvais bruits:
Que c'eſt pour m'attraper que vous m'avez fait faire
Un dédit, qui n'étoit rien moins que néceſſaire;
Et que ſi je venois à le redemander,
Vous créveriez plutôt que de me le céder.
Que ſçais-je? Ils font de vous une image ſi noire,
Que j'en deviendrois fou, ſi je les voulois croire.

PHILINTE.

J'entens, monſieur, j'entens. Ces mots ſont ſpécieux,
Et je vois bien d'où part ce détour captieux:
Mais je ne ſuis pas homme à m'y laiſſer ſurprendre;
Et d'un panneau ſi doux nous ſçaurons nous défendre

CHRISANTE.

Comment donc? Je ne fais que parler d'après eux ;
Et bien loin de donner dans tous leurs contes bleus,
Je crois préciſément le contraire, vous dis-je.

PHILINTE.

Fort bien. De ce diſcours je connois le preſtige,
Et je vois ceux qu'ici j'en dois remercier.
Mais croyez-moi, monſieur, l'appât eſt trop groſſier.
Je ſuis ſimple ; il eſt vrai, mais quoique ſans malice,
Je ſçais de certains traits démêler l'artifice.

CHRISANTE.

Ouais! je vous dis encor que je ne penſe à rien...

PHILINTE.

Non, monſieur, finiſſons un fâcheux entretien ;
Et puiſque vous croyez tout ce qu'on vous rapporte...

DAMON.

Vous êtes bien hardi de parler de la ſorte.
Oſeriez-vous nier ? ....

PHILINTE.

Briſons-là, s'il vous plaît,
Et que chacun de nous demeure comme il eſt.
Les explications ſur un pareil myſtère
Ne ſont ni de mon goût ni de mon caractère.

CHRISANTE.

Je ne ſçais que penſer de tout ce que j'entens.

PHILINTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les gens :
Mais je ne ſuis pas fait pour ſouffrir des injures ;
Et de notre côté nous prendrons nos meſures.

CHRISANTE.

Qu'entendez-vous par-là ?

AMBROISE.

Je vous l'avois bien dit,
Qu'il vouloit contre vous employer cet écrit,
Que vous avez ſigné mal-à-propos.

CHRISANTE.

Qu'entens-je ?
Vous auriez contre moi fait ce projet étrange ?

PHILINTE.

Je ne ſçais : mais on peut faire valoir ſes droits.

CHRISANTE.

O ciel ! où ſommes-nous ? & qu'eſt-ce que je vois ?
A près m'avoir marqué des tendreſſes ſi vives,
Un impoſteur....

PHILINTE.

Tout beau, monſieur, point d'invectives :
Nous nous verrons ailleurs. Je ſuis votre valet.

CHRISANTE.

Traître, te voilà fier, & ton crime eſt complet.
Ce ſont dix mille écus que j'y perdrai peut-être :
Mais pour dix mille écus on eſt trop heureux d'être
Détrompé pour jamais d'un ſcélérat maudit.

JUSTINE.

Vous le ferez à moins. Voilà votre dédit.

PHILINTE *sortant avec précipitation.*

Je suis trahi!

CHRISANTE.

Voyons. Oui, c'est-là ma promesse.

AMBROISE.

Au bien de vous revoir, monsieur.

CHRISANTE.

Par quelle adresse
As-tu pu ratrapper ce billet souhaité?

JUSTINE.

En flattant son valet, comme on vous a flatté.

CHRISANTE.

Tu recevras le prix d'un service si rare.
Venez, Damon. Je veux qu'un prompt hymen répare
Les maux que vous ont faits mes soupçons séducteurs.
Allons, & désormais puissent tous les flatteurs,
Par l'exemple du nôtre, apprendre à reconnoître
Qu'enfin la trahison retombe sur le traître.

FIN.

L'HYPOCONDRE,

OU

LA FEMME

QUI NE PARLE POINT,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT.

LA Comédie qu'on va lire eſt Angloiſe. Feu Mr D. gentilhomme Anglois, homme d'eſprit & d'érudition, à qui elle plaiſoit fort, la traduiſit en François pour la faire connoître à M. Rouſſeau, & le pria de la mettre en vers. Après l'avoir examinée, M. Rouſſeau en a changé tout le plan, pour tâcher de l'accommoder à notre théâtre : & M. D. a avoué que la copie étoit beaucoup au-deſſus de l'original ; ſi l'on peut appeller copie un ouvrage dont on n'a gardé que le fonds de l'auteur Anglois.

En 1733 M. Rouſſeau a envoyé ſa piéce à Paris, dans le deſſein de l'y faire repréſenter. Il faut croire que les ſuffrages n'ont pas été unanimes ; & M. Rouſſeau n'a pas beaucoup inſiſté là-deſſus : car voici ce qu'il écrivoit à ce ſujet à un ami le premier de Mars 1734.

» Quant aux objections, je n'y répondrai qu'un » mot : c'eſt qu'elles font le procès à toutes les comé- » dies anciennes, & à preſque toutes les modernes, » qui ne roulent que ſur les niches & les bons tours » qui ſe font aux ridicules. *M. de Pourceaugnac* & » le *Don Japhet*, entr'autres, ſont dans ce genre. » Il n'y a pas un acteur dans ces deux piéces qui ne » faſſe ſon perſonnage pour berner ces deux origi- » naux. On ne voit pourtant pas qu'ils excitent » pour cela aucun mouvement d'indignation ; quoi-

» que dans celle-ci, ils n'aient tous pour but que de
» ſe réjouir aux dépens d'un pauvre diable qui ne
» leur fait aucun tort ; au lieu que dans la piéce en
» queſtion, il s'agit d'empêcher un vieux fou de
» faire un ſot mariage, & de fruſtrer un héritier
» légitime de ſa ſucceſſion : ce qui eſt un motif très-
» raiſonnable, & auquel de fort honnêtes-gens de
» belle humeur peuvent faire ſervir innocemment
» les moyens qu'ils employent. Je n'en ai point fait,
» il eſt vrai, des amans langoureux ; parce qu'il ne
» s'agit pas ici d'un roman fait pour étaler de beaux
» ſentimens auſſi ennuyeux que rebattus : mais
» d'une comédie où il faut peindre les hommes
» comme ils ſont. Quant au caractère d'*Androgyne*,
» comme c'eſt un homme habillé en femme, je ne
» penſe pas qu'il y ait lieu de ſe ſcandaliſer des gaſ-
» connades qui ſe font ſur ſon compte par deux
» hâbleurs ; non plus que du perſonnage qu'on lui
» voit faire durant le cours de la piéce, qui n'a rien
» de noir ; puiſqu'il n'aboutit à rien d'outrageant
» ſur la perſonne du pauvre Baron : mais ſeulement
» à lui cauſer quelques heures d'impatience pour
» l'empêcher de ſe rendre malheureux pour toute ſa
» vie, & de faire une injuſtice criante. Pour ce qui
» eſt de la reſſemblance que vous trouvez avec la
» *Malade imaginaire* de Du Freſny, je n'en dirai
» rien, n'ayant jamais ſçu que cet auteur eût fait
» une comédie ſous ce titre. Je la ferai chercher :
» mais en attendant, je puis vous aſſurer que les

» ſujets qui me mettent la plume à la main, ſont » puiſés dans de meilleures ſources.

» J'ai toujours penſé comme vous ſur le paragra- » phe *ſi forte nequibis*, dont je trouve à la vérité » la diſquiſition un peu châtouilleuſe : auſſi y ai-je » mis tout l'art que notre langue m'a pu fournir, » pour empêcher les oreilles ſcrupuleuſes de s'en al- » larmer; & à la réſerve de ce mot Latin que les » femmes n'entendent pas, je crois que vous con- » viendrez que la matière ne pouvoit être traitée » plus délicatement. En tout cas, ce n'eſt qu'un » morceau qui pourroit être retranché, ſans préju- » dice du reſte, quoiqu'il ſoit peut-être le mieux » tourné de toute la piéce. En voila aſſez ſur cette » bagatelle ». Effectivement cela ſuffit pour répondre à des cenſeurs raiſonnables : & quant à ceux qui ont voulu faire les entendus, en décidant que l'*Hypocondre* n'étoit pas un caractère, mais une maladie ; on peut leur demander ſi l'on ne peut pas dire la même choſe du *Malade Imaginaire*, & ſi quelqu'un s'eſt jamais aviſé de faire à Moliere une pareille objection ?

LES PERSONNAGES.

MOROSE, *baron hypocondre.*
LEANDRE, *neveu de Moroſe.*
LUCINDE, *amante de Léandre.*
ANDROGYNE, *frere de Lucinde.*
CLARICE, *amante d'Androgyne.*
EUTRAPEL, *frere de Clarice.*
CALANDRIN, *ſecrétaire d'Eutrapel.*
CIGALE, *barbier.*
Le chevalier d'ORGOLIOUS. } *Gaſcons.*
Le chevalier de BAVARDAS. }
Un petit laquais de MOROSE.
Un valet étranger.
Domeſtiques qui ne parlent point.

La ſcene eſt dans un ſalon de la maiſon de Moroſe.

L'HYPOCONDRE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CIGALE.

UN fameux philoſophe, à qui probablement
Les grands diſcours plaiſoient fort médiocrement,
A tous ſes ſectateurs pour premiere ordonnance
Faiſoit cinq ans durant obſerver le ſilence.
Je ne ſçais ſi par fois, moyennant ce beau vœu,
La converſation ne tomboit pas un peu.

Mais je gagerois bien que ce grand Barbacole
Aux fraters de ſon temps n'ouvroit point ſon école.
Moi, que Dieu, par ſa grace, a fait maître barbier,
Et babillard autant qu'aucun de mon métier,
Il faut, pour mes péchés, qu'un démon que j'abhorre
M'ait fait dans ce logis trouver mon Pythagore,
Un fou qu'au moindre bruit on voit ſe déſoler
Et qui nous réduit tous à vivre ſans parler.
Depuis qu'un certain ſiége, après huit jours d'allarmes,
L'a brouillé ſans retour avec le bruit des armes,
Soit vraie infirmité, ſoit pour couvrir ſa peur,
Le ſon le plus léger le fait tranſir d'horreur;
Et de ſon cerveau creux la membrane affligée
Du moindre ébranlement ſe trouve dérangée.
Pour braver tout paſſant, voiture & meſſager,
Au fond d'un cul de ſac il s'eſt venu loger.
Un triple mur de brique en ce lieu le ſépare
D'un grand neveu, l'objet de ſon humeur biſarre;
Et non content encor d'être ainſi remparé,
Il a matelaſſé ſa porte & ſon dégré:
Quant à ſa chambre, il n'eſt dortoir ni réfectoire
Où le dieu du ſilence étale mieux ſa gloire.
Sous peine de congé, défenſe à tous valets
De lui parler, ſinon, par ſigne ou par billets:
Et ce qui m'a gagné ſa confiance intime,
Outre la nouveauté rare autant que ſublime
De voir dans un barbier, jaſeur ſuperlatif,
La taciturnité d'un hermite effectif,

C'eſt

C'eſt d'avoir, pour bannir tout langage ordinaire,
Trouvé l'invention d'un beau dictionnaire,
Où, ſuivant l'alphabet, par geſtes & ſignaux,
J'exprime du diſcours les termes principaux;
Ouvrage merveilleux, dont l'utile pratique
Sert à préſent de règle à tout ſon domeſtique.
Ce chef-d'œuvre chez lui m'a tellement ancré,
Que voulant ſe pourvoir d'une femme à ſon gré
Qui ſimple & d'une humeur docile à ſa chimère
D'héritiers de ſon chef puiſſe le rendre père;
Il n'a trouvé que moi ſur qui j'tter les yeux
Pour déterrer ici ce miracle des cieux.
J'aurois couru long-temps: mais ſon neveu Léandre
Avec qui prudemment j'ai cru devoir m'entendre,
M'a depuis quelques jours enſeigné ce tréſor:
Et ſur mon ſeul récit, ſans l'avoir vue encor,
Notre homme eſt devenu ſi coeffé de la belle,
Qu'il veut dès aujourd'hui contracter avec elle.
Il eſt allé paſſer la nuit chez ſon fermier
Pour éviter le bruit des cloches du quartier,
Qui pour l'enterrement d'une riche uſuriere
Doivent carillonner la matinée entière,
Et m'a dit de l'attendre à midi pour dîner,
Quand les cloches auront achevé de ſonner.
Mais voici le neveu, ſongeons à lui répondre.

SCENE II.

LÉANDRE, CIGALE.

LEANDRE.

HE bien, que fais-tu là ?

CIGALE.

J'attens notre Hypocondre.
Et me voyant encore un quart-d'heure de bon,
Je babille tout seul, faute de compagnon.

LEANDRE.

Et mon oncle ?

CIGALE.

Tantôt de notre jeune veuve
Il doit mettre en ce lieu le silence à l'épreuve ;
Chez elle pour cela je l'aurois bien conduit :
Mais d'un hôtel garni l'inévitable bruit
A si fort effrayé son imaginative,
Que ce mal lui tenant lieu de prérogative,
Et voulant avant tout pourtant l'examiner,
Il m'a fait de sa part l'inviter à dîner.

LEANDRE.

Chez lui ?

CIGALE.

Oui : quand on doit se marier ensemble,
On n'y regarde pas de si près.

LEANDRE.

Hom... je tremble.

CIGALE.

Comment donc ? Près de voir accomplir vos souhaits
Et notre cher baron donner dans vos filets,
Quand tout succède au gré de votre politique,
Vous n'êtes pas content ? Quelle mouche vous pique ?

LEANDRE.

Et c'est là, mon ami, ce qui me fait trembler.
S'il faut que par hazard il vienne à démêler
Qu'avec moi cette trame ait été concertée,
Je connois ses soupçons, l'affaire est avortée.

CIGALE.

Bon ! Qui diantre pourroit l'aviser de cela ?

LEANDRE.

Que sçais-je ? Tes discours, ton babil.

CIGALE.

Alte-là,
Ne faisons point ici d'affront à la morale,
Je suis barbier d'honneur.

LEANDRE.

Eh, mon pauvre Cigale,
Je n'ai pas, Dieu merci, l'esprit trop pointilleux,
Et je me rends sans peine aux faits miraculeux :

Mais de voir un barbier causeur par excellence,
Faire huit jours de suite admirer son silence,
C'est, à n'en point mentir, un miracle si grand,
Qu'on n'ose s'y fier à moins d'un Pont garand.

CIGALE.

Parbleu! la rareté n'est gueres moins parfaite
De voir, ne vous déplaise, une femme muette,
Dont la langue recluse & toujours en repos
En quatre jours de temps ne dit pas quatre mots,
Et qui dans un couvent très-honnête & très-sage
N'a jamais pu tenir que deux mois de veuvage,
Parce que le silence en ce lieu retiré
Etoit interrompu trop souvent à son gré.
Ce sont pourtant les traits dont votre main divine
M'a peint l'incomparable & l'illustre Androgyne.

LEANDRE.

Oui, mais, c'est un phénix.

CIGALE.

Ho bien, j'en suis donc deux.
Car sans être muet, je me tais quand je veux,
Vous seriez bienheureux, si Dieu vous eût fait naître
Aussi silencieux que j'ai l'honneur de l'être;
Nous verrions contre vous votre oncle moins aigri;
Vous seriez, après moi, son premier favori,
Il vous auroit un jour laissé son héritage,
Et n'eût jamais songé peut-être au mariage.
Au lieu qu'avec vos airs railleurs, écervelés,
Vos plaisirs turbulens, vos amis déréglés,

Vous avez si bien fait, vous & votre cohorte,
Qu'il vous auroit, sans moi, vingt fois mis à la porte;
Et que pour vous priver de sa succession,
Ayant de prendre femme eu la tentation,
Vous vous verriez capot, si ma bonté suprême
Ne vous eût donné lieu de la choisir vous-même,
Et de vous ménager avec elle un traité
Qui captivât pour vous sa bonne volonté.

LEANDRE.

Je l'avoue. En cela tu m'as rendu service.
Mais aussi tu ne peux nier sans injustice
Que tu n'aurois jamais, si je ne t'eusse aidé,
Pu trouver le sujet qui t'étoit demandé.

CIGALE.

Et morbleu, taisez vous.

LEANDRE.

Quoi?

CIGALE.

Taisez-vous, vous dis-je.

LEANDRE.

Tu n'es pas stupéfait d'un si rare prodige?

CIGALE.

A d'autres.

LEANDRE.

Comment donc?

CIGALE.

Vous êtes un fournois,
Vous cachez votre jeu.

LEANDRE.

Moi ?

CIGALE.

Vous. Je vous connois.

LEANDRE.

Parbleu tu me fais tort quand tu tiens ce langage.
Je t'ai dit franchement touchant ce mariage
Pour l'amour de mon oncle & pour l'amour de toi,
Tous ce que je ſçavois, & tout ce que je croi.
Je me ſuis confié de tout à ta prudence.

CIGALE.

Oui-dà. Vous m'avez dit en grande confidence
Toutes les fauſſetés qu'il falloit lui prêcher,
Et rien des vérités qu'il falloit lui cacher.

LEANDRE.

Tu rêves.

CIGALE.

Eh, mon Dieu, j'entends votre grimoire ;
Mais le vin eſt tiré, c'eſt à moi de le boire.
Baſte. Quoi qu'il en ſoit, notre baron très-cher
A donné dans le piége, & croit dur comme fer
Tout ce que d'après vous j'ai ſçu lui faire entendre ;
Mais moi, ſi j'en crois rien, je veux bien m'aller pendre

LEANDRE.

Mais sur quoi ce soupçon a-t-il pu te frapper ?

CIGALE.

Sur ce qu'hier au soir à l'heure de souper,
Etant allé pour voir notre beauté muette,
J'entendis à deux pas de sa chambre discrette,
Un chamaillis de voix, de cris & de fanfés
Dont je sens mes esprits encor tout hébétés.
Et tout ce beau sabat, dont rioit fort la belle,
Venoit de six gascons, qui soupoient avec elle,
Et ces deux chevaliers que vous connoissez bien,
De qui l'appartement est attenant au sien ..
On voit ce qu'il faut croire, après ce trait modeste,
Et vous comprenez bien . . . . . .

LEANDRE.

Oui, je comprens de reste,
Qu'avec moi ton babil cherche à se racquitter
Du supplice qu'ailleurs on lui fait supporter.
Mais, je t'en avertis, treve de verbiages,
Autrement . . . . . .

CIGALE.

Oh parbleu, monsieur, ce sont mes gages,
Vous ne m'avez encor rien donné ; c'est un fait :
Moi, je vous ai servi.

LEANDRE.

Vous serez satisfait.
Mais pour un jour du moins tâche de te contraindre,

CIGALE.

Hé morbleu, ce n'eſt pas moi que vous devez craindre.
Ce ſont vos deux gaſcons, les plus francs babillards,
Les plus hardis menteurs, & les plus grands bavards,
Qui ſoient jamais venus des bords de la Garonne.
Eh parbleu les voici. Mon oreille en friſſonne.
Serviteur. Je me ſauve & les laiſſe avec vous.

LEANDRE.

Tâchons de nous aider de ces deux maîtres fous.

SCENE III.

Le chevalier d'ORGOLIOUS, le chevalier de BAVARDAS, LEANDRE.

ORGOLIOUS.

HE te voilà, mon cher, embraſſe moi, de grace.

BAVARDAS.

De cœur & d'ame auſſi ſoudre que je t'embraſſe.

ORGOLIOUS.

Nous venons te trouver, le chevalier & moi.

BAVARDAS.

Pour un fait d'importance, & qui te touche à toi.

ORGOLIOUS.

Te voilà bien logé. Mais très-bien, ou je meure.

BAVARDAS.

Je ne te ſçavois pas encor cette demeure.

ORGOLIOUS.

Cet hôtel n'eſt point fat, quoiqu'il ſemble un peu vieux.

BAVARDAS.

Comment vieux ? c'eſt cela que j'en aime le mieux.

ORGOLIOUS.

D'accord. En fait d'hôtels je tiens pour la vieilleſſe.

BAVARDAS.

C'eſt par là que chez nous ſe prouve la nobleſſe.

ORGOLIOUS.

Dans tout le Bazadois, où mes ayeux ſont nés,
Vous n'avez que chateaux de vieilleſſe ornés.

BAVARDAS.

Auſſi n'en a-t-on point qui de nobleſſe antique
Puiſſe faire au beſoin preuve plus authentique.

ORGOLIOUS.

Avant nous de châteaux il n'étoit mention.

BAVARDAS.

Ni de tours. C'eſt de nous qu'en vient l'invention.

ORGOLIOUS.

Le caſtel d'Orgolious que je tiens de naiſſance,
Fut d'Hercule jadis la maiſon de plaiſance.

BAVARDAS.

La tour de Bavardas, mon berceau paternel,
Se voyoit dès le temps de la tour de Babel.

LEANDRE.

Voilà qui va fort bien. Mais pourriez-vous m'inſtruire
De ce fait important que vous me venez dire ?

ORGOLIOUS.

Hé donc ? Tu ne peux pas encor l'imaginer?

LEANDRE

Ma foi, je n'eus jamais le don de deviner.

ORGOLIOUS.

Comment ? Tu ne ſçais pas que l'oncle ſe marie ?

LEANDRE.

Non vraiment.

ORGOLIOUS.

Comment non?

LEANDRE.

C'eſt quelque raillerie.

Dont...

BAVARDAS.

Quelque raillerie ! Ah je le trouve bon.

LEANDRE.

Et quelle eſt ſa maîtreſſe ? En ſçavez-vous le nom ?

ORGOLIOUS.

A peu près.

LEANDRE.

Parlez donc. L'affaire eſt ſérieuſe.

BAVARDAS.

Tu n'as pas oui nommer cette silentieuse
Qui s'est depuis huit jours logée en notre hôtel ?

LEANDRE.

Androgyne ?

BAVARDAS.

Eh qui donc ?

LEANDRE.

Chansons.

ORGOLIOUS.

Le fait est tel ;
Nous en avons la preuve.

LEANDRE.

Et quelle preuve encore ?

BAVARDAS.

Quelle preuve ? Sandis, la sotte nous adore.

LEANDRE.

Elle vous aime ? Vous ?

ORGOLIOUS.

Un peu plus que très-fort.

LEANDRE.

Tous deux à la fois ?

ORGOLIOUS.

Hé, le cousin d'abord
En a bien eu sa part ; mais il me l'a cédée.

LEANDRE.

Fort bien. Je vous entens, De ses feux possédée...

ORGOLIOUS.

Tu l'as dit. Hier au soir avec quelques amis,
Gentilhommes s'entend, & tous de mon pays,
Nous avons d'un souper régalé cette belle,
Petit repas galant d'invention nouvelle,
Grande chere. Et c'est-là que l'amour & le vin
Nous ont de ce secret découvert tout le fin.
Elle semble à l'abord niaise & taciturne;
Mais entre vous & moi, dans un repas nocturne....

LEANDRE.

Et bien, dans un repas nocturne?

ORGOLIOUS.

Cadédis!
Elle boit comme un diable & jase comme dix.
Et des chansons! Enfin elle m'a charmé l'ame.
Et pour te dire vrai, si l'hymen qui se trame
Fait tomber quelque peu sa fortune en décours,
Il me dérange à moi beaucoup dans mes amours.
Si bien donc qu'avec toi faisant cause commune,
Et le coulis aussi partageant ma fortune,
Nous venons tous les deux, pour rompre ce lien,
T'offrir notre secours & demander le tien.

LEANDRE.

Je vous suis obligé. Mais à quand l'hyménée?

ORGOLIOUS.

Dans dix ou douze jours l'affaire est terminée.

LEANDRE.

Ecoutez. Là-dessus j'en sçais autant que vous.
Et si j'osois vous dire un secret entre nous....

BAVARDAS.

Parle.

LEANDRE.

Dès cette nuit... mais au moins bouche close.

ORGOLIOUS.

Nous sommes gens d'honneur. Poursui.

LEANDRE.

Je me propose
De la faire enlever.

ORGOLIOUS.

Enlever! cap de bious!

LEANDRE.

Et conduire, s'il faut, au castel d'Orgolious.
J'ai vingt relais placés sur la route d'Espagne,
Et plus de trente amis qui battent la campagne.
Mais il faut du silence.

ORGOLIOUS.

Et ce n'est point le cas.

LEANDRE.

Quoi donc?

ORGOLIOUS.

Ces noir-vêtus me font de l'embarras.

LEANDRE.

Quoi, tu crains la justice? Ah! cela ne peut être.

ORGOLIOUS.

En tout cas dans ceci je ne veux point paroître.

BAVARDAS.

Ni moi. Je ſuis un ſot en fait d'enlevemens.

ORGOLIOUS.

Le diable n'eſt pas pis que tous ces parlemens.
A Bordeaux, & de fait voilà ce qui m'arrête,
Un biſayeul à moi ſe fit couper la tête,
Pour n'avoir qu'enlevé, tu ne le croiras pas,
La femme ſeulement du maire de Tartas.

LEANDRE.

Je prens le tout ſur moi : ne ſoyez point en peine.

ORGOLIOUS.

Adieu donc. Mais au moins, ami, qu'il te ſouvienne
Que nous ne t'avons rien conſeillé.

LEANDRE.

Je le ſçai.

BAVARDAS.

Adiouſias.

SCENE IV.

LEANDRE.

A la fin j'en ſuis débarraſſé;
D'un feint enlevement le riſque imaginaire
S'eſt offert à propos pour me tirer d'affaire,
Et peut-être mon oncle au bruit qu'ils en feront,
A ſervir mon deſſein n'en ſera que plus prompt.
Du moins après cela je ne crains point qu'il penſe
Que ſon barbier & moi ſoyons d'intelligence:
Quoiqu'il ne ſache encor, même à mon grand regret,
Que ce qu'il doit ſçavoir pour ſervir mon projet.
Le reſte eſt un ſecret qu'avec ſoin je conſerve
Pour ma chere Lucinde à qui je le réſerve,
Et pour l'adroit ami dont la dextérité
Doit conduire à ſa fin ce que j'ai médité.
Mais je les vois tous deux. Quel ſujet les amene?

SCENE V.

LUCINDE, EUTRAPEL, LEANDRE.

LUCINDE.

NOTRE visite ici ſemble vous mettre en peine.

LEANDRE.

Nullement ; mais j'ignore à quoi je puis devoir
Un excès de faveur que je n'oſois prévoir.

LUCINDE.

Il faut bien vous chercher. Vous devenez ſi rare....

LEANDRE.

Dites que je dépens d'un oncle ſi biſarre....

LUCINDE.

Il va ſe marier, dit-on.

LEANDRE.

Eh ! mon Dieu, oui.

LUCINDE.

Vous nous en avez fait un myſtère inouï.
Vous êtes fort diſcret.

LEANDRE.

Il falloit bien ſe taire.
Mais lorſque vous ſçaurez le nœud de cette affaire....

LUCINDE.

LUCINDE.

Je ſçaurai que ce nœud va, comme on peut juger,
Du titre d'héritier bientôt vous ſoulager :
Et vous ſçaurez auſſi, car je hais les myſtères,
Que quoiqu'à vos ardeurs ou feintes ou ſincères
Mon cœur aſſurément prenne beaucoup de part,
Vous vous tromperiez fort, mon cher, ſi par hazard
Vous étiez aſſez bon pour mettre dans votre ame,
Que d'un deshérité je veuille être la femme.

LEANDRE.

Le compliment eſt ſec.

LUCINDE.

Mais très-digne, entre nous,
De la ſincérité d'un amant tel que vous.

LEANDRE.

Ah, j'eſpère bientôt diſculper ma tendreſſe
D'un reproche . . . .

LUCINDE.

Il ſuffit Ma plus grande fineſſe
Eſt, comme vous voyez, de ne déguiſer rien.
Parlez à votre ami préſentement.

LEANDRE.

Fort bien.
Il faut tout écouter. Voyons.

EUTRAPEL.

Mon cher Léandre,
Vous ne valez rien.

LEANDRE.

Bon, ce début eſt fort tendre.

EUTRAPEL.

Vous ne nous dites mot: mais on vous comprend bien.

LEANDRE.

Je ne vous trompe pas, ſi je ne vous dis rien.

EUTRAPEL.

Contre votre oncle ici quelque intrigue ſe trame.

LEANDRE.

Peut-être.

EUTRAPEL.

Et qui plus eſt, le frere de madame
Eſt de votre complot.

LEANDRE.

Sur quoi l'avez-vous cru?

EUTRAPEL.

Sur ce que tout à coup le drôle diſparu
Depuis huit jours ſe cache avec un ſoin extrême,
Et que c'eſt juſtement depuis ce temps-là même
Que de nous éviter on vous voit fort ſoigneux.

LEANDRE.

Quelle idée!

EUTRAPEL.

Hé, mon Dieu, je vous connois tous deux.
Il eſt jeune, hardi, complaiſant, ſerviable,
Beau comme un petit ange, & malin comme un diable
Et vous, ſans vous flatter d'un éloge ennuyeux,
Quoiqu'un peu plus âgé, vous ne valez pas mieux.

Mais enfin, dites-lui que ma sœur détrompée
Et par sa négligence & par son équipée,
Renonce à son hymen par mes soins ménagé,
Et du jour d'aujourd'hui lui donne son congé.

LEANDRE.

C'est parler nettement & sans allégorie.

EUTRAPEL.

Répondez-nous de même, & plus de tricherie.

LEANDRE.

Hé bien, vous sçaurez tout, puisque vous m'y forcez.

LUCINDE.

Et bientôt, s'il vous plait, car nous sommes pressés.

LEANDRE.

Mais je compte sur vous pour achever l'ouvrage.

EUTRAPEL.

Pour moi, de tout mon cœur, j'offre mon personnage.

LEANDRE.

Suffit. Je vous promets qu'au plus tard dès ce soir.

LUCINDE.

Non, passé ce moment, je ne veux rien sçavoir.

LEANDRE.

Vous êtes trop pressante.

LUCINDE.

Et vous trop politique.

LEANDRE.

Mais on peut être ouï de quelque domeſtique.

LUCINDE.

Perſonne n'eſt ici. Ce ſont ſoins ſuperflus.

LEANDRE.

Chez vous pour le plus tard dans deux heures...

LUCINDE.

Abus.

Deux heures plus ou moins ne font rien à l'affaire.

LEANDRE.

Ho parbleu, c'en eſt trop, il faut vous ſatisfaire;
Auſſi bien ſans vous deux rien ne peut s'achever.
Mais mon oncle revient, & pourroit nous trouver
Dans ce ſalon commun qui lui ſert de paſſage;
S'il nous voyoit enſemble, il en prendroit ombrage,
Nous ſerons beaucoup mieux dans mon appartement;
Et vous allez de tout être inſtruits pleinement.

Fin du I. Acte.

ACTE II.

SCENE I.

MOROSE, un VALET de Chambre & deux LAQUAIS qui ſervent ſans parler.

MOROSE.

C'Eſt une choſe étrange & bien épouvantable
Qu'il faille que le bruit ſans relâche m'accable,
Et que je ſois le ſeul qui ne puiſſe jamais
En quelque endroit que j'aille avoir repos ni paix.
Si je ſors, par hazard, ou pour cauſe imprévue,
Un tonnerre éternel me ſuit de rue en rue.
Chiens, chevaux, mendians, ivrognes, colporteurs,
Laquais, gens de métier, chantres, opérateurs,
Pour moi ſeul à l'envi redoublant leur tempête,
De mille coups mortels martyriſent ma tête.

Si je reſte chez moi : malgré mes ſoins prudens
Pour m'aſſurer la paix tant dehors que dedans,
Une fête ſurvient : les cloches, dès la veille,
De leur charivari m'aſſaſſinent l'oreille.
Pour trouver un abri contre leur carillon,
J'ai fait exprès aux champs bâtir un pavillon :
Un chien de roſſignol tapi ſous un feuillage,
S'en vient m'y relancer par ſon maudit ramage.
Juſqu'aux oiſeaux du ciel, ſans pouvoir l'éviter,
Tout ſemble de complot pour me perſécuter.
Mais enfin, j'ai du moins ſçu dans mon domeſtique
D'un ſilence frugal établir la pratique.
C'eſt beaucoup. * Avancez vous autres. Pas à pas.
Tout doux, là ; c'eſt aſſez. Sur-tout ne parlez pas.
Tout diſcours, hors les miens, m'afflige & m'inquiéte.
Donnez-moi vos billets.

Le 1 laquais lui donne un papier & il lit.

» Le crieur de gazette
» Demande ſon ſalaire à lui dument acquis
» Pour n'avoir de trois mois approché le logis ».
La dette eſt juſte. Il faut lui payer ſon ſilence :
Qu'on lui compte un quartier, & deux autres d'avance.
Qu'eſt-ce encore ? Donnez.

Le 2 laquais lui donne un autre papier écrit, & il lit :

» Les gens de l'opéra,
» Chantres, baſſes, baſſons, hautbois & cétéra,

* Aux deux laquais.

» Offrent quatre cent francs de la maiſon prochaine,
» Pour donner des concerts quatre fois la ſemaine ».
Ha, quel aſſaſſinat! Bon Dieu! Je meurs d'effroi.
Qu'on en donne ſix cent, je la retiens pour moi.
Maudite ſoit vingt fois la premiere bourique
Qui vint nous étourdir de ſon caquet lyrique.
Voyons ſi l'on a fait ce que j'avois marqué:
M'a-t-on racconmodé mon grand bonnet piqué?

1. Laquais lui fait ſigne qu'oui.

Oui? Tant mieux. A-t-on fait dépaver l'écurie?

2. Laquais lui fait ſigne que non.

Non! Tant pis: Qu'on y ſonge au plutôt, je vous prie.
Vous, mon valet de chambre; approchez. Avez-vous
Fait tuer ce grand chien qui nous réveille tous?

Le valet de chambre fait ſigne qu'on l'a chaſſé.

Ce geſte me fait voir qu'on l'a mis à la porte.
Suffit. Répondez-moi toujours de cette ſorte,
Par ſigne, ou par écrit, & jamais autrement.
Cet uſage diſcret fait voir non-ſeulement
Et des valets bien nés & tels qu'ils doivent être;
Mais il relève encor la gravité du maître.
Quelqu'un eſt-il venu depuis hier au ſoir?

Le valet fait ſigne que le barbier eſt venu.

Qu'eſt-ce à dire? Attendez. Recommencez pour voir.
Ha! par ma foi, j'entens: c'eſt le barbier, je gage.
Eh bien, après cela de quoi ſert le langage?

L'Eſpagnol en ceci, ſelon mon ſentiment,
Sur nous autres François l'emporte infiniment.
Quand doit-il revenir ce barbier de mon ame,
Avec cette diſcrette & vertueuſe dame
Que j'ai fait inviter à ma table ?

Le valet hauſſe les epaules pour marquer qu'il ne le ſçait pas.

Fort bien :
Ce ſigne là m'apprend que vous n'en ſçavez rien.
C'eſt une tempérance honnête autant qu'utile
De parler ſans mot dire. On connoît peu ce ſtyle.
Mais a force de ſoins, j'ai lieu d'imaginer
Que mes gens à la fin pourront ſe façonner.
A cette merveilleuſe & rare diſcipline.
Des princes Ottomans la methode eſt divine,
Toujours par des muets au ſérail inſtitués,
Leurs ordres ſont toujours par ſigne exécutés.
Acte vraiment exquis: & j'ai honte, à vrai dire,
Que nos princes chrétiens avec tout leur empire,
Se laiſſent en un point ſi noble & ſi ſeant
Surpaſſer par un roi barbare & mécréant.
Je prétens déſormais . . . . . .

Un petit laquais criant de toute ſa force.

Monſieur ! . . .

MOROSE.

Ah double traitre!
L'enfer t'a-t-il créé pour aſſommer ton maître ?

LAQUAIS.

LAQUAIS.

C'eſt un de vos amis . . . . .

MOROSE.

Et pour cela, bourreau,
Faut-il m'aſſaſſiner de ta voix de taureau?

LAQUAIS.

Sous peine de ſa vie, il faut qu'il vous ſalue.

MOROSE.

Sous peine de la tienne ôte-toi de ma vûe.

SCENE II.

EUTRAPEL, MOROSE.

MOROSE.

QUEL homme oſe céans entrer ſans mon aveu?
Ah! c'eſt ce raiſonneur ami de mon neveu:
Où m'irai-je cacher?

EUTRAPEL.

Bon jour, ſeigneur Moroſe.

MOROSE.

Un peu plus bas, ſeigneur Eutrapel, & pour cauſe.

EUTRAPEL.

Comment, un peu plus bas? Aux discours que j'entens,
Je ne puis vous parler trop haut, ni trop long-temps.
Vous prétendez, dit-on, vous marier en forme:
Vous marier! vous, vous?

MOROSE.

Ah, quelle voix énorme!

EUTRAPEL.

Comme si dans Paris vous manquiez de secours
Pour abréger le fil de vos malheureux jours!
Que la Seine épuisée & tarie en sa source
Ne vous pût de ses flots présenter la ressource,
Ou que vous n'eussiez pas, si c'est votre plaisir,
Pour vous précipiter cent clochers à choisir!
Vous marier, morbleu?

MOROSE.

Je souffre le martyre.

EUTRAPEL.

Vous, que le moindre bruit fait tomber en délire,
Vous voulez épouser le caquet incarné,
Un merle contre vous jour & nuit acharné,
Un canard, une pie habillée en femelle,
Disputeuse implacable & jaseuse éternelle,
Qui vous accablera d'un cliquetis confus,
De propos ennuyeux & de sens dépourvus,
Et qui soir & matin sifflant à vos oreilles,
Vous étourdira plus que cinquante corneilles?

MOROSE *à part.*

Bon ! Voilà des agents bien instruits sur ma foi.
J'en ris de tout mon cœur. Chut. (*haut*) A ce que je voi,
A mon petit neveu vous prêtez votre langue
Pour m'étaler ici cette belle harangue ;
Et c'est lui qui vous a près de moi député....

EUTRAPEL.

Oui, ventrebleu, c'est lui.

MOROSE.

Je m'en suis bien douté.
Hô bien, pour terminer cette forfanterie,
Monsieur l'ambassadeur, dites-lui, je vous prie,
Qu'il prenne une autre fois de meilleurs espions,
Que je n'ai pas besoin pour mes directions
De prendre son avis, ni d'écouter le vôtre ;
Et que je vous conseille à l'un tout comme à l'autre,
De ne plus devant moi reparoître en ce lieu.
Voilà votre dépêche expédiée. Adieu.

EUTRAPEL.

Non, non, demeurez-là : je ne veux point qu'on pense
Que je vous ai laissé périr sans assistance.

MOROSE.

L'enragé ?

EUTRAPEL.

Vos amis n'auront point la douleur
D'avoir par leur silence aidé votre malheur.

MOROSE.

Bourreau !

EUTRAPEL.

Leur amitié, dût-elle vous déplaire,
N'aura, s'il plaît à Dieu, nul reproche à se faire.

MOROSE.

Traître !

EUTRAPEL.

Et si vous prenez le plus mauvais parti,
Ce ne sera pas faute au moins d'être averti.

MOROSE.

Je creve.

EUTRAPEL.

Vous voulez épouser une femme !
Et vous ne tremblez pas jusqu'au fond de votre ame ?
Sçavez-vous les périls où vous vous embarquez,
Et connoissez-vous bien tout ce que vous risquez ?
Si votre épouse est belle & de figure à plaire,
Elle mettra bientôt votre honneur à l'enchere :
Si vous la prenez laide & pauvre en agrémens,
Elle vous volera pour payer ses amans :
Si vous la prenez jeune, on la trouvera sotte :
Si vous l'épousez vieille, elle sera bigotte :
Sage, elle vous fera damner par son orgueil :
Folle, à tous ses travers il faudra fermer l'œil :

Polie, à tous venans elle ſera facile :
Bruſque, tous vos amis éprouveront ſa bile :
Riche, de ſes valets vous ſerez le premier :
Noble, de ſes parens vous ſerez le fermier :
Il faudra rebâtir la grange du beau-pere,
Marier la grand'ſœur, nourrir le petit frere,
Payer les créanciers, chicaner le curé ;
Et vous tenir de tout encor très-honoré.
Voilà les vérités que j'avois à vous dire.

MOROSE.

Hé, monſieur, par pitié ſouffrez que je reſpire.
Voulez-vous au tombeau tout vivant m'enterrer !

EUTRAPEL.

Au contraire, mon cher, c'eſt pour vous en tirer.
Une femme eſt pour vous un poiſon plus funeſte,
Plus traître, plus mortel que la fièvre & la peſte.
Vieux, caſſé, maladif, comment ſoutiendrez-vous
Les devoirs attachés à la charge d'époux ?
De moment en moment il faudra que pour elle
De vos premiers tranſports l'ardeur ſe renouvelle,
Sinon, pour ſe venger de vos relâchemens.....

MOROSE.

Encore ? O tyrannie ! ô comble de tourmens !

EUTRAPEL.

Je vois que mes leçons n'ont pas de quoi vous plaire.
Le breuvage eſt amer ; mais il eſt ſalutaire.

Si ſa mauvaiſe humeur, comme on peut y compter,
Au bout de quelque-temps vient à vous rebuter,
Quel enfer ! quelle horreur ! votre maiſon ſi chere
Ne ſera plus pour vous qu'un gouffre de miſere,
Un ſéjour de triſteſſe, où du matin au ſoir
Vous ne reſpirerez qu'ennui, que déſeſpoir.
Veillerez-vous le jour ſans que votre œil ſe laſſe
De voir inceſſamment votre furie en face ?
Dormirez-vous la nuit ſans être effarouché
De ſentir près de vous votre démon couché ?
Mais non, me direz-vous, mon amour, au contraire,
Me fera voir chez moi tout ce qui peut me plaire.
Ah, mon pauvre baron ! C'eſt bien pis, ſi jamais
La belle vous connoît ſenſible à ſes attraits ;
Vous deviendrez dans peu l'objet de ſes caprices,
Vos ſoupirs deviendront ſes plus cheres délices.
Toute femme, quand même on en ſeroit aimé,
Se plaît à tourmenter celui qu'elle a charmé.
Juſques dans les tranſports les plus chers à ſa flame,
Elle s'attriſtera pour attriſter votre ame.
Toujours quelque vapeur, quelque ennui concerté,
Foibleſſe de commande, ou dégoût affecté.
Qu'avez-vous ? Je me meurs. Mais encor ? Tout m'afflige
Qui vous peut...? Laiſſez-moi. Mais. .Laiſſez-moi, vous d
Et pourquoi tout ce jeu ? Pour vous faire éloigner
Le ſeul de vos valets qu'elle n'a pu gagner.
Soit que votre vertu s'y montre la plus forte,
Soit que ſur la raiſon votre douceur l'emporte,

La haine au premier cas, le mépris au ſecond
Succéderont pour ſûr à cet amour profond,
Qui las de ſa conſtance, & gêné de la vôtre,
Se changera bientôt en amour pour quelque autre;
Ce quelqu'autre en ſon temps aura ſon ſucceſſeur,
Qui de quelqu'autre un jour ſera le précurſeur.
Tant qu'à la fin l'amour lui tournant la cervelle,
Quelqu'un de ces matins vous verrez la donzelle
Plier votre toilette, & ſuivre le deſtin
De quelque ſaltimbanque ou de quelque aigrefin.
C'eſt ce que vos amis ont cru ſans flatterie
Devoir prophétiſer à votre ſeigneurie.
Adieu. Je me retire.

MOROSE *ſeul.*

Ah, prophete infernal,
Perſécuteur d'oreille & meurtrier bannal!
Me voilà tout troublé. Cette aubade mortelle
Va pour huit jours au moins démonter la cervelle.
C'eſt toi, chien de neveu qui m'as joué ce trait;
Mais tu n'as fait par-là qu'avancer mon projet.
Oui, je veux dès ce jour mettre tout en uſage
Pour avoir des enfans, qui de mon héritage
Excluront à jamais tout autre prétendant,
Et tu n'en tâteras ma foi que d'une dent.

SCENE III.

MOROSE, un VALET apportant une lettre.

LE VALET.

MONSIEUR . . . . .

MOROSE.

Tai-toi, pendart, ſur les yeux de ta tête.

LE VALET.

Un garçon inconnu . . . . .

MOROSE.

Tai-toi donc, groſſe bête.
C'eſt une lettre. Ouvrons. Je n'y vois point de ſeing.

Il lit.

Quoique nous ayons des raiſons pour ne nous pas donner à connoître, nous ſommes trop de vos amis pour vous laiſſer ignorer que votre neveu a réſolu d'enlever ce ſoir la perſonne que vous devez épouſer. Toutes ſes batteries ſont prêtes, ſes relais diſpoſés, & ſes amis en campagne pour le ſoutenir. Prenez vos meſures là-deſſus, & profitez de l'avis, ſans vous embarraſſer de quelle part il vous vient.

Ah ! ah ! je ſuis ravi d'apprendre ce deſſein :
Nous y mettrons bon ordre. Et ſi l'aimable veuve
De tout ce qu'on m'a dit peut ſoutenir l'épreuve,
Dès ce même moment . . . . .

SCENE IV.

MOROSE, CIGALE.

MOROSE.

AH, te voilà, Barbier !
Vien çà, mon cher ami ; tien, li ce beau papier.

Le Barbier lit, & Moroſe continue.

Hai ?

Le Barbier hauſſe les épaules.

Pourſui.

Le Barbier continue à lire tout bas.

Qu'en dis-tu ?

Le Barbier leve les yeux en étendant les mains, & Moroſe continue toujours.

Le coquin me déſole :
Mais j'en ſerai bientôt vengé, ſur ma parole.
La veuve eſt-elle ici ?

Le Barbier fait ſigne qu'elle eſt dans l'antichambre.

Bon ! Fais-la moi venir.
Je veux préſentement à fond l'entretenir,
Pour voir ſi l'on n'a point flatté ſa portraiture,
Et ſi l'original répond à la peinture.
La voici. Reprenons notre air de gravité.

Il ſe met dans ſon fauteuil.

SCENE V.

MOROSE, CIGALE, ANDROGYNE.

MOROSE.

APprochez-vous, Barbier. Voilà donc la beauté
Que de nos chaſtes nœuds vous avez jugé digne ?
Ne me répondez point autrement que par ſigne.
Fort bien. Vous préſumez que ſa fécondité
Pourra réaliſer notre poſtérité !
Bon. Répondez toujours avec même décence.
Je m'imagine auſſi, connoiſſant par avance
Votre reſpect pour nous & votre attention,
Que de ſes qualités, mœurs, & condition,
Vous n'avez pas manqué de vous bien faire inſtruire ?
Sans quoi vous n'auriez pas oſé me la produire ?

A toutes ces queſtions le Barbier répond par geſtes convenables.

J'entens. Ecartez-vous un peu, pour me donner
Le loiſir de la voir & de l'examiner.
Elle eſt belle à ravir. Grands yeux, bouche divine;
Habitude de corps riche, élégante & fine.
Le drôle a bien choiſi quant à l'extérieur.
J'en ſuis très-ſatisfait. Voyons l'intérieur.
Madame, je ne ſçais ſi toutes mes manières
Ne vous ſembleront point un peu particulieres;
Qu'en dites-vous ?

Elle fait la révérence : & Moroſe dit à part le premier vers.

Oh, oh ! ceci commence bien:
Madame, répondez ſans vous gêner en rien.
La règle qu'à mes gens j'ai cru devoir preſcrire
N'eſt pas faite pour vous. J'ai toujours oüi dire
Que le premier coup d'œil eſt ordinairement
Des ſymptômes du cœur le fidèle argument.
Dites-moi: mon aſpect fait-il naître en votre ame
Ces mouvemens ſoudains, ce trouble . . . . .

Elle fait la révérence, & Moroſe continue.

Eh ! fi, madame,
Vous êtes trop modeſte & trop ſobre en diſcours.
Tel que vous me voyez, j'ai fréquenté les cours.
Et celle que pour femme aujourd'hui je contemple,
Des dames du haut rang doit ſuivre en tout l'exemple.

ANDROGYNE *parlant fort bas.*

Suivre vos volontés, c'eſt tout ce que je dois.

MOROSE.

Je ne vous entends pas : levez un peu la voix.

ANDROGYNE *un peu moins bas.*

Je dis que votre loi ſera ma règle unique.

MOROSE *à part le premier vers.*

O voix toute céleſte ! ô réponſe angélique !
Quoi ! vous pourriez, madame, abjurer ſans effroi
Le plaiſir de parler, & renoncer pour moi
A ce gentil caquet auſſi doux qu'incommode,
Qui parmi votre ſexe eſt ſi fort à la mode ?

Elle fait la révérence, & Moroſe continue à part les trois premiers vers.

Fort bien. L'aiſe où je ſuis ne ſe peut figurer.
Quelle félicité, ſi cela peut durer !
Mais allons juſqu'au bout, pour voir ce qu'elle penſe.
Madame, quelque ami que je ſois du ſilence,
J'ai vu le monde, & ſçais qu'il doit être permis
De ſuivre la coutume, & de voir ſes amis.
Chaque choſe a ſon temps. Viſites, promenades,
Entretiens, paſſetemps, bals, cadeaux, ſérénades,
Sont plaiſirs dont le ſexe eſt en droit de jouir :
Il faut bien quelquefois un peu s'épanouir ;
On ne peut pas toujours méditer & ſe taire.

ANDROGYNE *faisant un petit soupir.*

Ah ! l'on peut encor moins changer son caractère.

MOROSE *le premier mot à part.*

Bon. Quoi, vous n'aimez pas la danse ?

ANDROGYNE.

Non.

MOROSE.

Le jeu ?

ANDROGYNE.

Non.

MOROSE.

Les spectacles ?

ANDROGYNE.

Non.

MOROSE.

La musique !

ANDROGYNE.

Audi peu.

MOROSE.

Quais ! mais qu'aimez-vous donc ?

ANDROGYNE.

Le travail, la lecture.

MOROSE *à part les 4 premiers vers.*

O miroir de vertus ! divine créature !
Jamais tempérament fut-il plus merveilleux ?
Ah baron ! ta fortune a surpassé tes vœux.

Faiſons encor ſur elle une derniere épreuve.
Madame, il faut quitter ce triſte habit de veuve;
J'aime à voir mon épouſe en pompeux apparat
Soutenir de ſon rang la nobleſſe & l'éclat.
Je veux voir ſes cheveux ornés de pierreries,
Ses habits tout brillans de riches broderies:
Je prétens, en un mot, voir ſur elle éclater
Tout ce que peut à l'art la nature emprunter:
Coeffures à la mode, inventions nouvelles,
Girandoles, poinçons, garnitures, dentelles,
Paniers, vertugadins, robes, juppes, juppons,
Mouches, perles, pendants, friſures & pompons:
Et comment ſans parler, pourrez-vous, je vous prie,
Régler tout l'attirail de cette artillerie,
Tenir conſeil d'état avec tant d'ouvriers,
Gallonniers, plumaſſiers, perruquiers, rubaniers,
Revendeuſes, tailleurs, brodeuſes, couturieres,
Marchandes du Palais, coeffeuſes, chambrieres?
Comment vous en tirer! Dites de bonne-foi.

ANDROGYNE.

Tous ces gens-là n'auront nulle affaire avec moi;
C'eſt à vos volontés à régler ma parure.

MOROSE.

Je n'entends pas. Parlez plus haut, je vous conjure.

ANDROGYNE.

Mon premier ornement ſera la propreté,
Le reſte dépendra de votre volonté.

MOROSE.

Apophtegme divin ! ſentence relevée,
En caractères d'or digne d'être gravée !
C'eſt eſt trop *. Je ne puis plus long-temps abuſer
D'une ingénuité qu'on ne peut trop priſer.
Laiſſez-moi ſeulement ſur cette main d'ivoire
Imprimer de ma foi le ſigne peremptoire.
Barbier, je vous accorde à titre d'uſufruit
De ma maiſon du coin le loyer gratuit.
Allez, & de ce pas cherchez-nous un notaire
Honnête-homme, & ſur-tout très-inſtruit à ſe taire.
Dès que j'aurai dîné, je ſigne le contrat :
Ah, perfide neveu, tu ne prendras qu'un rat.
Tu voulois l'enlever. Mais voici ſa demeure ;
Elle en ſera maîtreſſe au plus tard dans une heure ;
Et pour effectuer ta noire trahiſon,
Il faudra la venir chercher dans ma maiſon,
D'où, par précaution, je veux, quoi qu'il avienne,
Te faire déguerpir avant que la nuit vienne.
Allons, ma mour, allons dîner. Et vous, Barbier,
Donnez ordre au contrat qu'on doit m'expédier.

---

* *Il ſe lève.*

SCENE VI.

LEANDRE, EUTRAPEL, CIGALE.

LEANDRE.

LA place eſt libre. Entrons. Hé bien, quelle nouvelle

CIGALE.

Admirable. Votre oncle eſt charmé de ſa belle.
Jamais contentement ne fut égal au ſien,
Et tout a réuſſi merveilleuſement bien.
Mais qu'apperçois-je ici ?

LEANDRE.

Parle ſans te contraindre ;
C'eſt un ami fidèle, & tu n'as rien à craindre.

CIGALE *d'un air rechigné.*

Monſieur eſt du ſecret ?

EUTRAPEL.

Oui, monſieur le raſeur.
Léandre m'a tout dit.

CIGALE.

Hé ! le maudit cauſeur.

LEANDRE.

Soit. Mais di nous toujours ce que tu voulois dire.

CIGALE.

CIGALE.

Mé bien, tout en entrant notre homme m'a fait lire
Un billet anonyme où l'on lui fait ſçavoir
Que vous devez ſans faute enlever dès ce ſoir....

LEANDRE.

Qui?

CIGALE.

Celle qu'il deſtine à ſa couche amiable.

LEANDRE *riant.*

Ah, ah....

CIGALE.

N'en riez point. Il vous hait comme un diable.

LEANDRE.

Ah, par ma foi le trait eſt des plus ſinguliers.....
L'avis, ſur mon honneur, vient de nos chevaliers.

EUTRAPEL.

Je te l'avois bien dit. Je connois leur nature.

CIGALE.

Comment?

LEANDRE.

Mon Dieu, pourſui: tu ſçauras l'aventure.

CIGALE.

Cet avis joint à l'air ſage & ſilencieux
Dont notre habile veuve a faſciné ſes yeux,

L'a fait déterminer, de crainte de surprise,
A finir dans l'instant sa louable entreprise,
Et je cours lui chercher un notaire à son point,
Honnête-homme, discret, & qui ne parle point;
Car sans ces qualités . . . . . .

LEANDRE.

Ne t'en mets point en peine;
Le notaire est trouvé.

CIGALE.

Bon?

LEANDRE.

La chose est certaine.

CIGALE.

Je vais donc, en dînant, calmer mon appétit.

LEANDRE.

Adieu. Revien chez moi dans une heure.

CIGALE.

Suffit *.

LEANDRE.

Toi, mon cher Eutrapel, pour jouer ce notaire,
Va vîte me chercher ton petit secrétaire.
On peut compter sur lui?

---

* *Il sort.*

EUTRAPEL.

Oui, n'appréhende rien.
C'eſt un maître fripon : il nous ſervira bien.
Et puiſqu'enfin ta haute & diſcrette prudence
De ſes rares conſeils nous a fait confidence,
A ſervir ton deſſein nous contriburons tous,
Et tu peux du ſuccès te repoſer ſur nous.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CIGALE, CALANDRIN *en vieux Notaire.*

CIGALE.

SUR-TOUT gardez-vous bien de rompre le ſilence,
Ou du moins de hauſſer la voix en ſa préſence.

CALANDRIN.

D'un ton extrêmement enroué.

Hélas, mon cher ami, j'aurois beau le vouloir,
L'état où je me vois m'en ôte le pouvoir.

CIGALE.

Il a raiſon. Bon Dieu! quelle voix pitoyable!

CALANDRIN.

La poitrine me fend. Ce catarre effroyable
Me réduit aux abois.

CIGALE.

Quel ton de revenant!
Je n'ai jamais ouï rien de plus ſurprenant.
Avez-vous rédigé dans la forme ordinaire
Le contrat nuptial tel qu'on l'a voulu faire?

CALANDRIN.

Oui, mon fils, le voilà.

CIGALE.

N'avez-vous rien omis
Des ſtipulations où l'époux s'eſt ſoumis?

CALANDRIN.

Tout eſt dreſſé ſuivant les loix & la coutume.

CIGALE.

Voilà certainement le plus étrange rhume
Que l'on puiſſe jamais, je crois, ſe figurer.

SCENE II.

LEANDRE, EUTRAPEL, CIGALE, CALANDRIN.

LEANDRE *au Barbier.*

ENTREZ donc, mes amis. Pourquoi tant différer?

CIGALE.

Ils ſont encore à table. Ah, monſieur, quel notaire!
C'eſt un préſent du ciel pour notre atrabilaire.
Si devant qu'on deſſerve il n'eſt pas trépaſſé,
Il fera bien payer ſa voix de pot caſſé.

LEANDRE.

Dépêche donc, morbleu!

CIGALE.

C'eſt ma plus chere envie;
Entrez, monſieur, tandis que vous êtes en vie.

SCENE III.

LEANDRE, EUTRAPEL.

LEANDRE.

LE petit Sécretaire a fort bien débuté.

EUTRAPEL.

Tu n'as encor rien vu : c'eſt un vrai détaté,
Un ſinge en fourberie, un docteur en malice.

LEANDRE.

Es-tu ſûr de Lucinde, & de ta ſœur Clarice ?

EUTRAPEL.

Dans un demi quart-d'heure elles ſeront ici.

LEANDRE.

Et nos deux chevaliers ?

EUTRAPEL.

Je les attends auſſi.

LEANDRE.

Leur babil pétulant nous peut rendre ſervice.
Mais il faut avant tout que je les avertiſſe
De feindre par honneur & par précaution
Qu'ils ne connoiſſent pas l'épouſe en queſtion.

J'y cours. Le dénoûment que nous avons en poche
En ſera bien meilleur, quand nous fondrons la cloche.

EUTRAPEL.

C'eſt fort bien aviſé. Mais on ouvre.

LEANDRE.

Ah, ma foi!
La bécaſſe eſt bridée. Entrons vîte chez moi.

SCENE IV.

MOROSE, ANDROGYNE, CIGALE, CALANDRIN.

MOROSE *au Notaire.*

TENEZ. Pour le contrat dreſſé par votre plume
Voilà deux Louis d'or, & trois pour votre rhume.

CALANDRIN.

Ce ſont profuſions dont mon rhume eſt charmé.

MOROSE *au Barbier.*

Que dit-il là?

CIGALE.

Qu'il eſt ravi d'être enrhumé.

CALANDRIN

CALANDRIN *toussant de toute sa force.*

Je suis... hum, hum, confus... hum, hum, de vos largesses.
Hum, hum.

MOROSE.

Hola, hola. Qu'il rende les espèces.
J'ai payé pour le rhume, & non pas pour la toux.

CALANDRIN.

Hum, hum.

MOROSE.

Finiras-tu, malheureux chicannoux?

CALANDRIN.

J'en rendrai la moitié. Hum, hum: mais qu'il vous plaise
De me laisser tousser, hum, hum, tout à mon aise.

MOROSE *le poussant dehors.*

Sors d'ici, vieux serpent; vieux ours, vieux radoteux.

ANDROGYNE.

Qu'est ceci, mon mari? N'êtes-vous pas honteux
De traiter de la sorte un vieillard vénérable!

MOROSE.

Qu'entends-je?

ANDROGYNE.

Un homme en charge, un notaire honorable?
Un conseiller du roi?

MOROSE.

Quel prodige eſt ceci !

ANDROGYNE.

Pouvez-vous, ſans rougir, deshonorer ainſi
Par un emportement ſi bruſque & ſi peu ſage
Votre éducation, votre rang & votre âge ?

MOROSE.

Je tombe de mon haut. Quoi, petit cœur mignon,
Vous ſçavez donc parler & prendre le haut ton ?

ANDROGYNE.

Oui, oui, je ſçais parler & hauſſer la parole *.
Vous avez cru peut-être épouſer quelque idole,
Qui, les deux bras en croix, & les regards baiſſés,
Attende pour parler vos ordres inſenſés,
Quelque montre à reſſort, ou bien quelque ſtatue
Qui, ſuivant qu'il vous plaît, s'arrête & ſe remue ?
Une poupée, un corps ſans ame, ni ſans voix,
Une eſclave ſoumiſe à vos fantaſques loix,
Et faite pour paſſer le plus beau de ſon âge
En contemplation de votre antique image ?

MOROSE.

Ciel ! quelle immodeſtie ! & quel langage affreux ?
Où s'eſt-il évadé ce barbier malheureux ?
Qu'on me l'amene.

---

* *Le barbier s'enfuit.*

ANDROGYNE.

Allez, allez, vieux reliquaire,
Ce n'eſt point au barbier que vous avez à faire.
C'eſt à moi, qui ſçaurai vous faire marcher droit,
Et vous apprendrai bien le reſpect qu'on me doit.
Aſſez & trop long-temps, dans mon état de veuve,
De mon humilité vous avez fait l'épreuve;
Je vous ai tout paſſé. Mais je dois à préſent
Prendre, pour mon honneur, un air plus impoſant,
Et ſoutenir enfin par des démarches vives
La gloire de mon ſexe & mes prérogatives.

MOROSE.

Ah! je vois qu'elle parle à préſent tout de bon.

ANDROGYNE.

Ho, vraiment oui, je parle, & de bonne façon.

MOROSE.

Quoi! n'ai-je point ici quelque ami charitable
Qui puiſſe m'amener ce barbier déteſtable,
Ce barbier ſcélérat, ce perfide barbier,
Qui m'a précipité dans ce fatal bourbier?

ANDROGYNE.

Laiſſez-là ce barbier, vieux fou, vieux imbécille,
Allez, ſi vous voulez, le chercher dans la ville,
Et me laiſſez ici vivre à ma liberté.
Je ne veux plus chez moi ce ſilence affecté.

Je ne ſuis pas ici pour vivre en ſœur profeſſe ;
Et dans une maiſon où je ſuis la maîtreſſe,
N'avoir pour me ſervir & pour me régaler
Que des poiſſons muets qui vivent ſans parler.

MOROSE.

Qu'entends-je ? Son orgueil perd toute retenue ?
Ah ! je ne vois que trop que mon heure eſt venue ;
Et que pour mes péchés les deſtins ennemis
M'ont envoyé pour femme une Sémiramis,
Qui conſumant ſur moi ſa parricide audace
M'égorgera bientôt pour regner en ma place.

SCENE V.

MOROSE, ANDROGYNE, EUTRAPEL.

EUTRAPEL.

OU donc eſt le baron ; Ah, c'eſt lui que je voi.

MOROSE.

Autre détreſſe. O ciel ! ayez pitié de moi.

EUTRAPEL.

De mon juſte devoir ſouffrez que je m'acquitte ;
Madame, & permettez que je vous félicite

Sur le nœud glorieux que vous avez formé,
Vous venez d'épouser un homme renommé,
Eminent en naissance, abondant en richesse,
Et plus illustre encor par sa rare sagesse;
Et tout semble assurer que cet hymen heureux
Fixera pour jamais le bonheur de tous deux.

ANDROGYNE *d'un ton précieux.*

D'un homme tel que vous l'aimable conjecture
En est déjà pour moi le respectable augure:
Mon cœur n'appelle point de vos pressentimens.

MOROSE.

Hô diable! elle sçait faire aussi des complimens?

EUTRAPEL.

Pour vous, seigneur baron, du meilleur de mon ame
Je prens part aux succès de votre heureuse flame.
Vous ne pouviez choisir en qualité d'époux,
Un objet plus aimable & plus digne de vous.
De sa douceur charmante & de sa modestie
Vous n'avez encor vu que la moindre partie.
Mais lorsqu'avec le temps vous aurez fait au vrai
De toutes ses vertus le gracieux essai,
Vous en pourrez parler de certaine science,
Et rendrez grace au ciel d'une telle alliance.

MOROSE.

Et pourquoi donc tantôt vos conseils ennuyeux?...

EUTRAPEL.

Tantôt je disois bien ; maintenant je dis mieux.

MOROSE.

Mais qui vous a si-tôt conté mon mariage ?

EUTRAPEL.

Comment ? C'est l'entretien de tout le voisinage.
Ayant chez un barbier confié vos desseins,
Vous étiez-vous flatté qu'en de si bonnes mains
Pareille nouveauté demeureroit secrette ?
Allons, allons, mon cher, c'est une affaire faite.
Madame, vos amis viennent tous à grand tas
Vous rendre leurs devoirs dans vos nouveaux états.

MOROSE.

Qu'on barricade tout : volets, porte cochere.
Vous, qui mangez ici mon pain à ne rien faire,
Servez-moi maintenant, ô fripons de valets !

ANDROGYNE.

Le premier qui remue aura mille soufflets.
Ouvrez les deux battans, coquins.

MOROSE.

Ah, la dragone !

EUTRAPEL.

En vérité, baron, ce caprice m'étonne,
Et je vous avoûrai que madame, entre nous,
Se montre plus discrette & plus sage que vous.
Quoi ! fermer votre porte un jour de mariage ?

ANDROGYNE *toujours d'un ton précieux.*

Faire à la bienſéance un ſi mortel outrage,
Dans un jour d'allégreſſe & de feſtivité ?
C'eſt vouloir renoncer à toute urbanité.

MOROSE.

Ah, grand Dieu ! c'eſt bien pis : voilà du nouveau ſtyle.
C'eſt une précieuſe ; où ſera mon azyle ?

EUTRAPEL.

Le ſtyle de madame eſt le ſtyle des cours,
Baron ; la politeſſe eſt l'ame du diſcours.

ANDROGYNE.

Ah ! vous croyez en vain l'en rendre ſuſceptible,
En fait de politeſſe il eſt inconvertible.

MOROSE.

Quel diable de langage !

EUTRAPEL.

Ah ! baron fortuné,
Vous êtes bienheureux & bien prédeſtiné
D'avoir ſçu conquérir cette aimable baronne,
Et de voir réuni dans la même perſonne
Tant de civilité, d'eſprit, de ſentimens,
Avec des yeux ſi doux & des traits ſi charmans !

ANDROGYNE.

Ah ! fi donc : ce ſont-là des louanges directes,
Qui de leze-franchiſe en vous me ſont ſuſpectes.

Mes yeux ſont aujourd'hui ſi mal diſciplinés,
J'ai les traits & le teint ſi fort embruïnés,
Qu'on ne reconnoît plus à l'air de mon viſage
Que l'image d'une ombre, ou l'ombre d'une image.

EUTRAPEL.

Quelle élégance, ô ciel! quel tour! quel agrément?
C'eſt Minerve qui parle; on le voit clairement:
Ou les filles de l'air, les divines abeilles
Ont verſé tout leur miel ſur ces lévres vermeilles.

ANDROGYNE.

Ah! plus votre bonté ſourit à mon néant,
Plus je dois me garder d'un orgueil meſſéant:

MOROSE.

C'eſt trop me retenir. Furie alambiquée,
Doucereuſe Alecto, Tyſiphóne muſquée,
Laiſſe-moi. Porte ailleurs tes phraſes de bibus,
Ceſſe de m'étourdir de ton maudit phébus;
Et va-t-en, ſi tu veux, de ta voix ſerpentine
Au centre de l'enfer régaler Proſerpine.

EUTRAPEL.

Quel étrange diſcours! Il a perdu l'eſprit.

ANDROGYNE.

C'eſt un extravagant. Il ne ſçait ce qu'il dit.

SCENE VI.

LUCINDE, CLARICE, MOROSE, EUTRAPEL, ANDROGYNE.

LUCINDE & CLARICE *se pâmant de rire.*

AH, ah, ah, ah, ah, ah.

LUCINDE.

La plaiſante aventure !

LUCINDE & CLARICE *continuant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

CLARICE.

L'excellente figure !

MOROSE.

Autre eſcopeterie.

ANDROGYNE.

Ah, couſine, eſt-ce toi ?
Et vous, ma chere amie, eſt-ce vous que je voi ?

LUCINDE *riant toujours.*

Oui, mais ... ha, ha, ha, ha.

MOROSE.

Quelles bonnes cervelles !

Je ſuis . . . ha , ha , ha , ha.

MOROSE.

Riez donc, perronelles.

LUCINDE.

Madame . . . ha, ha.

CLARICE.

Couſine . . . ah , ah.

LUCINDE & CLARICE.

Nous vous venons . . . .

Ha, ha.

MOROSE.

C'eſt un complot. Qui ſont ces deux guenons ?

EUTRAPEL.

Paix: l'une eſt ſa couſine, & l'autre ſon amie.

LUCINDE.

Non, rien de ſi plaiſant ne s'eſt vu de la vie.

MOROSE.

Qu'eſt-ce à dire plaiſant ?

LUCINDE *continuant toujours de rire.*

Eh, ce n'eſt pas de vous.

Je n'en puis plus.

CLARICE *en faiſant de même.*

Couſine, eſt-ce là ton époux ?

ANDROGYNE.

Oui, couſine.

CLARICE.

Ah, ah, ah.

MOROSE.

Qu'avez-vous donc à rire ?

CLARICE.

Monſieur.... ha, ha.

MOROSE.

Plaît-il ?

CLARICE.

Cela ne ſe peut dire.
Ha, ha, ha; mais tout franc, on n'y peut réſiſter.

EUTRAPEL, *à part le premier vers.*

Si je ne les fais taire, elles vont tout gâter.
Meſdames, vous riez du lugubre équipage
Où madame paroît ſortant de ſon veuvage.
Mais ſon nouvel hymen eſt encor ſi récent,
Qu'elle n'a pu s'orner d'un habit plus décent.
Faites tréve, de grace, à cette joie outrée.
Vous la verrez bientôt plus galamment parée;
Et monſieur ſon époux, qui croit qu'on rit de lui,
En pourroit à la fin recevoir quelque ennui.

CLARICE.

Ha! nous ne rirons plus puiſqu'il s'en inquiéte.

LUCINDE.

Dès qu'il en eſt choqué, ſuffit, l'affaire eſt faite.

CLARICE.

Hé bien, couſine, enfin, après mûr examen,
Te voilà donc encor ſous les loix de l'hymen?

ANDROGYNE.

Oui, couſine, à la fin j'ai vaincu mon ſcrupule.

CLARICE.

Mais vraiment, ton mari n'eſt point ſi ridicule.
Madame, ſa figure eſt aſſez à mon gré.

LUCINDE.

Oui dà; quand nous l'aurons quelque peu débouré,
Il pourra devenir comme un autre.

MOROSE.

Euh! la maſque.

CLARICE.

Il eſt original dans ſon habit fantaſque;
Mais cet habillement pour ſon âge eſt tout fait.

LUCINDE.

Oui, le tout fait enſemble un fort plaiſant effet.

MOROSE.

Quelle inſolence!

CLARICE.

On dit qu'il eſt jaloux, biſarre,
Fanatique, bourru, capricieux, avare.

MOROSE.

Oh ! je vais éclater.

CLARICE.

Mais tout cela n'eſt rien ;
La couſine dans peu le réformera bien.

ANDROGYNE.

Ha, je vous en aſſure ; il a trouvé ſa femme.
Le mari que j'avois, Dieu veuille avoir ſon ame,
Etoit un furieux ſi jamais il en fut,
Un diable, un enragé, bref, un vrai Belzébut,
Toujours fougueux, toujours ivre comme une bête,
Ne parlant que par ſang, que par mort, que par tête ;
Son nom ſeul faiſoit peur aux enfans du quartier :
Et brétailler ſans ceſſe étoit tout ſon métier.
En moins d'un mois de temps, graces à ma caboche,
Je vous le rendis ſot comme un fondeur de cloche,
Et juſqu'à ſes valets qu'il avoit fait trembler,
Se le montroient au doigt, ſans qu'il osât ſouffler.

LUCINDE.

Et moi, j'en avois un ; car nous ſommes trois veuves,
Qui m'avoit mis d'abord à de rudes épreuves.
C'étoit un lunatique, un ſonge-creux, un fou,
Toujours dans ſa maiſon blotti comme un hibou,
Ennemi de la joie ; & de qui la manie
Etoit de renoncer à toute compagnie,

De fuir tout entretien, tout honnête discours,
Et de n'écouter rien, quoiqu'il parlât toujours.
Un temps, pour l'épouser, je sçus me contrefaire.
Mais quand tout fut bâclé, nous sçûmes si bien faire
Mes voisines & moi, qu'à force d'altercas,
De disputes, de cris, de babil, de fracas,
De ris immodérés, & de joie effrénée,
Nous le fimes crever dès la premiere année.

CLARICE.

Pour moi, comme de rien on ne sçauroit jurer,
J'ignore à quels liens je dois me préparer.
Mais au cas que ce soit à ceux du mariage,
Le mari que j'aurai fera bien d'être sage :
Sinon, il peut compter que je m'en vengerai
Très-magnifiquement, ou bien je ne pourrai.

MOROSE.

Non jamais sur la terre on ne vit trois pendardes
Plus dignes de l'enfer que ces trois babillardes.

LUCINDE *à Morose.*

Qu'est-ce ? vous paroissez tout rêveur & tout noir ;
Allons, monsieur, tâchez un peu de vous ravoir.

CLARICE.

Sied-il bien de montrer un premier jour de noce
Un air si rechigné, si sombre & si féroce ?

MOROSE.

C'en eſt trop. Chaque inſtant redouble mon ſouci,
Abandonnons la place, & ſauvons-nous d'ici.
Fuyons, délivrons-nous de l'horrible tempête....

On entend un bruit de trompettes & de hautbois.

Juſte ciel! quelle bombe a tombé ſur ma tête!

SCENE VII.

MOROSE, ANDROGYNE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, CALANDRIN *en capitaine de Dragons.*

CALANDRIN *ſuivi de deux dragons & des hautbois & trompettes.*

ALLONS, enfans, à moi, la marche des dragons.

MOROSE *ſe bouchant les oreilles.*

Ah! quel tonnerre affreux! quels effroyables ſons?

CALANDRIN.

Calandrin conduit la marche, & après qu'elle eſt finie, il place les inſtrumens au fond du théatre.

Alte-là. C'eſt aſſez. * Embraſſe-moi, ma reine.

* *A Androgyne.*

MOROSE.

Il me falloit encor cette nouvelle aubeine.

CALANDRIN.

Ma reine, je t'amène ici, ſans compliment,
L'élite des hautbois de tout le régiment.

ANDROGYNE.

Je reconnois, mon cher, ta bonté ſingulière.

MOROSE *à part.*

Ouais! avec ce cadet elle eſt bien familière.

CALANDRIN.

Meſdames, vous ſerez ſurpriſes que je croi,
De voir cette beauté ſi privée avec moi.
Mais nous nous connoiſſons depuis longues années,
Et l'Amour a long-temps uni nos deſtinées.
Vous ſçaurez que j'étois ſon amant favori,
Entre-nous, du vivant de ſon premier mari.

MOROSE.

Son amant, têtebleu!

ANDROGYNE, *d'un ton de coquette.*

Tai-toi donc, je te prie;
Petit badin.

MOROSE.

Ceci paſſe la raillerie.

CALANDRIN

CALANDRIN.

Où donc eſt ton époux ? Eſt-ce ce monſieur-là ?

EUTRAPEL.

Je n'ai pas cet honneur.

CALANDRIN.

Et qui donc ?

ANDROGYNE *d'un air dédaigneux.*

Le voilà.

CALANDRIN.

Qui ? Cet épouventail ? cette vieille carcaſſe ?

ANDROGYNE.

Oui, mon cher.

CALANDRIN.

Fi morbleu ! quelle chienne de face ?
Pourquoi l'as-tu choiſi ſi caduc & ſi vieux ?

ANDROGYNE.

Que veux-tu, mon ami ? C'eſt en attendant mieux.

MOROSE.

C'eſt en attendant mieux ? A ma barbe, inſolente ?

CALANDRIN.

Hola, ho. Réprimez cette ardeur pétulante,
Ou ventrebleu.... ſuffit.

LUCINDE.

Vraiment, monſieur l'époux,
Vous faites joliment les honneurs de chez vous.
S'emporter de la ſorte en préſence des dames?

CLARICE.

Fi, monſieur, ce ſont-là des procédés infames;
Allons, ma bonne, allons, quittons-lui le terrein,
Et laiſſons-lui tout ſeul ici ronger ſon frein.

MOROSE.

Ah, tant qu'il vous plaira. Que rien ne vous fatigue.

LUCINDE.

Sortons.

MOROSE.

Dieu ſoit loué, me voilà hors d'intrigue.

ANDROGYNE.

Eh, pour l'amour de moi, meſdames, arrêtez,
C'eſt un fou; paſſez-lui ſes incivilités.
Meſſieurs, retenez-les.

EUTRAPEL.

Hé, meſdames, de grace.

CALANDRIN.

Il n'eſt pas encor temps d'abandonner la place,
Meſdames, nous avons des inſtrumens tout prêts;
Et tous nos officiers exercent leurs jarrets,
Pour venir faire honneur aux noces de ma reine.

Ils attendent chez moi que je vous les amene ;
Et nous allons, morbleu, danſer toute la nuit.

LUCINDE.

Hé bien, demeurons donc, pour éviter le bruit.

CLARICE.

Puiſque chacun le veut, il faut bien s'y réſoudre ;
Nous reſterons.

MOROSE.

O ciel ! quel nouveau coup de foudre !

CALANDRIN *aux inſtrumens.*

Allons, enfans, jouez ce menuet nouveau,
Je vais ouvrir le bal.

MOROSE.

Ah, ſauvons-nous.

CALANDRIN.

Tout beau,
Vous ne ſortirez point. Dragons, qu'on le retienne.

Après qu'Androgyne a danſé avec le Capitaine, elle va prendre Moroſe.

ANDROGYNE.

Allons, monſieur, à vous.

MOROSE.

Moi, danſer ! double chienne.

ANDROGYNE.

Comment donc? Refuſer de danſer avec moi?
quel affront!

CALANDRIN.

Allons, danſez, de par le roi:

MOROSE.

Ah, fuyons.

LUCINDE.

Il s'échappe, & notre effort lui cède.

CALANDRIN.

Courons tous après lui.

MOROSE.

Miſéricorde! à l'aide!

EUTRAPEL *ſeul.*

Le pauvre diable en a plus qu'il n'en peut tenir.
Mais ſon ſupplice encor n'eſt pas prêt à finir.

Fin du troiſiéme Acte.

La ſymphonie reſte ſur le théâtre.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MOROSE, EUTRAPEL.

MOROSE, *chassant les joueurs d'instrumens.*

Engeance de Satan, symphonie infernale,
Musiciens maudits, sortez de cette sale;
Allez tous là-dedans, trompettes du sabat,
De vos chefs attroupés entretenir l'ébat,
Et que je puisse au moins trouver dans ma demeure
Un coin pour respirer jusqu'à ma derniere heure.
Ouf! c'en est fait. Le ciel a résolu ma mort.

Il se jette dans un fauteuil.

EUTRAPEL.

Hélas ! mon cher baron, que je plains votre ſort !

MOROSE.

Avec quel artifice & quelle hypocriſie
La traîtreſſe à mes yeux voiloit ſa frénéſie !
Je croyois voir en elle un ange batiſé :
Hélas ! c'étoit un diable en ange déguiſé.

EUTRAPEL.

Je n'ai que trop prévu ce qu'il en pouvoit être.
La femme eſt un ſerpent bien ſubtil & bien traître !
Vous n'avez pas voulu me croire.

MOROSE.

Ah ! j'en gémi.
Je n'ai trouvé que vous de véritable ami :
Mais le ſort me traînoit à ma perte certaine.
Hélas ! juſqu'à ce jour j'avois pris tant de peine
A maintenir chez moi la régularité,
Le reſpect, le ſilence & la docilité !
C'étoit un lieu de paix, un temple de ſageſſe :
Maintenant ce n'eſt plus qu'un gouffre de triſteſſe ;
Un enfer, un ſéjour de malédiction,
De diſcorde, de trouble & de confuſion.
Un lion rugiſſant, un monſtre, une furie
En a déconcerté l'aimable ſymétrie.
Diſcipline, leçons, tout eſt anéanti.

Mes fripons de valets rangés de ſon parti,
A me déſoler tous, ſemblent vouloir s'ébattre,
Et ſi je dis un mot, ils en répondent quatre.
Que je ſuis un grand ſot!

EUTRAPEL.

Il eſt vrai; mais enfin,
Le temps guérit de tout, c'eſt un grand médecin.

MOROSE.

Le temps? Ah! vous verrez finir mes deſtinées,
Si ceci dure encor ſeulement deux journées.
Sa malice endiablée invente à tout moment
Pour me mettre au tombeau quelque nouveau tourment,
Quelque bruit imprévu que mon oreille abhorre:
Et tout préſentement je viens de voir encore
Entrer dans ma maiſon parmi ſes affiquets
Trois petits chiens, un ſinge, & quatre perroquets.
Dans ce cruel état que faut-il que je faſſe?
Je n'eſpère qu'en vous; conſeillez-moi de grace.

EUTRAPEL.

L'affaire eſt délicate. Il faut que j'aille un peu
Conſulter là-deſſus monſieur votre neveu.

MOROSE.

Hé qu'eſt-il devenu? Pourquoi ſon bon génie
Ne vient-il pas aider un oncle à l'agonie?

EUTRAPEL.

Il n'oſe ſe montrer. Il vous croit irrité
Du complot que tantôt il avoit médité.

MOROSE.

Quel complot ?

EUTRAPEL.

Le deſſein d'enlever votre belle
Avant que vous puſſiez contracter avec elle.

MOROSE.

Ah ! plût au juſte ciel qu'il eût pu l'enlever !
C'étoit le plus grand bien qui me pût arriver ;
Ma carrière en ſeroit beaucoup moins avancée.

EUTRAPEL.

Vous aviez ce matin tout une autre penſée.

MOROSE.

C'eſt ce barbier fatal, qui, comme un vrai ſorcier,
M'avoit troublé le ſens.

EUTRAPEL.

Oh, le maudit barbier !

MOROSE.

Barbier vraiment maudit, vipère domeſtique.

EUTRAPEL.

Que l'herbe puiſſe croître autour de ſa boutique !

MOROSE.

MOROSE.

Que la foudre du ciel puiſſe tomber ſur lui !

EUTRAPEL.

Qu'il perde ſes cheveux en friſant ceux d'autrui ?

MOROSE.

Qu'il ſoit ſur ſes vieux jours réduit à la beſace !

EUTRAPEL.

Que l'eau de ſon baſſin ſoit toujours à la glace !

MOROSE.

Puiſſe-t-il devenir le rebut des humains !

EUTRAPEL.

Puiſſe-t-il devenir gouteux de ſes deux mains ?

MOROSE.

Puiſſe-t-il dès ce jour ſaigner, ſans plus attendre,
Quelqu'un qu'il eſtropie & qui le faſſe pendre !

EUTRAPEL.

Ou du moins puiſſe-t-il ne toucher de ſix mois
Lancette & biſtouri, ſans ſe couper les doigts

SCENE II.

LUCINDE, CLARICE, les deux Chevaliers, MOROSE, EUTRAPEL,

LUCINDE *à Morose.*

MONSIEUR, ces cavaliers viennent vous rendre hommage.

MOROSE.

Ah quoi! toujours chez moi quelque nouveau visage?

BAVARDAS.

Quoi! monsieur est l'époux de cet objet charmant
Que nous venons de voir, mesdames?

LUCINDE.

Oui vraiment.

ORGOLIOUS.

C'est-là ce grand baron dont le renom suprême
Retentit & fait bruit en tous lieux?

CLARICE.

C'est lui-même.

BAVARDAS.

Dieu me damne, mon cher, nous en sommes ravis.

ORGOLIOUS.

Touchez là, nous voulons être de vos amis.

MOROSE *à Eutrapel.*

Tous ces Gascons sont gens d'acostante maniere.

EUTRAPEL.

La leur, comme l'on voit, est fort peu façonniere.

CLARICE.

Messieurs les chevaliers, or ça, de bonne foi,
Vous ne connoissiez point ma cousine, je croi?
Comment la trouvez-vous? Sa taille, sa figure,
Son teint, ses yeux, ses traits, sa marche, son allure?

BAVARDAS.

Je veux être un maraut, si jamais sous les cieux
Charmes plus ravissans ont ébloui mes yeux.

ORGOLIOUS.

Moi, je suis consentant qu'on me coupe une oreille,
Si l'on me peut trouver autre beauté pareille.

BAVARDAS.

Baron, votre bonheur fera bien des jaloux.

ORGOLIOUS.

La belle attirera bien des amis chez vous.

MOROSE *à part.*

Hé fut-elle chez toi! chien de gascon au diable.

CLARICE.

Elle vous paroît donc ?

BAVARDAS.

Charmante.

ORGOLIOUS.

Incomparable.

CLARICE.

Vous ne la connoiſſez que par ſes moindres traits,
Et ſon humeur ſurpaſſe encor tous ſes attraits.

LUCINDE.

Pour cela, c'eſt un air de liberté, d'aiſance,

CLARICE.

Un excès de nobleſſe.

LUCINDE.

Un goût pour la dépenſe.

CLARICE.

Vous avez vu ſa robe ? Elle eſt d'aſſez bon air.

BAVARDAS.

Sans doute : mais le prix en doit être un peu cher.

LUCINDE.

Bon, c'eſt une guenille. Elle en fait faire douze
D'un brillant qui rendra toute la cour jalouſe ;
L'une d'un verd citron broché de fleurs d'argent
En forme de pavots ; l'autre d'un bleu changeant,

Relevé d'ornemens mêlés d'or & de ſoie
Qui feront un coup d'œil le plus beau qui ſe voie.
La troiſiéme, un fond d'or avec art rehauſſé
Par une moſaïque argent & verd foncé.
La quatriéme . . . .

MOROSE.

Holà. Quel luxe abominable !
Quel excès monſtrueux ! quel ſcandale effroyable !

EUTRAPEL.

En effet, nous n'avons prince ni maltotier
Qui d'un faſte pareil ne ſe dût effrayer.
Qui voulez-vous qui paye une telle dépenſe ?

LUCINDE.

Le baron.

MOROSE.

Le baron ! Quel excès d'impudence !

CLARICE.

Oh ! ma couſine penſe en femme de ſon ſang,
Et ſçaura ſoutenir l'honneur de votre rang.
Vous en allez juger au bal qu'elle prépare,
Et vous ſerez charmé d'une fête ſi rare.
D'abord pour empêcher le ſoleil d'approcher,
Dans ſes appartemens elle a tout fait boucher,
En ſorte qu'on n'y voit ni porte ni fenêtre,
Par où le moindre jour puiſſe entrer ni paroître ;

Et pour nous éclairer d'un feu moins trivial,
Dans les chambres du jeu, comme en celles du bal,
De luſtres, de flambeaux, de glaces enrichies,
Elle a fait allumer près de cinq cent bougies,
Qui morgant la clarté du ſoleil qui nous luit,
A la honte du jour y font briller la nuit.

EUTRAPEL.

Mais, madame, après tout, la choſe eſt ſérieuſe:
Qui payera cela?

CLARICE.

Le baron.

MOROSE.

Hé la gueuſe!
C'en eſt fait, me voilà ruiné pour jamais.

BAVARDAS.

Qu'eſt ceci, notre ami? vous prenez garde aux frais?
Mordi, pour donner bal un lendemain de noce,
Je vendis l'autre hiver équipage & caroſſe.

ORGOLIOUS.

Et moi le dernier an que je fus au pays,
Je m'en fuis fait en bals pour trente cent louis.

MOROSE *à Eutrapel.*

Et, monſieur, s'il ſe peut, rompez ce bal funeſte.

EUTRAPEL.

Il y faudroit aller vous-même,

MOROSE.

Malepeſte !

EUTRAPEL.

Comment ?

MOROSE.

Ce capitaine & tous ſes officiers
Sont gens qu'à dire vrai je vois mal volontiers :
Et tant qu'ils ſeront-là, je crois que la prudence
Veut que je prenne ſoin d'éviter leur préſence.

BAVARDAS.

D'ailleurs, madame joue, en attendant le bal,
Et qui la troubleroit, ſeroit reçu très-mal.

MOROSE.

Elle eſt joueuſe auſſi ?

ORGOLIOUS.

C'eſt ſon grand exercice.

MOROSE.

O ciel ! il lui manquoit encor ce dernier vice !

BAVARDAS.

Le capitaine taille ; & quand je ſuis ſorti,
La dame n'avoit pas le ſort de ſon parti :
Elle perdoit déjà près de trois cent piſtoles.

MOROSE.

L'enragée !

EUTRAPEL.

Ah baron ! que les femmes sont folles !

MOROSE.

Que je suis malheureux !

ORGOLIOUS.

Mais tout cela n'est rien ;
Ce n'est que sur parole ; & vous entendez bien
Qu'en matiere de jeu les dettes les meilleures
Ne s'exigent de droit qu'après vingt & quatre heures.

MOROSE.

Beau délai !

EUTRAPEL.

Tout cela, messieurs, est bel & bon ;
Mais au fait : qui payera cet argent ?

ORGOLIOUS & BAVARDAS.

Le baron.

BAVARDAS.

Nous consumons ici le temps en bagatelles.
J'entends les violons. Venez-vous pas, les belles ?

LUCINDE.

Tout à l'heure.

BAVARDAS.

Hé bien donc. Je vais vous annoncer.
Serviteur.

ORGOLIOUS.

Cadedis ! que nous allons danser !

MOROSE *à Eutrapel.*

Au nom de Dieu, mon cher, prenez ici ma place,
Et tâchez de mettre ordre à tout ce qui se passe.

EUTRAPEL.

Je vais donc leur parler, puisque vous le voulez.

SCENE III.

LEANDRE, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE.

LEANDRE.

AH mon cher oncle, eh tôt, venez, courez, volez.

MOROSE.

Qu'est-ce encor? quel démon de nouveau nous afflige?

LEANDRE.

Tout est perdu.

MOROSE.

Comment?

LEANDRE.

Tout est perdu, vous dis-je,
Madame votre épouse....

MOROSE.

Ah, fléau de mes jours !

LEANDRE.

Après avoir du bal ameuté le concours....

MOROSE.

Eh bien, qu'a-t-elle fait cette Gorgone abjecte ?

LEANDRE.

Une toise à la main avec son architecte,
Dans vos appartemens elle a tout mesuré ;
Et ne les trouvant pas assez beaux à son gré,
Ils ont conclu tous deux qu'en un mot comme en quatre
Pour les mieux réparer, il falloit tout abattre.

MOROSE.

Ah vipere ! ah serpent ! couleuvre ! scorpion,
Monstre issu de l'enfer pour ma destruction ;
Ce n'est donc pas assez, détestable Mégère,
De m'avoir de tout point accablé de misère,
D'avoir dans ma maison détruit en un moment
Sageſſe, modestie, ordre, gouvernement,
Introduit, en leur lieu, scandale, effronterie,
Luxe, libertinage, orgueil, coquetterie,
Et d'avoir, pour me faire un supplice nouveau,
D'un tonnerre éternel percé mon cerveau ;
Tu veux détruire encor le refuge, l'asile,
Dont ma main charitable a fait ton domicile,
Ingrate, & de chez moi me chasser aujourd'hui,
Moi, ton époux, ton chef, ton maître & ton appui,

LUCINDE.

Pourquoi vous tourmenter? d'où vient cette épouvante?

MOROSE.

Comment donc, ventrebleu, pourquoi je me tourmente?

LUCINDE.

Mais oui, la peur vous trouble & vous allarme en vain;
Les ouvriers ne sont mandés que pour demain.

MOROSE.

Pour demain! mais vraiment je vous en dois de reste;
Et cette surséance est tout à fait modeste.

CLARICE.

Franchement ce logis a l'air d'un vrai cachot,
Et semble fait du temps du feu roi Guillemot:
En le faisant tourner un peu plus à la mode,
Il en sera plus beau cent fois & plus commode.

LUCINDE.

Elle a raison.

MOROSE.

Et moi, pour couper cours à tout,
Je vous apprends qu'enfin ma constance est à bout;
Et que pour réprimer son arrogance insigne
Et me faire raison de sa cohorte indigne,
Je m'en vais envoyer sur le champ & sans bruit
Chercher le commissaire & tout ce qui s'ensuit.

LEANDRE.

Et par qui ? Vous voyez que tout eſt en déroute ;
Vos valets ſont là bas ivres à ne voir goute ;
Et d'ailleurs aucun d'eux ne riſqueroit jamais
De déplaire à madame en ſervant vos ſouhaits ;
Tout tremble devant elle.

MOROSE.

Eh bien, j'irai moi-même.

LEANDRE.

Ce ſeroit bien le mieux. Mais un malheur extrême
S'oppoſe à ce deſſein ſi prudemment formé.

MOROSE.

Quoi donc ?

LEANDRE.

Dans ce logis vous êtes enfermé.

MOROSE.

Qu'eſt-ce à dire ?

LEANDRE.

Au portier madame a fait défenſe
De vous laiſſer ſortir contre ſon ordonnance.

MOROSE.

Comment ? dans ma demeure on me tient en priſon ?

LEANDRE.

Vous l'avez dit.

MOROSE.

Chez moi ! dans ma propre maiſon !

EUTRAPEL.

Pauvres maris ! voilà comme on vous accommode.

MOROSE.

Ah ! c'eſt pouſſer l'audace au dernier période.
A cette vue, ô ciel ! peut-on ſe poſſéder ?
En des lieux où moi ſeul ai droit de commander,
M'arrêter, m'enchaîner ſans forme de juſtice
Comme les criminels qu'on deſtine au ſupplice ?

EUTRAPEL.

En tout cas, ce qui doit adoucir votre ſort,
C'eſt que dans tout ceci vous n'avez point de tort.
La raiſon eſt pour vous, c'eſt un grand avantage.

MOROSE.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir : laiſſons agir ma rage,
Et, la flamme à la main dans ce ſéjour d'horreur,
Dreſſons un monument à ma juſte fureur.
Que le même bucher dans ſes feux m'engloutiſſe
Avec les ſcélérats auteurs de mon ſupplice !
Rendons peine pour peine à qui me fait ſouffrir,
Et périſſons du moins vengés, s'il faut périr.
Allons : plus de douceur, plus de vaine foibleſſe.

SCENE IV.

ANDROGYNE *en habit de noce*, MOROSE, LEANDRE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE.

ANDROGYNE *d'un ton de voix extrêmement doux.*

BON jour, mon cher mari. Quelle douleur vous p
Comment vous portez-vous ?

MOROSE.

O le monstre effronté
Qui m'ose interroger encor sur ma santé.

LUCINDE.

Ce sont expressions d'amitié conjugale.

CLARICE.

Sa tendresse pour vous n'eut jamais son égale.

ANDROGYNE.

Qu'avez-vous donc, mon fils ! vous voilà tout ch
Quelque chose, à coup sûr, vous aura dérangé.

MOROSE.

Ciel ! peut-on se masquer avec plus d'impudence

ANDROGYNE.

Cela ne sera rien : courage, patience.

MOROSE.

Diroit-on qu'elle y touche avec cet air si doux ?

ANDROGYNE.

Et bien, mon cher ami, comment vous trouvez-vous ?

MOROSE.

J'ai peine à retenir la fureur qui m'inspire.

CLARICE.

Mais vous avez grand tort de trouver à redire
Qu'une tendre moitié par des soins empressés
Vous console en l'état que vous nous paroissez.

ANDROGYNE.

Mon cher petit mari, tout le monde publie
Que vous êtes atteint d'un transport de folie.

MOROSE.

Scélérate ! oses-tu me tenir ce discours ?

ANDROGYNE.

Mesdames & messieurs, de grace, à mon secours,
Son accès le va prendre. Empêchez qu'il ne sorte.
Vous voyez à quel point sa fureur le transporte.
Que vais-je devenir ? Malheureuse ! par où
Ai-je pu mériter d'avoir un mari fou ?

MOROSE.

Implacable démon, je ne ſçais qui m'arrête....

ANDROGYNE.

Voyez comme les yeux lui roulent dans la tête.
Quels geſtes menaçans! quels regards aſſaſſins!
Eh vite, qu'on appelle ici les médecins:
Si cela continue, il faudra qu'on le lie.

LUCINDE.

Ce mal, comme je croi, vient de mélancolie;
Il faudroit le ſaigner.

CLARICE.

Sans doute. C'eſt par-là
Qu'on commence toujours à traiter ces maux-là.

MOROSE.

Mes amis, à ce point ſouffrez-vous qu'on m'affronte?

EUTRAPEL.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

LEANDRE.

La douleur me ſurmonte.

ANDROGYNE.

Là, mon fils, doucement: Allons, mon cher époux,
Tâchez de vous calmer.

CLARICE.

Oui, tranquilliſez-vous.
Avec un peu de calme à tout on remédie.

LUCINDE.

LUCINDE.

Ma mere eut autrefois la même maladie;
Elle étoit hypocondre à peu près comme vous,
Et ſon trouble d'eſprit, à ce qu'ils diſoient tous,
Venoit d'une inſomnie ardente, invétérée:
Hé bien; dans moins d'une heure elle en fut délivrée,
En liſant ſeulement quelques vers d'Opéra.

ANDROGYNE.

Ha, je vous en lirai tant qu'il en paroîtra
Le ſommeil pour vos maux eſt un ſûr apozème.

MOROSE.

Mes maux ſeroient guéris ſi tu dormois de même,
Carogne! & ſi du moins le ſommeil de la nuit
De ta maudite voix faiſoit ceſſer le bruit.

CLARICE.

Ah ma foi, ſi le bruit eſt ce qui vous chagrine,
Vous n'y gagnerez rien; ma charmante couſine
Ne dort pas d'un ſommeil propre à vous conſoler.

MOROSE.

Comment donc?

CLARICE.

Elle ronfle à faire tout trembler.

LEANDRE.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin la froide raillerie,
Meſdames, finiſſons; & ſongez, je vous prie,

Que l'âge de mon oncle & sa condition
Devroient vous inspirer plus de discrétion,
Et que venir chez lui pour le braver en face.....

ANDROGYNE.

Ouais, mon petit monsieur! D'où vous vient cette audace
Vous le prenez bien haut, à ce qu'il me paroît.

LEANDRE.

La justice.....

ANDROGYNE.

En quel lieu sommes-nous, s'il vous plaît?

LEANDRE.

Mon devoir....

ANDROGYNE.

Hai! plaît-il? vous raisonnez, je pense

LEANDRE.

Je crois que mon oncle....

ANDROGYNE.

Encore? en ma présence?

LEANDRE.

Madame....

ANDROGYNE.

Mais voyez ce petit fréluquet!
Ah! nous rabaisserons bientôt votre caquet.

Laiſſez-moi faire. Allons ; on vous attend, meſdames.
Mon mari, vous voyez la meilleure des femmes :
Un cœur humble, ſoumis, affable, circonſpect ;
J'ai pour vous un amour, une eſtime, un reſpect
Qui ne peut s'exprimer. Mais ſi dans la minutte
Ce petit inſolent, à qui je ſuis en butte,
N'eſt chaſſé de chez vous, je vous en avertis,
Je mettrai de ma main le feu dans le logis.
Voyez, ſi d'un malheur vous voulez être cauſe.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE V.

MOROSE, EUTRAPEL, LÉANDRE.

EUTRAPEL.

HE bien, pauvre Moroſe,
Te voilà ſatisfait. Courage, mon garçon.
Il ne te reſte plus après cette leçon,
Qu'à chercher au plus vite un licou pour te pendre.
Ah, ciel !

LEANDRE.

Vous avez vu, pour vouloir vous défendre,
De quel air mépriſant elle m'a rembarré.

MOROSE.

Oui, j'ai vu ton bon cœur, & je t'en ſçai bon gré.

LEANDRE.

Pour vous j'ai ſans regret avalé cet abſynthe.

MOROSE.

Mais comment, mes amis, ſortir du labyrinthe
Où me tient enfermé cet hymen imprudent ?

EUTRAPEL.

Je ne ſçais.

LEANDRE.

Je m'y perds.

EUTRAPEL.

Il faudroit cependant
Aviſer aux moyens qu'on peut mettre en pratique
Pour appaiſer un peu ce tyran domeſtique.

LEANDRE.

Attendez. Faiſons-lui parler par le barbier.

EUTRAPEL.

Oui dà. C'eſt un moyen qu'on pourroit eſſayer.

MOROSE.

Qui ? ce gueux ? ce fripon ? quelle erreur vous tranſporte
C'eſt un fourbe, un infame, un ſcélérat....

EUTRAPEL.

N'importe.
Il pourroit adoucir ſes inclinations.
Les coquins font auſſi de bonnes actions.
Il a grand aſcendant, dit-on, ſur la drôleſſe.

LEANDRE.

Je n'en ſuis point ſurpris. Elle étoit ſa maîtreſſe.

MOROSE.

Elle étoit ſa maîtreſſe ! Ah, je m'en doutois bien.
Quel opprobre ! Pour Dieu, laiſſons-là ce vaurien !

EUTRAPEL.

Si vos raiſons pouvoient avoir aſſez de force
Pour vous faire obtenir la faveur d'un divorce,
Cela trancheroit tout.

MOROSE.

Eh oui, voilà le cas.

EUTRAPEL.

Il faudroit là-deſſus voir quelques avocats.
N'en connoiſſez-vous point ?

MOROSE.

Non. Pour leur braillerie
Je n'ai point une oreille aſſez bien aguerrie.

EUTRAPEL.

Mais il faudra pourtant conſulter avec eux.

MOROSE.

A cela près, tâchez d'en trouver un ou deux.

LEANDRE.

Je connois un docteur des premiers de ſa liſte,
Qu'on regarde au palais comme un grand canoniſte;

EUTRAPEL.

Fort bien. Moi, j'en connois un autre très-ſubtil
Et très-intelligent en fait de droit civil.

MOROSE.

Voilà ce qu'il nous faut. Amenez-les de grace :
Et recommandez-leur de parler à voix baſſe,
Non de ce ton facheux dont l'éclat pétulant
Fait de tant d'orateurs le plus rare talent.

EUTRAPEL.

Suffit. Repoſez-vous dans la chambre prochaine;
Nous allons les chercher.

MOROSE.

Le bon Dieu vous ramene.
Adieu.

SCENE VI.

EUTRAPEL, LEANDRE.

EUTRAPEL.

VIT-ON jamais un fou mieux châtié
Ma foi, ſon embarras me fait preſque pitié.
As-tu ſçu te pourvoir de robes néceſſaires
Pour pouvoir habiller nos docteurs honoraires?

LEANDRE.

Robes, bonnets quarrés, rabats, tout eſt céans.

EUTRAPEL.

Et notre capitaine?

LEANDRE.

Il danſe là-dedans.
Je m'en vais le chercher.

EUTRAPEL.

Et le barbier?

LEANDRE.

Le drôle
A fait quelque façon pour accepter ſon rôle;
Mais mon oncle déjà l'ayant mis hors d'emploi,
De peur de ſe brouiller encore avecque moi;

Il a pris à la fin le parti le plus sage,
Et répéte chez moi déjà son personnage.

EUTRAPEL.

Allons donc leur donner leur derniere façon,
Et leur faire par cœur apprendre leur leçon.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUTRAPEL, *le chevalier* d'ORGOLIOUS, *le chevalier* de BAVARDAS.

EUTRAPEL.

LAISSEZ-LA, chevaliers, vos danſes éternelles ;
Je vous demande un peu de quartier pour nos belles.
Vous leur avez donné tout lieu de s'exercer,
Et je n'ai jamais vu tant, ni ſi bien danſer.

ORGOLIOUS.

Ce galant exercice à moi fait tous mes charmes.

BAVARDAS.

C'eſt celui qui le plus m'enchante après les armes.

EUTRAPEL.

Ah, ah, ce ne ſont-là que vos moindres talents.
Et vous êtes encor plus dangereux galants.

ORGOLIOUS.

Bon pour le chevalier. C'eſt la terreur des dames.

BAVARDAS.

Je te céde, couſis ; je ſuis guedé des femmes.

EUTRAPEL.

Si le Baron ſçavoit qu'avec de tels amis
La ſienne eût occupé huit jours même logis,
Ce ſeroit bien encor d'autres ſujets d'alarmes,
Et nous entendrions ici de beaux vacarmes.

ORGOLIOUS.

Je le crois bien, mon chet : on en feroit à moins.

EUTRAPEL.

Vous avez auprès d'elle employé quelques ſoins?
C'eſt le bruit de la ville.

ORGOLIOUS.

Aſſez peu. La mignonne
N'eſt, entre nous ſoit dit, tigreſſe ni lionne.

EUTRAPEL.

Tu n'en as pas été maltraité, que je croi.

ORGOLIOUS.

Hé donc? mais le couſis t'en dira plus que moi;
Il étoit le premier poſſeſſeur de ſes graces.

BAVARDAS.

Moi, couſis? Je ne ſçais que marcher ſur tes traces.

ORGOLIOUS.

C'eſt aſſez, chevalier, il faut être diſcret ;
Et nous avons promis de garder le ſecret.

EUTRAPEL.

Je ſuis ravi de voir cette preuve authentique
De la diſcrétion dont votre cœur ſe pique.
Mais j'ai trois mots à dire à ces deux conſultans ;
Et le bal après vous a langui trop long-temps.
Sans adieu.

SCENE II.

CALANDRIN & CIGALE *en robe & en bonnet*, EUTRAPEL.

EUTRAPEL *à part les deux premiers vers.*

NOs Gaſcons ſe ſont bridés d'eux-mêmes,
Et leur fanfaronade entre dans mon ſyſtême
Çà, meſſieurs les docteurs, fabriqués de ma main,
Soutenons bien ici l'honneur du droit Romain.
Vous êtes deux ſçavans de la premiere claſſe,
Et tous deux gradués aujourd'hui par ma grace,
Vous en Juriſprudence, & vous en droit Canon.
C'eſt pourquoi rendez-vous dignes d'un ſi grand nom,
En répétant par cœur ce qu'on vous a fait lire,
Et les doctes leçons dont j'ai ſçu vous inſtruire.

CALANDRIN.

Pour moi je ſçais mon rôle & ne ſuis pas un ſot.

CIGALE.

Je ſçais auſſi le mien, ſans qu'il y manque un mot.

EUTRAPEL.

Sous ce déguiſement nul ne peut vous connoître;
Et le pauvre Baron.... mais je le vois paroître.

SCENE III.

MOROSE, EUTRAPEL, CALANDRIN, CIGALE.

MOROSE.

Sont-ce là les ſçavans dont vous m'avez parlé?

EUTRAPEL.

Oui, complimentez-les.

MOROSE.

Bon! c'eſt bien enfilé.
Des complimens! morbleu venons au fait, de grace.
Mon temps m'eſt cher.

EUTRAPEL.

Eh bien, prenons donc notre place.

Une table ici *. Bon. Deux chaiſes aux deux bouts
Pour meſſieurs les docteurs, & deux ici pour nous.
Fort bien. Retirez-vous pour ne nous point diſtraire.
Bon. Voilà tout parti. Venons à notre affaire.
Meſſieurs, vous connoiſſez le cas dont il s'agit;
Et je vous ai de tout inſtruits par mon récit.
Il s'agit maintenant de mettre en évidence
Par le droit Canonique & la Juriſprudence,
Tous les expédiens qu'en deſemblables cas
La loi peut alléguer pour ſortir d'embarras.
Parlez donc, & voyons d'éclaircir notre doute.

CIGALE.

Allons, monſieur.

CALANDRIN.

Allons, monſieur.

CIGALE.

Je vous écoute.

CALANDRIN.

Après vous, s'il vous plaît.

CIGALE.

Vous êtes mon doyen.
Vous devez commencer.

CALANDRIN.

Je m'en garderai bien.

---

* *Aux valets.*

CIGALE.

Mais, monsieur, c'est à vous.

CALANDRIN.

Monsieur, c'est à vous même.

CIGALE.

Oh, monsieur!

CALANDRIN.

Oh, monsieur!

MOROSE.

Ah! quelle peine extrême.
De quels complimenteurs m'a-t-on affublé là?
Hé, messieurs, commencez; & laissons tout cela.

CALANDRIN & CIGALE *ensemble.*

Pour traiter doctement cette thèse profonde....

MOROSE.

Quoi! tous deux à la fois? Que le ciel vous confonde.
Eh, ventrebleu, messieurs, parlez séparément.

EUTRAPEL.

Vous les interrompez. Ecoutons posément.
Commencez, s'il vous plaît, monsieur le canoniste.

CIGALE.

J'obéis. Pour traiter l'affaire en bon Juriste,
Je vous dirai, *primo*, que suivant Calepin,
Divorce, en bon François, veut dire en bon Latin,
Divortium.

MOROSE.

Bon Dieu ! quelle pédanterie !
Eh ! point d'excurſion ſur les mots, je vous prie.

CALANDRIN.

Vous êtes bien bavard. Laiſſez-nous donc parler.
Quoi ? toujours interrompre, & toujours babiller ?
Eſt-ce de la façon qu'on traite la ſcience ?

EUTRAPEL.

Baron, vous avez tort ?

MOROSE.

Hé bien donc, patience.

CIGALE.

L'hymen, en droit canon, comme en droit coutumier
Conſiſte en trois liens principaux : le premier
Eſt le contrat ſigné, qui joint, oblige & lie,
Quant aux effets civils, l'une & l'autre partie.

CALANDRIN.

Indiſſolublement, & ſans retour aucun.

CIGALE.

Mais ce premier lien n'eſt que de droit commun.

CALANDRIN.

Dites de droit civil, c'eſt le mot ſpécifique.

CIGALE.

Le ſecond proprement eſt de droit canonique.

C'eſt le contrat verbal, qu'on nomme en droit canon
Promeſſe : & nos docteurs comprennent ſous ce nom
Tant celle qui ſe fait dans la forme authentique,
Que celle qui ſe donne en préſence laïque,
Et que nous appellons, parole de préſent.
Or, ce ſecond moyen forme un nœud ſuffiſant,
Nœud ſacré, nœud divin.

CALANDRIN.

Dites, nœud ridicule ;
Et qu'en termes précis notre ordonnance annulle.

CIGALE.

L'ordonnance l'annulle au for extérieur,
Concedo ; mais non pas au for intérieur.

CALANDRIN.

Et moi je vous ſoutiens que la ſimple parole
Eſt un lien caduque, inſuffiſant, frivole.

EUTRAPEL *au Baron.*

Qu'en dites-vous ?

MOROSE.

Ma foi, je comprens à demi.

EUTRAPEL *à Calandrin.*

Allons ferme, docteur, tenez bon, mon ami.

CIGALE.

Je conviens avec vous que la ſimple promeſſe
Ne fait pas un hymen parfait dans notre eſpece ;

Mais le contrat verbal, joint au contrat civil,
Forme un double lien, dont l'art le plus subtil
Ne sçauroit, selon moi, dissoudre l'alliance;
L'un obligeant les biens, l'autre la conscience.

CALANDRIN.

Oh! de cette façon j'en demeure d'accord;
Nous voilà réunis.

MOROSE.

Et moi, me voilà mort.

CIGALE.

Le troisiéme lien est la cérémonie,
Par qui des deux premiers la force est réunie,
Et qui . . . .

EUTRAPEL.

Passons, passons ce troisiéme lien,
Il n'a pas encore eu son effet.

CIGALE.

Ah, fort bien.
Donc sur les deux premiers formant notre consulte,

CALANDRIN.

Ou plutôt sur le nœud qui de tous deux résulte...

CIGALE.

Nous déduirons les points qu'on y doit observer.

CALANDRIN.

Et les empêchemens qui peuvent s'y trouver.

MOROSE.

Ah ! nous y voilà donc ; parbleu, je m'en étonne.

CIGALE.

Premier empêchement. Erreur de la perſonne,
Lorſque celle avec qui vous vous aſſociez
Ne ſe rencontre pas celle que vous penſiez.

CALANDRIN.

Nullité radicale, & viſiblement forte.

MOROSE.

Eh ! ce n'eſt point le cas. Le diable vous emporte.
Finiſſons, & cherchez quelque autre nullité.

CIGALE.

Second empêchement. Erreur de qualité,
Quand celle qu'on a cru ſage, honnête & bien née,
Se trouve impertinente, indiſcrette, effrénée.

MOROSE *d'un ton joyeux.*

Quoi ! le mal ſeroit-il par-là déraciné ?

CIGALE.

Oui ; lorſque le contrat n'eſt pas encor ſigné.

MOROSE.

Ah ! me voilà déchu d'une belle eſpérance.

CIGALE.

Troiſiéme empêchement. Le défaut de diſpenſe;
Si, ſans en avertir, vous avez pronubé
Avec votre parente au dégré prohibé.

MOROSE.

Eh, ce n'eſt point le fait. Je ſuis hors de moi-même:
Rien ne ſe trouve ici pour moi.

CIGALE.

Le quatriéme
Git dans l'obreption & la ſubreption;
Si vous avez ſouffert force & compulſion.

MOROSE.

Hélas, non! mon malheur n'eſt que trop volontaire;
C'eſt ce maudit barbier qui ſeul m'a tout fait faire.
Au nom de Dieu, meſſieurs, cherchons quelque autre cas.

CIGALE.

Cinquiéme empêchement. *Cultûs diſparitas*;
Si vous avez choiſi, par un deſir profane,
Une épouſe Idolâtre ou bien Mahométane.

MOROSE.

Eh non, double chien, non, & quarante fois non,
Maugrebleu des ſçavans! au ſolide. Ou ſinon,
Va-t'en ſans m'étourdir d'un plus long verbiage.

CIGALE.

Le ſixiéme & dernier, eſt le défaut de l'âge;
Lorſqu'en minorité s'eſt paſſé le contrat.
Etes-vous mineur?

MOROSE.

Moi! La peſte ſoit du fat.
Voilà donc tout le fin de votre plaidoirie?
Serviteur. Dénichez de chez moi, je vous prie.

EUTRAPEL.

Attendez. Ces meſſieurs ne vous ont pas tout dit.
Ils vous ont amplement & doctement déduit
Tous les empêchemens du côté de la femme,
Et ſur ce point ils ſont à couvert de tout blâme;
Mais, par diſcrétion & par reſpect pour vous,
Ils n'ont point touché ceux qui viennent de l'époux.
Et c'eſt ce qu'à préſent nous avons à déduire.
Remettez-vous, meſſieurs. N'ai-je pas ouï dire
Que malgré tout ſerment, & malgré tout contrat,
Si l'époux par hazard ſe trouve hors d'état,
Soit par infirmité, ſoit par foibleſſe d'âge,
D'accomplir les devoirs preſcrits en mariage,
Alors . . . .

CIGALE.

Je vous entends : *Si fortè nequibis.*

CALANDRIN.

Nous avons ſur cela la loi *de frigidis.*

CIGALE.

Si monſieur en faiſoit en forme juridique
Sa déclaration ſolemnelle & publique,
Ce ſeroit en ce cas un grave empêchement,

CALANDRIN.

Empêchement formel, absolu, dirimant.

EUTRAPEL.

Cela vous convient-il ?

MOROSE.

Non, parbleu, je vous jure;
Le mal seroit encor moins fâcheux que la cure.

SCENE IV.

ANDROGYNE, LUCINDE, CLARICE, ORGOLIOUS, BAVARDAS, MOROSE, EUTRAPEL, CALANDRIN, CIGALE.

ANDROGYNE *pleurant & criant à pleine tête.*

JE n'y puis plus tenir. A l'aide, mes voisins,
Au secours, à la force, au meurtre, aux assassins.
Justice ! Sauvez-moi de l'infâme artifice
D'un indigne mari. Je demande justice.
Mesdames & messieurs, j'implore votre appui.
Ne m'abandonnez pas dans ce gouffre d'ennui.
Vous voyez le sujet de ma douleur profonde.
Jamais femme de bien, s'il en est dans le monde,

Se vit elle exposée à pareil attentat?
Un mari suborneur, un mari scélérat,
Qui complotte & conspire avec deux mercénaires,
Deux bélitres titrés de noms imaginaires,
Pour rompre un mariage authentique & légal.

MOROSE.

O! surcroît de tourmens! rengrégement de mal!

BAVARDAS.

Le dégré n'est pas loin. Ces deux faquins peut-être
Le sauteroient fort bien.

ORGOLIOUS *d'un air négligé.*

Pourquoi pas la fenêtre?

LUCINDE.

Il vaut mieux les berner: c'est mon jeu favori.

CLARICE.

Non, commençons plutôt par ce chien de mari.

MOROSE.

O siécle! ô temps! ô mœurs!

EUTRAPEL.

Allons, rompez la glace.
Croyez-moi; franchissez le pas de bonne grace.
En disant un seul mot, vous voilà délivré:
La masque-vous fuira comme un pestiféré.

MOROSE.

Hé bien, je me réfous à tout. Que faut-il faire ?

EUTRAPEL.

Répétez après moi, c'eſt le nœud de l'affaire;
Levez la main. Et vous, meſſieurs les avocats,
Ecrivez. Je commence.

MOROSE.

O ciel ! quel embarras !

EUTRAPEL.

Meſdames, s'il vous plaît, un moment de ſilence;
Voyez-vous, ce ſont-là des actes d'importance.
Orſus, à nous : Meſſieurs.

MOROSE.

Meſſieurs.

EUTRAPEL.

Et vous auſſi,
Beautés pleines d'appas, qui m'écoutez ici,

MOROSE.

Qui m'écoutez ici,

EUTRAPEL.

Pardonnez la ſottiſe
Et l'injure aujourd'hui par moi faite & commiſe,

MOROSE.

Faite & commiſe,

EUTRAPEL.

Envers tout votre ſexe & vous,

MOROSE.

Et vous,

EUTRAPEL.

En me donnant pour légitime époux;

MOROSE.

Pour légitime époux,

EUTRAPEL.

A cette demoiſelle,

MOROSE.

Demoiſelle. Eſt-ce tout?

EUTRAPEL.

Etant indigne d'elle,

Par l'inhabilité que je connois en moi,

MOROSE.

J'enrage.

EUTRAPEL.

A ſatisfaire à ce que je lui doi.

MOROSE.

A ce que je lui doi. Bon Dieu! quelle pillule!

EUTRAPEL.

Ce qu'au préſent écrit je déclare, articule,
Maintiens & garantis comme de droit. Ainſi
Fait & ſigné.

MOROSE

MOROSE.

Qui moi ? Je dois signer ceci.

EUTRAPEL.

Et comment donc ? sans doute.

MOROSE *signant.*

Ah traîtresses de femmes !
Ciel !

LUCINDE.

O ! le vilain homme !

CLARICE.

O le monstre !

BAVARDAS.

Mesdames ;
S'il vous faisoit jamais besoin de chaperon,
Je vous demande ici vos voix pour le Baron.

ORGOLIOUS.

Si le sort l'eût conduit à la cour Ottomane,
Il seroit des premiers du sérail, Dieu me damne.

CLARICE.

Allons, cousine, allons. Quittez ce lâche époux.

LUCINDE.

Laissez ce misérable, & venez avec nous.

ANDROGYNE.

Non, puisqu'à l'épouser le ciel m'a destinée,
Je ne trahirai point la foi de l'hyménée.

J'ai promis de l'aimer jusqu'au dernier soupir ;
Tel qu'il est, avec lui je veux vivre & mourir.

LUCINDE.

O ciel, quelle vertu ?

CLARICE.

Quel excès de sagesse !

EUTRAPEL.

Qu'entens-je ? Qui l'eût cru !

MOROSE.

La maudite diablesse !

EUTRAPEL *aux avocats.*

Messieurs, ceci pourroit changer la question.
La croyez-vous fondée en sa prétention ?

CIGALE.

Oui, monsieur, le divorce en l'espèce présente
Ne sçauroit avoir lieu quand la femme est contente.

CALANDRIN.

Sans doute. *Exigitur consensus uxoris.*

MOROSE.

Ah ! qu'est ceci, grand Dieu ? Toujours de mal en pis.

EUTRAPEL.

Allons, mon cher Baron, ne perdez point courage ;
Il nous reste un moyen pour conjurer l'orage :
Et je veux jusqu'au bout vous prouver de tout point
Que je suis votre ami, comme on n'en trouve point.

Aux avocats.

Meſſieurs, déclarez-nous ce que la loi ſtatue,
Quand l'épouſe ſe trouve atteinte & convaincue
D'avoir, par un commerce indigne & criminel,
Souillé ſon chaſte époux d'un opprobre éternel.

CIGALE.

Le divorce en ce cas eſt juſte & canonique.

CALANDRIN.

Et dans le droit civil permis & juridique.

EUTRAPEL.

Suffit. * Allons, meſſieurs, il faut dire tout haut
Ce que tout bas ici vous m'avez dit tantôt.

BAVARDAS.

Comment! tu nous voudrois brouiller avec ces belles?

ORGOLIOUS.

Je ne vous confierai jamais rien.

EUTRAPEL.

Bagatelles.
Il faut ici, vous dis-je, avouer devant tous
Les commerces ſecrets d'entre madame & vous.

ANDROGYNE.

Meſſieurs, ſoyez diſcrets.

---

* *Aux chevaliers.*

EUTRAPEL.

Allons, point de myſtere:
Ou morbleu c'eſt à moi que vous aurez à faire.

BAVARDAS.

Ce petit homme eſt verd. Qu'en dirons-nous, couſin?
Faudra-t-il s'égorger pour ſi peu?

ORGOLIOUS.

Cadédis,
En tout autre débat ma valeur feroit rage;
Mais contre mes amis je n'ai point de courage.

MOROSE.

Vous la connoiſſiez donc déjà, petit fripon?

BAVARDAS.

Si je la connoiſſois! Ah! je vous en répon.

MOROSE.

Et vous?

ORGOLIOUS.

Et moi de même. Eſt-ce coulpe ſi grande
Qu'à l'ardeur de mes feux un bel objet ſe rende?

EUTRAPEL.

Meſſieurs, vous l'entendez; écrivains, avocats.

ANDROGYNE *aux chevaliers.*

Ah! traîtres délateurs, parjures, ſcélérats.

CLARICE.

Poltrons !

LUCINDE.

Lâches !

ANDROGYNE.

Trahir ainſi la foi jurée !
Ah ! je vais me cacher, je ſuis déſeſpérée.
Mon courage ſuccombe à ce dernier malheur ;
Et je ſors pour cacher ma honte & ma douleur.

SCENE VI.

MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, ORGOLIOUS, BAVARDAS, CALANDRIN, CIGALE.

MOROSE.

ALLEZ, vilaine, allez. Hors d'ici, crocodile.
Ah ! je reſpire enfin, & me voilà tranquile.
Que ne vous dois-je point ? embraſſez-moi, mon cher.

EUTRAPEL.

Pour ſervir mes amis j'affronterois l'enfer.

MOROSE.

Je nage dans la joie.

EUTRAPEL.

Il faudroit, pour bien faire,
Contenter nos docteurs.

MOROSE.

Oui, voici leur salaire.
Tenez, messieurs, prenez ma bourse.

CIGALE.

Grand-merci.
Mais le point décisif nous manque encore ici.
Pour trancher sûrement toute la controverse,
Dites-nous donc, * messieurs; le prétendu commer
A-t-il suivi l'hymen, ou l'a-t-il devancé?

ORGOLIOUS.

Depuis le mariage il ne s'est rien passé.

CIGALE.

Ceci change la thèse. Une intrigue galante
Ne forme point en droit de cause dirimante;
Tout acte précédant l'hyménée effectif,
Est nul & n'a jamais d'effet rétroactif.
Si ce n'est qu'au contrat, par une expresse clause,
Le vénérable époux n'ait exprimé la chose.
C'est notre opinion.

* *Aux chevaliers.*

CALANDRIN.

C'eſt notre jugement :
Et nul de nos docteurs n'en décide autrement.

MOROSE.

O ciel ! ô terre ! ô mer ! ô fortune ennemie,
Rechûte irréparable ! & comble d'infamie !
Que vais-je devenir ? où ſera mon appui ?

SCENE VI.

LEANDRE, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, *les deux chevaliers*, CALANDRIN, CIGALE.

LEANDRE.

RAssurez-vous, mon oncle, & calmez votre ennui;
Quoiqu'on vous ôte ici tout ſujet d'eſpérance,
Si vous voulez en moi prendre quelque aſſurance,
Je vous réponds de tout. Vous n'avez qu'à vouloir.

MOROSE.

Ah, ne me parlez pas ! Je ſuis au déſeſpoir.

LEANDRE.

A votre délivrance un inſtant peut ſuffire,
Ecoutez ſeulement.

MOROSE.

Et que peux-tu me dire ?
Hélas ! mon cher neveu, mon ſort eſt éclairci.

LEANDRE.

Mais ſi dans ce moment, & ſans ſortir d'ici,
Je puis rompre & briſer le lien qui vous bleſſe,
De façon que jamais nul n'ait la hardieſſe
D'y ſonger ſeulement, que ferez-vous pour moi ?

MOROSE.

Ah, tu n'as qu'à parler. Tous mes biens ſont à toi.
Je t'abandonne tout ; & je ne me ſoucie
Que du peu qu'il me faut pour achever ma vie.

LEANDRE.

Non, non ; un tel effort n'eſt pas ce que j'attens.
Vivez heureux, mon oncle, & vivez très-long-tems
Conſentez ſeulement qu'au gré de notre envie
A l'aimable Lucinde un tendre hymen me lie ;
Et qu'en faveur d'un nœud ſi charmant & ſi doux,
Je puiſſe de vos biens n'hériter qu'après vous.
En voici le contrat. Signez-le ; & je vous jure
Qu'immédiatement après la ſignature,
Je vais vous rendre libre & quitte de tous ſoins.

MOROSE.

Meſſieurs, de ce ſerment vous êtes tous témoins.

LEANDRE.

Si j'y manque, je veux paſſer pour un infame.

MOROSE

MOROSE.

Donnes. Es-tu satisfait ?

LEANDRE.

Très-satisfait. Madame,
Je dépose en vos mains ce contrat désiré,
Et je vais m'acquitter de ce que j'ai juré *.

SCENE VII & derniere.

ANDROGYNE *dans ses habits d'homme*, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, LEANDRE, *les deux chevaliers*, CALANDRIN, CIGALE.

LEANDRE.

Approchez, jeune épouse, objet de tant d'allarmes,
Venez faire briller vos véritables charmes;
Mon oncle, vous voyez avec tous ses appas
L'Hélene dont l'hymen vous fit le Ménélas.

MOROSE.

Comment ! C'est un garçon !

* *On ôte la table.*

ANDROGYNE.

Fort à votre service
Et tout prêt d'épouser sa cousine Clarice.

CIGALE.

Error in personâ. Le doute est décidé.

CALANDRIN.

Paritas in sexu. Par-là tout est vuidé.

MOROSE *à son neveu.*

Ah ! tu me fourbois donc, bon pendart ?

LEANDRE.

Au contraire.
Vous voyez que c'est moi qui vous tire d'affaire.

LUCINDE.

Quoi ! monsieur d'Orgolious, cet objet de vos vœux,
Qui n'a pu résister à l'ardeur de vos feux,
A pris d'un grand garçon la forme & l'existence ?

ORGOLIOUS.

Je n'étois pas au fait de cette circonstance.

CLARICE.

Monsieur de Bavardas sur cet événement
Voudra bien recevoir aussi mon compliment.

BAVARDAS.

Oh, sandis ! si le sort en eût fait une dame,
Elle ne m'auroit pas échappé sur mon ame.

EUTRAPEL.

Or ça, nos chers docteurs dont les discussions
Vous ont si bien servi dans vos oppressions,
Peuvent bien maintenant se montrer en personne.

MOROSE.

Oh, oh! c'est ce maudit barbier, Dieu me pardonne.

CIGALE.

Oui, qui d'être muet prêt à devenir fou,
S'est fait docteur en droit pour parler tout son soul.

MOROSE.

Et toi, chien de brailleur que la foudre extermine?

CALANDRIN.

Tout beau l'ami, portez respect à la doctrine.

MOROSE.

Messieurs les avocats sont de fieffés fripons:
Messieurs les chevaliers d'insignes fanfarons;
Et le cher Eutrapel, Androgyne, & leurs belles,
Alliés & consors, tant mâles que fémelles,
De fort mauvais railleurs, qui, tout bien supputant,
Ne valent pas cinq sols de bon argent comptant.
Pour monsieur mon neveu, leur très-digne complice,
En pensant m'attraper, il m'a rendu service.
Dieu vous bénisse tous. Me voilà désormais
Du lien conjugal dégouté pour jamais.
Je vais dans mon château, loin du bruit de la ville,
A ma tête ébranlée assurer un asyle,

A l'abri des clochers, halles & cabarets,
Taillandiers, forgerons, fiacres, crieurs d'arrêts,
Muſique, violons, trompettes & bombardes,
Et ſans peur d'y trouver ni bavards ni bavardes,
Que ceux que je pourrai réduire à la raiſon,
Et, quand il me plaira, chaſſer de la maiſon.

ANDROGYNE *aux ſpectateurs.*

Meſſieurs; notre Hypocondre a rempli ſon office;
Mais quoique le grand bruit ſoit ſon dernier ſupplice,
Si vous applaudiſſez, je ſuis ſûr qu'en ce cas
Le bruit que vous ferez ne lui déplaira pas.

FIN.

LA DUPE DE SOI-MÊME,

OU

LE DEFIANT CONFONDU,

PETITE COMÉDIE.

LES PERSONNAGES.

ISABELLE, jeune veuve.

ALCIPPE, } amans d'ISABELLE.
DAMIS, }

ERASTE, homme de cour, oncle de DAMIS.

MORILLE, valet d'ALCIPPE.

La Scène eſt à Paris.

LA DUPE DE SOI-MÊME,

OU

LE DEFIANT CONFONDU,

PETITE COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ALCIPPE, DAMIS, MORILLE,

ALCIPPE.

OUI, Damis, je le ſçais, vous aimez Iſabelle,
Mais j'ai de mon côté la même ardeur pour elle ;

Et si votre oncle Eraste à vous servir ardent,
Peut faire à vos desirs prendre quelque ascendant,
Je me flatte, à mon tour, non sans quelque apparence
Que les miens ne sont pas dénués d'espérance,
Et que le régiment dont je me tiens certain,
Peut me mettre en état d'aspirer à sa main.

DAMIS.

Je ne m'en cache point, un si doux hyménée
Pourroit rendre ma vie à jamais fortunée;
Mais ce ne fut jamais, au moins jusqu'aujourd'hui,
Mon vice de courir sur le marché d'autrui;
Ainsi, loin que mon oncle ait nul dessein dans l'ame
De vous ravir pour moi l'objet de votre flame,
Si c'est votre dessein d'en devenir l'époux,
Lui-même il en fera la demande pour vous.

ALCIPPE.

La demande pour moi? vraiment je suis sensible
A cette bienveillance autant qu'il est possible,
Et sur un tel crédit dès que je puis compter,
Du succès de mes vœux je ne sçaurois douter.
Adieu, mon cher Damis, j'apperçois Isabelle,
Et l'amour me condamne à vous quitter pour elle.

SCENE II.

ISABELLE, ALCIPPE, MORILLE.

ALCIPPE.

MAdame, ou je me trompe, ou mes félicités
Dépendront déformais de vos ſeules bontés.
Damis qui ſort d'ici vient de me faire entendre
Qu'au don de votre main il ceſſe de prétendre,
Et que même ſon oncle eſt prêt, ſi je l'en croi,
D'en faire à vos beautés la demande pour moi.

ISABELLE.

De ces formalités mon amour vous diſpenſe,
Et vous ſçavez déjà ma réponſe d'avance :
Epargnez-vous des pas déformais ſuperflus :
Un bienfait accordé ne ſe demande plus ;
Quand les cœurs ſont unis d'un lien bien ſincere,
Ce cérémonial n'eſt plus fort néceſſaire.
Je ſuis libre, & l'hymen que vous promet ma foi
Ne dépend que de vous, puiſqu'il dépend de moi.
A vous mettre en repos cet aveu doit ſuffire ;
Tout eſt dit, à ce mot vous devez vous réduire.

SCENE III.

ALCIPPE, MORILLE.

MORILLE.

APRES ce doux propos, je crois, sans balancer,
Qu'à vos nôces je puis m'apprêter à danser.
Vous voilà maintenant sur de votre conquête.

ALCIPPE.

Hom, cet hymen, crois-moi, n'est pas chose encor pr

MORILLE.

Comment ?

ALCIPPE.

Je n'ai que trop compris le sens caché
Du mot qu'en nous quittant elle m'a décoché :
A vous tranquiliser mon aveu doit suffire,
Réduisez-vous-en là, *tout est dit* ; c'est-à-dire,
Dormez tout à votre aise, & sans émotion,
Laissez-moi de Damis flatter la passion.
Quoi ? ne voyois-tu pas, en l'écoutant lui-même,
Avec quelle contrainte & quel effort extrême,
Pour me donner le change, il feignoit de vouloir
Sacrifier pour moi sa flamme & son espoir,

Jusques à m'assurer, pour comble d'artifice,
Qu'Eraste ne songeoit qu'à m'y rendre service ?
Dans ces détours forcés qui pourroit ne voir pas
Une amorce cachée, un captieux appas,
Pour me dépayser sur leur intelligence,
Endormir mes soupçons & tromper ma vengeance ?

MORILLE.

Parbleu vous voyez-là des choses, entre-nous,
Que nul homme vivant ne verroit comme vous :
Il faut que vous ayez une terrible vue :
Mais encor que la mienne ait fort peu d'étendue,
S'il me falloit troquer pour cent mille ducats
Vos yeux contre les miens, je ne le voudrois pas.
Quelle tête jamais fut en rats si féconde ?
Tout homme a, comme on dit, sa chimère en ce monde ;
Mais un fou de bon sens cherche à s'en amuser,
Et ne s'en forge point pour se martyriser.
Ce subtil tour d'esprit & cette défiance,
Qui jette tant de trouble en votre conscience,
N'est propre tout au plus, c'est moi qui vous le dis,
Qu'à révolter Eraste, Isabelle & Damis ;
Et vous allez changer par vos soupçons coupables,
En ennemis mortels des amis véritables.

ALCIPPE.

Pauvre diable ! ma foi, ton imbécilité
De mes enseignemens n'a guère profité.

Tu crois donc, maître fou, que dans l'âge où nous
Le menſonge eſt exclus du langage des hommes ?
Apprens à les connoître, & ſçache qu'ils ſont tous
Fourbes, menteurs, ingrats, envieux & jaloux ;
Que le ſeul intérêt les guide & les gouverne.
Avec de beaux ſemblans leur malignité berne
Quiconque n'a pour eux que des yeux indulgens :
On ne ſe trompe point à les croire méchans.
Moi qui les connois tels, & qui ne ſuis point dupe
C'eſt à ſonder leurs cœurs que mon eſprit s'occupe
Et je te l'avouerai, plus je les vois pour moi
Outrer la confiance & l'air de bonne-foi,
Plus j'examine à fond leurs ardeurs empreſſées,
Et plus je crains en eux les arriere-penſées.
C'eſt la pierre de touche, à te parler ſans fard,
Qui de tous ces gens-ci me fait pénétrer l'art.
Rien n'eſt moins naturel que ces belles avances
Qu'Iſabelle & Damis font à mes eſpérances :
Je ne puis m'y fier. En un mot, je crains tout ;
Et pour te découvrir mon foible juſqu'au bout,
Duſſai-je t'offenſer par mon peu d'artifice,
Tes aſſiduités à me rendre ſervice
Sont ce que bien ſouvent j'ai peine à démêler ;
Et quand je vois pour moi ton zèle redoubler,
J'y ſoupçonne toujours quelque anguille ſous roche,
Et que quelque intérêt que tu gardes en poche,
Un jour contre les miens ne ſoit prêt d'éclater,
Dès que l'occaſion viendra s'en préſenter.

MORILLE.

Tout beau, treve d'injure & de satyre outrée,
Respectez, s'il vous plaît, la morale en livrée.
Depuis vingt ans je sers, & mes maîtres toujours
M'ont trouvé véridique en faits comme en discours:
Je leur ai dit souvent, pour combattre leurs songes,
Des vérités en face, & jamais de mensonges.
Mentir est le métier d'un lâche, d'un cœur noir:
Morille est honnête-homme, & n'est point fait pour voir
Sa prud'hommie ainsi par vous contaminée.
Moi, traître? moi, menteur? ma vertu soupçonnée
Ne sçauroit digérer un si honteux soufflet;
Donnez-moi mon congé. Je ne suis qu'un valet,
Je le sçais, mais je sers par honneur, & tout maître
Qui manque à m'estimer est indigne de l'être.
Adieu, vous n'avez pas respecté ma vertu,
Vous la respecterez quand vous m'aurez perdu.

ALCIPPE.

La peste soit du fat, qui veut qu'on le respecte!
Demeure: ta vertu ne seroit moins suspecte
Si tu ne te donnois que pour ce que tu vaux.
Je suis bon; je veux bien supporter tes défauts:
Reste: mais avec moi quitte le ton d'apôtre;
Nous nous connoissons trop, pour nous tromper l'un l'autre
Je te donne congé de te railler de moi,
Accorde-moi celui de te moquer de toi.

MORILLE.

A ces conditions je consens de me rendre,
Et veux bien me forcer encore à vous reprendre.

ALCIPPE.

Je crains qu'en son cerveau notre homme n'ait songé
Que je lui dois encore être bien obligé.
Je veux par un billet que je lui vais écrire,
Lui donner à mon tour carte blanche, & lui dire
Qu'il peut pousser sa pointe & s'assurer d'un cœur
Dont je serois fâché qu'il ne fût pas vainqueur :
Nous verrons qui des trois soutient mieux la coupelle
D'Eraste, de Damis & de leur Isabelle ;
S'ils m'ont voulu tromper, je vais par ce détour
Au même trébuchet les surprendre à mon tour.
Voici tout justement une écritoire prête.
Ecrivons *.

MORILLE.

Par ma foi je ne suis qu'une bête ;
Mais je vous avouerai, pour ne déguiser rien,
Que de ce billet-là je n'augure aucun bien :
D'un mépris apparent Isabelle outragée,
Pourroit bien par Damis vouloir être vengée.
Vous leur allez donner des armes contre vous,
Dont, sans doute, vous seul effuyant tous les cou

* *Il se met à écrire sur le Bureau d'Isabelle.*

Tantôt, comme Néron, tout prêt à vous dédire,
Vous direz, je voudrois ne sçavoir point écrire.

ALCIPPE.

Holà, Monsieur le sot, cessons de babiller,
J'ai besoin d'un valet & non d'un conseiller.

MORILLE.

Poursuivez, je me tais.

ALCIPPE.

C'est bien fait; prends ma lettre;
Et cours vîte en main propre à Damis la remettre.

SCENE IV.

ALCIPPE ERASTE.

ERASTE.

ALcippe, écoutez-moi, je suis de vos amis,
Et je crois, comme tel, qu'il peut m'être permis
De vous ouvrir ici mon cœur sans artifice,
Et d'exiger de vous le même sacrifice.
Vous êtes près, dit-on, d'obtenir l'agrément
Et la permission d'avoir un régiment:
Vous l'obtiendrez, sans doute, & votre seul mérite
Pour vous trop hautement à la cour sollicite;
Mais au cas que chez vous pour en faire les frais,
Les secours ne soient pas peut-être assez-tôt prêts,

Pour vous mettre en état de tenir vos paroles,
J'ai mis à part pour vous quatre mille pistoles,
Dont vous pouvez, soit dit seulement entre nous,
User comme d'un bien qui n'appartient qu'à vous.

ALCIPPE.

D'un procédé si noble Eraste est seul capable,
Et je sens dans mon ame un regret véritable
De ne pouvoir payer un si rare bienfait
Que d'un remercîment stérile & sans effet.

ERASTE.

Votre cœur, cher Alcippe, est l'unique salaire
Que le mien se propose en cherchant à vous plaire.

SCENE V.

ALCIPPE *seul.*

QU'EST ceci ? par où diable ai-je donc mérité
Cet excès surprenant de générosité ?
Ah j'y suis, & je vois quel est son stratagême ;
Au poste où je prétends il aspire lui-même ;
Et cet empressement, cet offre spécieux
N'est que pour me jetter de la poudière aux yeux,
Afin qu'amadoué par ses forfanteries,
Je lui laisse à loisir dresser ses batteries,

Et que plus ſûrement ſous ombre d'amitié,
Il me puiſſe couper l'herbe deſſous le pié.
N'en ſoyons point la duppe; il faut qu'au miniſtère
Je développe à fond l'homme & ſon caractère:
Une lettre fera cet effet ſûrement.
On vient: allons chez moi l'écrire en ce moment.

SCENE VI.

ISABELLE, DAMIS.

DAMIS.

OUi, madame, il eſt vrai, ma plus douce eſpérance
S'étoit ſacrifiée à votre préférence;
Je n'avois conſulté que mon reſpect pour vous,
Et vos deſirs contens rendoient mon ſort plus doux;
Mais quand je croyois vaincre Alcippe en grandeur d'ame,
J'en reçois ce billet qui me rend à ma flame;
Et libre déſormais je puis de ſon aveu
Rallumer à vos pieds l'ardeur d'un ſi beau feu.

ISABELLE.

Vous êtes généreux, meſſieurs; mais je m'étonne
Qu'on veuille diſpoſer ainſi de ma perſonne:
Alcippe en fait très-bien les honneurs, & ma foi
Il mériteroit fort ce qu'il attend de moi.

Soupirez, espérez : ce billet qui m'outrage,
De tout ferment pour lui moi-même me dégage :
Ma liberté renaît dans son perfide écrit,
Et ce qui fit le mal est ce qui le guérit.

DAMIS.

Je puis donc ranimer mon espérance éteinte,
Et vous offrir encor sans scrupule & sans crainte
Tout l'hommage d'un cœur dont les vœux les plus chers
Sont de vivre & mourir dans l'honneur de vos fers.
Mon oncle, du Ministre appellé pour apprendre
Un secret important qu'il veut lui faire entendre,
Me flatte que peut-être un sort propice & doux
Travaille à m'élever pour m'approcher de vous.

SCENE VII.

MORILLE, ISABELLE, DAMIS.

MORILLE.

MOn maître m'a chargé de vous donner à lire,
Madame, ce billet qu'il vient de vous écrire;
Les billets coup sur coup semblent naître chez lui,
Et voici le troisiéme enfanté d'aujourd'hui.

ISABELLE *lit.*

Vous pouvez disposer de votre cœur, madame:
D'Eraste & de Damis j'ai découvert la trame;
Ils me trompoient tous deux: je veux être éclairci
Si vous ne songiez pas à me tromper aussi.
Non, non, pour te tromper, ame basse & perfide,
L'honneur jusqu'à présent m'a trop servi de guide;
Tu verras par la fin qu'aura ta lâcheté,
Si je sçais à propos dire la vérité.

SCENE VIII.

ERASTE, ISABELLE, DAMIS, MORILLE.

ERASTE.

MADAME, permettez que j'ose vous apprendre
Un incident qui va sans doute vous surprendre.
Vous connoissez Alcippe, & nulle ne sçait mieux
Quel il m'a vu toujours, en tout temps, en tous lieux;
Aujourd'hui même encor pour ce qu'il sollicite,
J'ai de tout mon crédit appuyé sa poursuite;
Cependant, puis-je croire, ô ciel! ce que je voi?
Voici ce qu'au Ministre il écrit contre moi.
Je suis, si l'on en croit sa propre signature,
Un fourbe, un homme double, un ingrat, un parjure:
Pour atteindre à mon but je me crois tout permis,
Et ne suis dangereux que contre mes amis.
Ces traits injurieux dont toute la cour gronde,
Ont déjà contre lui révolté tout le monde.
Sa manœuvre, en un mot, le démasque, & fait voir
Entre nos procédés un contraste si noir,
Que le ministre a cru devoir lire la lettre
Au roi, qui sur le champ me la faisant remettre,
Daigne honorer encor mon neveu que voila,
Du brevet qu'obtenoit Alcippe sans cela.

DAMIS.

Le deſtin nous amène enfin notre victime ;
Voici l'homme pour nous ſi pénétré d'eſtime.

ISABELLE.

Ses procédés pour moi n'ont pas été plus doux ;
Et je veux avec lui m'expliquer devant vous.

SCENE IX ET DERNIERE.

ALCIPPE, ISABELLE, ERASTE, DAMIS MORILLE.

ISABELLE.

SOyez ſincère, Alcippe, une fois en la vie :
Quelle preuve aviez-vous de notre perfidie
Pour ſoupçonner de fourbe & de mauvaiſe foi
Preſqu'en même moment, Damis, Eraſte & moi?
Eraſte, qui pour vous à l'offre de ſa bourſe
Avoit de ſon crédit joint toute la reſſource ;
Damis, qui, généreux juſqu'à faire pitié,
Sacrifioit pour vous l'amour à l'amitié ;
Et moi de qui la main pour recevoir la vôtre
S'ouvroit, quand votre cœur m'en deſtinoit une autre
Parlez, apprenez-nous quelle haute clarté
Vous a fait ſoupçonner notre ſincérité.

ALCIPPE.

Madame, des bontés qu'à peine on imagine,
D'un ſoupçon bien fondé ont toujours l'origine.
Je vois par votre aveu mon eſpoir ſecondé,
Et ſatisfait ſans preſque avoir rien demandé ;

Un rival qui, pour moi, de l'objet qui l'enflâme,
S'expose à mériter le mépris & le blâme;
Un homme de la cour, son oncle & son soutien,
Qui m'offre ses amis, son crédit & son bien;
Tout cela m'a paru si hors de vraisemblance,
Et faire à l'intérêt si grande violence,
Que j'ai cru bonnement y voir, pour me jouer,
Quelque arrière-dessein, je veux bien l'avouer.
En un mot tout objet plus beau que la nature
Ne peut être à mes yeux qu'une aimable imposture;
Un faux or, un cristal qu'on montre aux pauvres gens
Pour se donner carrière & rire à leurs dépens.

ISABELLE.

Et c'est cette admirable & subtile pensée
Où vos soupçons toujours donnent tête baissée,
Qui blessant notre honneur, nous réduit, malgré nous,
A la nécessité de nous venger de vous.
Votre ame à ses erreurs toujours se livre entière,
Et vous vous aveuglez à force de lumière.
Vos biens les plus réels à vos yeux sont des maux;
Le sûr devient douteux, & le vrai paroît faux.
Vous avez trop d'esprit: vous seriez plus habile
Si vous en aviez moins, & beaucoup plus tranquile;
Par vos raisonnemens vous perdez en un jour
Confiance, amitié, fortune, estime, amour.
Voilà le digne fruit de cet esprit sublime
Dont vous êtes toujours la premiere victime.

Adieu, corrigez-vous, ſi vous pouvez : pour moi,
Puiſque vos lâchetés ont dégagé ma foi,
Je la donne à Damis, dont le bon ſens m'aſſure
Une tranquillité plus ſolide & plus pure.

MORILLE *à Alcippe.*

Ce diſcours eſt très-net, & ma foi c'eſt en vain
Que vous y chercheriez quelque arriere-deſſein.

FIN.

LE CAFFÉ,

PETITE COMÉDIE.

Repréſentée pour la première fois au mois d'Août 1695.

ACTEURS.

Mad. JEROME, *Marchande de caffé.*
LOUISON, *ſa fille.*
DORANTE, *amant de Louiſon.*
Monſieur JOBELIN, *Notaire.*
LA SOURDIERE, *ami de M. Jobelin.*
LE CHEVALIER, }
CORONIS, Gaſcon, } *amis de Dorante.*
L'ABBÉ, }
CARONDAS, *Poëte.*
LA FLECHE, *valet de Dorante.*
DEUX JOUEURS *de dames.*

PRÉFACE.

LES Comédies d'un Acte ſont auſſi anciennes que le Théâtre. Celles des Grecs ſe repréſentoient tout de ſuite; & la méthode de les partager en cinq Actes eſt une pratique ingénieuſe inconnue aux premiers Poëtes, & dont l'honneur n'eſt proprement dû qu'à leurs Scholiaſtes. Le chant des chœurs, dont les derniers ſe ſont ſervis pour marquer le repos de l'action, & qui faiſoient une des plus grandes beautés de l'ancienne Comédie, n'y fut d'abord conſervé que par reſpect pour l'origine du Poëme Dramatique, qui, comme tout le monde ſçait, n'étoit autre choſe dans ſes commencemens, qu'une ou pluſieurs chanſons ruſtiques à l'honneur de Bacchus, auxquelles on joignit avec le temps des Epiſodes, qui, en ſe perfectionnant peu à peu, y introduiſirent l'action qui y manquoit.

Nos petites Comédies ont commencé en France à peu près de la même manière. Ce n'étoit d'abord qu'une chanſon groſſière, dont quelque acteur enfariné venoit régaler le peuple après la repréſentation d'une piéce ſérieuſe. Les Gros-Guillaumes, les Jodelets, les Guillot-Gorjus y mêlerent leurs bouffonneries; & il ſe trouva des auteurs complaiſans

qui voulurent bien y mettre la main, en les liant par une eſpéce d'action exprimée le plus ſouvent en petits vers. C'eſt ce qu'on appelloit la Farce. L'impreſſion en conſerve encore quelques-unes qui, à dire le vrai, méritoient fort peu de nous être conſervées.

Moliere, que nous pouvons regarder comme le créateur de la Comédie moderne, s'aviſa le premier de faire de ces petites piéces un ſpectacle digne des honnêtes-gens; & le grand ſuccès des Comédies qu'il fit en un acte, & en trois actes, juſtifia bientôt qu'il ne manquoit à celles qu'on avoit faites avant lui, que de la nobleſſe & de la régularité, pour être d'excellentes piéces de Théâtre. Car c'eſt une pure imagination de croire, que le temps d'une Comédie doive être déterminé par autre choſe que par le temps de ſon action; & ſi on regarde comme une faute de donner vingt-quatre heures de durée à une action qui ſe repréſente en deux heures & demie, c'en ſeroit une bien plus grande de donner deux heures & demie de repréſentation à une action qui ne doit durer qu'une demi-heure. Il n'eſt donc pas queſtion de ſçavoir, ſi une Comédie d'un acte peut être parfaite: il ne s'agit que de diſtraire celles qui ſont parfaites, d'avec celles qui ne le ſont pas; & comme ce qui conſtitue le Poëme n'eſt autre choſe que l'inſtruction qui en eſt la fin, & le plaiſir qui en eſt le moyen, on peut dire que ceux en qui ces deux con-

ctions ſe rencontrent, ſont des Poëmes parfaits ; & que ceux à qui l'une des deux manque, ne le ſont point : car il eſt inutile de parler des Poëmes à qui elles manquent toutes deux, puiſqu'ils ne peuvent jamais rien valoir. Or, il eſt certain que l'imitation vive & naturelle d'une choſe qui mérite d'être imitée, ne ſçauroit manquer de plaire & d'inſtruire ; & ſur ce principe je ne craindrai point de dire que de petites Comédies, comme *les Précieuſes* ou *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*, & quelques autres qui repréſentent dans un tableau achevé des ridicules dignes de correction, méritent autant de louanges que les plus grandes piéces du même genre, quoiqu'il y ait peut-être plus de travail dans celles-ci que dans les premieres.

J'ai cru devoir cet éclairciſſement au Public, en faveur de pluſieurs piéces auxquelles quelques ſçavans ſemblent ne refuſer la juſtice qui leur eſt dûe, que parce qu'elles n'ont point leurs cinq actes bien comptés. Je n'ai point eu d'autre vue en écrivant ces réflexions ; & bien loin d'en vouloir tirer quelque avantage pour moi-même, j'avouerai de bonne foi, que ſi j'avois été capable de les faire dans l'âge où j'ai compoſé la petite Comédie ſuivante, j'aurois choiſi un ſujet plus digne de l'attention du Public. Car quoiqu'elle repréſente aſſez naturellement les perſonnages qui hantoient les caffés de ce temps-là, il eſt toujours vrai qu'elle peint une choſe qui ne

mérite pas d'être peinte ; & que quand même elle n'auroit d'autre défaut, on ne pourroit la ranger tout au plus que dans la seconde classe des petites piéces, puisqu'il ne suffit pas dans la Comédie de faire rire le Public, mais qu'il faut encore, si on peut, le faire rire utilement. C'est tout ce que j'ai à dire de ce petit ouvrage. J'ajouterai seulement, qu'en établissant ici des règles qui sont plus anciennes que moi, je n'ai pas prétendu ôter à toutes les piéces qui n'instruisent point, le mérite de leur agrément & de leur vivacité. Ce seroit faire un trop grand tort à quantité de bonnes Comédies anciennes & modernes. Ce que je veux dire, c'est que pour les rendre absolument parfaites, il seroit à souhaiter qu'elles fussent aussi utiles qu'agréables; & qu'en faisant rire leurs Lecteurs, elles eussent encore l'avantage de leur apprendre quelque chose qui fût digne de leur être appris.

Ergo, non satis est risu diducere rictum
Auditoris ; & est in hoc quædam quoque virtus.

LE CAFFÉ, I
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une ſalle de Caffé meublée de pluſieurs tables. Le Poëte paroît rêvant d'un côté auprès de deux joueurs de dames. L'Abbé dort dans le fond ; & de l'autre côté Coronis & la Sourdiere diſputent enſemble aſſis, en prenant leur caffé.

LA SOURDIERE, CORONIS, CARONDAS, L'ABBÉ, DEUX JOUEURS.

LA SOURDIERE.

Parbleu, je vous ſoutiens que ſi.

CORONIS.

Et moi, mordi, je vous ſoutiens que non, & je

mets cent piſtoles que nous n'aurons rien cette année en Hongrie.

LA SOURDIERE.

Vous me feriez enrager, Monſieur Coronis. Vous voulez ſçavoir cela mieux que moi, qui vois tous les jours aux Tuileries un homme qui reçoit toutes les ſemaines la Gazette de Conſtantinople.

CORONIS.

Quand ce ſeroit celle de Babylone.

LA SOURDIERE.

C'eſt être bien têtu. Et moi je vous dis que je vis hier entre ſes mains une lettre de l'aumônier d'un des principaux Bachas, qui marque expreſſément que le Grand-Viſir eſt en marche avec deux cents mille hommes, & qu'il va droit à Belgrade pour l'aſſiéger par mer & par terre.

CORONIS.

Belgrade par mer & par terre ! Où avez-vous appris la Géographie, s'il vous plaît?

LA SOURDIERE.

Comment, Belgrade n'eſt pas un port de mer ?

CORONIS.

Non pas, que je ſçache ; ou bien, c'eſt depuis fort peu de temps.

LA SOURDIERE.

Morbleu je ſçais la Carte, & j'ai voyagé. Je parie que monſieur Carondas ſera de mon avis. Monſieur, hola, monſieur Carondas, réveillez-vous.

CARONDAS.

Ah morbleu, que la peſte ſoit fait de votre babil ? Eſt-il poſſible qu'on ne puiſſe faire ici quatre vers en repos, & que les plus belles penſées du monde y ſeront ſans ceſſe immolées à la pétulante loquacité du premier importun ?

CORONIS.

Quoi ! vous faites des vers au caffé ? Voilà un plaiſant Parnaſſe.

CORONAS.

Je rêvois à l'Epithalame de monſieur Jobelin le Notaire, & de la fille du logis. Ils attendent qu'elle ſoit faite pour ſe marier, & j'ai bien voulu y donner un de ces quarts-d'heure précieux que j'emploie à chanter les louanges des dieux & des héros.

CORONIS.

Comment, la petite Louiſon ſe marie ! Et que deviendra le pauvre Dorante ?

LA SOURDIERE.

Il prendra la peine de s'en paſſer. Monſieur Jobelin eſt mon ancien ami, & je dois prendre part à

tout ce qui regarde ce mariage. Monſieur Carondas, peut-on voir votre Epithalame?

CARONDAS.

Je n'en ai fait encore que la premiere ſtrophe. La voici.

Hymen, ïo, ô hyménée !
Célébrons la douce journée,
Où deux amans heureux s'uniſſent pour toujours.
Venez, tendres Amours, combler la deſtinée
De cette épouſe fortunée.
Que de ſes flancs puiſſe dans peu de jours
Sortir une heureuſe lignée !
Hymen ïo, ô hyménée !

CORONIS.

Diable, voilà du ſublime, & cela s'appelle un début magnifique.

CORONIS.

Et très-avantageux pour le futur époux.

CARONDAS.

Vous verrez bien autre choſe, ſi je puis obtenir des Libraires qu'ils impriment mon incomparable traduction de la Batrachomyomachie d'Homère; car j'excelle dans les traductions des anciens auteurs, & je travaille actuellement à mettre en vers Grecs l'Enéide de Virgile, pour la commodité de ceux qui n'entendent point la langue Latine. Mais laiſſez moi ſonger à ma ſeconde ſtrophe.

LA SOURDIERE.

C'eſt bien dit, auſſi-bien notre caffé refroidit.

CARONDAS.

Du flambeau de l'hymen.

I. JOUEUR *de dames.*

Je vous ſouffle.

II. JOUEUR.

Attendez, Monſieur, ce n'eſt pas cela; vous dérangez le jeu.

I. JOUEUR.

Pardonnez-moi. J'ai joué-là. Vous avez joué ici. Je vous ai donné à prendre. Vous avez mis dans le coin; & je vous ſouffle.

II. JOUEUR.

Ah ventrebleu! on n'a jamais joué du malheur dont je joue.

CARONDAS.

Et quoi, toujours du bruit?

SCENE II.

LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOURDIERE, L'ABBÉ CARONDAS, LES JOUEURS.

LE CHEVALIER, *entre en chantant & danſant.*

LA, la, la, la, ra re. Allons hé, du caffé.

CARONDAS.

Encore de tous côtés ?

LE CHEVALIER *chante.*

Que chacun me ſuive.
Trinquons hardiment.
Point de ménagement.
Je ne bois jamais autrement.
Je hais un convive
Qui dans un repas
Ne boit que par compas,
Et craindroit de faire un faux pas.
Que chacun me ſuive.
Trinquons hardiment.
Point de ménagement.
Je ne bois jamais autrement.

CARONDAS.

Ah ! je n'y puis plus tenir. Sortons, fuyons.
Ultrà Sauromatas fugere hinc libet.

LE CHEVALIER.

Adieu donc, monsieur Carondas. [*à Coronis*] Bon jour, mon ami. [*à la Sourdiere*] Et te voilà, vieux pécheur !

L'ABBÉ *se réveillant & bâillant tout haut.*

Ohi ouf !

LE CHEVALIER.

Ah parbleu, petit Abbé, mon mignon, je ne vous voyois pas. Comment te portes-tu ?

L'ABBÉ.

Quelle heure est-il ?

LE CHEVALIER *brouillant le jeu.*

Ah, ah, messieurs, vous jouez aux dames.

I. JOUEUR.

Morbleu, monsieur, cela ne se fait point, vous avez tort. Attendez, monsieur, j'avois gagné. Vous me devez une tasse de caffé au moins.

II. JOUEUR.

Oui, tarare.

SCENE III.

L'ABBÉ, LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOURDIERE.

L'ABBÉ.

DITES-MOI un peu, jeunes-gens, Dorante n'eſt-il point venu ici pendant que je dormois ? En cas qu'il vienne, je vous prie, monſieur Coronis, de lui dire que je me ſuis informé de ſon monſieur Jobelin, & que je ſuis inſtruit à fond de tout ce qui regarde cet homme-là.

LA SOURDIERE *à part.*

Oh, oh, voici bien d'autres affaires. Malepeſte ! ceci ne vaut pas le diable. Allons l'avertir de ce qui ſe paſſe. *Il s'en va.*

L'ABBÉ.

Pour moi j'ai rendez-vous chez Forel. Il eſt tard, & j'ai peur qu'on ne ſoupe ſans moi. Je n'ai point dîné.

CORONIS.

Comment, monſieur l'Abbé, à dix heures du ſoir n'avoir point dîné, & être ivre ? Quelle bénédiction !

L'ABBÉ.

Je me suis mis à table ce matin entre sept & huit, & nous avons déjeûné jusqu'à l'heure qu'il est.

LE CHEVALIER.

Voilà un pauvre garçon qui me fait pitié.

L'ABBÉ.

Nous n'avons bu qu'environ vingt-cinq bouteilles de vin à quatre. J'ai fait un petit somme; me voilà prêt à recommencer.

CORONIS.

Quel heureux naturel! Quel tempérament?

L'ABBÉ.

Pour vingt-cinq bouteilles s'enivrer! Quelle honte est-ce là? Il n'y a plus d'hommes, mes amis, & le monde va toujours en déclinant. Je soutiens encore un peu noblesse; mais je m'en irai comme les autres. Bon soir, messieurs, je m'en vais boire à votre santé.

SCENE IV.

CORONIS, LE CHEVALIER, DORANTE.

OU diable trouverons-nous Dorante ?

CORONIS.

Et donc ? Le voici, Dieu me damne. D'où viens-tu, grand belître? L'Abbé te cherchoit tout-à-l'heure; il a nouvelles à t'apprendre.

DORANTE.

Où eſt-il allé ?

CORONIS.

Il vient de ſortir. Tu le trouveras chez Forel.

DORANTE.

Il faut néceſſairement que je lui parle ce ſoir.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce, mon ami, on dit que tu n'épouſe plus en ce pays-ci ?

DORANTE.

Ma foi, cela m'intrigue un peu, franchement.

CORONIS

CORONIS.

Comment ! tu ferois amoureux ? O le fat !

DORANTE.

Amoureux ou non. Je t'assure que la petite personne est fort aimable ; & sa beauté à part, elle a vingt-mille écus. Cela ne messiéroit point à un cadet qui n'a que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Tu n'es pas riche, nous le sçavons ; mais un gentilhomme se noyer dans une chocolatiere ; il y a de la folie, ma foi, il y a de la folie.

DORANTE.

De la folie ! Va, va, mon pauvre chevalier, l'intérêt a rapproché les conditions, & nous voyons bien des gentilshommes qui vivroient en roturiers, s'ils n'avoient épousé des roturieres.

CORONIS.

Sans doute, & la délicatesse sur les mesalliances ne subsiste plus que chez les Allemands.

DORANTE.

Au bout du compte, qu'est-ce que je risque ? Je suis gentilhomme & gueux. Elle est roturiere & riche. J'aurai de l'argent pour ma noblesse : la compensation ne m'est pas désavantageuse. Vous êtes tous deux mes amis. Je ne désespere pas encore, &

ſi vous voulez me ſeconder, avant qu'il ſoit peu, nous ferons bien tourner la chance.

LE CHEVALIER.

Oui-dà, de quoi s'agit-il ? Tu ſçais que je ſuis à toi, à vendre & à engager.

CORONIS.

Tu ſçais combien je t'aime, & avec quelle fidélité nous avons toujours partagé les émolumens du Lanſquenet.

DORANTE.

Voici ce que je veux faire. Vous ſçavez que notre Notaire eſt joueur, & que la confiance qu'il a en ſon habileté, fait qu'il s'embarque le plus aiſément du monde. Or, j'ai un valet, qui aſſurément eſt un des plus adroits fripons qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. J'ai concerté avec lui qu'il engageroit mon homme au jeu ; & que pendant que vous amuſeriez ce vieux renard de la Sourdiere, qui ne le quitte jamais .... Mais voici mon valet.

SCENE V.

LA FLECHE, DORANTE, LE CHEVALIER, CORONIS.

LA FLECHE.

MONSIEUR, je n'ai pu trouver votre gros Abbé, & ſi j'ai été dans tous les cabarets de la ville.

DORANTE.

Je ſçais où il eſt, il ſuffit. Va-t-en étudier ton perſonnage, & reviens quand il ſera tems.

LA FLECHE.

Etudier, dites-vous ? Vraimen., voilà bien dequoi, & j'en ai bien fait d'autres ! Il n'y a que huit jours que j'ai l'honneur de vous ſervir ; mais quand nous nous connoîtrons mieux, vous verrez qu'en fait de fourberie, perſonne, Dieu merci, n'eſt capable de me faire la leçon. S'agit-il de déniaiſer quelque étranger nouvellement débarqué, de faire mordre un jeune-homme à l'hameçon d'une coquette, ou de maquignoner un mariage impromptu? C'eſt moi qu'on vient chercher ; j'excelle, je triomphe. Mais ſur-tout pour enfiler une dupe à quelque jeu que ce ſoit, & lui tirer par cent moyens ingénieux tout l'argent de ſa bourſe, je ſuis le garçon de France le plus en réputation.

LE CHEVALIER.

Vertubleu, voilà un joli garçon?

DORANTE.

Dis-moi, n'es-tu jamais venu ici?

LA FLECHE.

Oh vraiment, monſieur, pardonnez-moi. J'ai été autrefois un des principaux marguilliers du caffé, & j'avois droit de ſéance à ce banc redoutable, d'où il part tous les jours tant d'arrêts contre la reputation des femmes, où les myſtères du gouvernement ſont ſi bien développés, & les intérêts des princes de l'Europe ſi ſçavamment approfondis. Vous moquez-vous? je ſuis plus connu dans les caffés, que Pilot-Bouffi dans les cabarets.

CORONIS.

Je gagerois, à l'entendre, qu'il eſt de quelque province au-delà de la Loire. Il n'eſt pas permis d'avoir tant d'eſprit autrement.

LA FLECHE.

Je ſuis de Dauphiné, à vous rendre mes ſervices.

CORONIS.

Malepeſte! joli pays. De l'argent peu, à la vérité; mais de l'eſprit, beaucoup. C'eſt l'apanage de la nation.

DORANTE.

Mais on te reconnoîtra.

LA FLECHE.

Point du tout, monſieur. C'eſt mon fort que le déguiſement, & je ſuis un petit Protée. Eſt-il queſtion de repréſenter un partiſan, par exemple? J'ai des ſecrets pour me noircir la barbe, épaiſſir ma taille, me rendre l'œil hagard, & groſſir mon ton de voix. Faut-il faire un jeune abbé? Qui ſçait mieux que moi rapétiſſer ſa bouche, rire des épaules, marmoter une chanſon, faire la main potelée, prendre un viſage gai & un ton radouci? Par cent petites métamorphoſes de cette nature j'avois amaſſé quelque argent, & je ſerois à mon aiſe ſans un revers de fortune qui m'a coulé à fond.

DORANTE.

Comment? un revers de fortune.

LA FLECHE.

Oui. Un fils de famille à qui j'avois gagné un ſoixante mille écus au jeu, s'aviſa d'éplucher ma conduite dans un procès qu'il me fit. La Juſtice donna une mauvaiſe tournure à la choſe, & cela m'a ruiné. J'ai été obligé de revenir à la livrée.

DORANTE.

Fort bien. Mais voici monſieur Jobelin. Retire-toi, & va te préparer.

SCENE VI.

M. JOBELIN, LE CHEVALIER, CORONIS, DORANTE.

M. JOBELIN *à part.*

IL me semble que je suis assez propre, & qu'en cet état je puis aller faire le galant auprès d'une maîtresse.

LE CHEVALIER *à Dorante.*

Comme le voilà beau ! Il vient ici pour coqueter. Oh parbleu, il faut que je dérange l'œconomie de sa parure. Bon soir, monsieur Jobelin. Vous ne faites pas semblant de nous voir.

JOBELIN.

Serviteur, je n'ai pas le temps de m'amuser.

LE CHEVALIER *en l'amusant de son galimatias, lui chiffonne son rabat, le déboutonne, & le met en désordre.*

Eh que diable ! ne sçauroit-on vous dire un mot ? Je suis aise de vous faire compliment sur vos nôces. Car enfin, il seroit fort extraordinaire que dans un caffé il ne se trouvât pas une fille dont l'esprit pût

entrer en concurrence, pour la préférence .... de votre indifférence. Vous me direz que quand il s'agit de se marier, il y a peu de conformité entre le douaire de votre affection, & le préciput de vos sentimens : mais aussi vous m'avouerez que quand on veut se retirer dans son ménage, la comédie, le bal & les promenades sont des choses qui divertissent beaucoup. Pour ce qui est de l'opéra, comme je vous dis, je n'aime guere à aller aux Tuileries ; mais à cela près, je trouve, tout compté, tout rabattu, que c'est fort bien fait à vous de vous marier.

JOBELIN.

Que diantre me dit-il là ? J'écoute de toutes mes oreilles, & je n'y comprens rien.

LE CHEVALIER.

Mais à propos de tapisserie ; on est quelquefois bien aise de se mettre dans ses meubles. Par exemple, voilà une tabatiere qui est assez jolie : mais si vous aviez vu les Brocatelles de Véniſe, c'est tout autre chose. Je ne dis pas que Launay ne soit le premier homme que nous ayons en fait de vaisselle ; quoiqu'à le bien prendre, la manufacture des Gobelins ne laisse pas d'avoir son mérite. Mais après tout, depuis que les toiles des Indes sont défendues, je suis pour les bureaux de la Chine.

JOBELIN.

Quel coq-à-l'âne est ceci ? Mais à quoi est-ce que je m'amuse ?

SCENE VII.

LOUISON, DORANTE, LE CHEVALIER, CORONIS, JOBELIN,

VOici ma maîtreſſe : il faut la ſaluer. Mademoiſelle....

LOUISON *& tous les autres.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

JOBELIN.

Qu'eſt-ce donc que vous avez à rire ? Mais que vois-je ? Comme me voilà débraillé. Ah ! j'enrage de paroître comme cela. Morbleu, meſſieurs, je vous enverrai au diable avec vos ſottiſes.

DORANTE.

Laiſſez-moi ſeul, mes amis. Je vais vous joindre chez Principe, & nous acheverons là de régler nos affaires.

SCENE VIII.

DORANTE, LOUISON.

DORANTE.

HÉ bien, Louiſon, vous allez être mariée; je perds toute eſpérance d'être à vous, & vous avez conſenti à un mariage qui me fera mourir.

LOUISON.

Mon Dieu! Pourquoi me querellez-vous? Eſt-ce ma faute à moi? Ma mere m'a menacé de me renvoyer dans le couvent, ſi je n'épouſois monſieur Jobelin. Je ſerois bien aiſe d'être mariée avec vous: mais je ne veux point retourner au couvent.

DORANTE.

Quoi! vous verrez vos attraits en proie à un homme haïſſable, & qui n'en connoîtra jamais le prix; & moi il faudra me réſoudre à vous perdre, à ne vous jamais voir? Ah! Louiſon, je le vois bien, vous ne m'aimez plus.

LOUISON.

Allez, allez, laiſſez faire ma mere, puiſqu'elle veut que je me marie. Quand je ne ſerai plus ſous ſa

conduite, nous nous verrons, & nous nous aimerons tant qu'il vous plaira.

DORANTE.

Non, ce n'eſt pas là de quoi me contenter : & je ne ſçaurois ſouffrir que votre perſonne & votre cœur ſoient partagés. Conſentiriez-vous que je fiſſe en ſorte d'empêcher votre mariage ?

LOUISON.

Oui, pourvu que ma mere ne ſçût pas que je vous l'ai conſeillé ; car elle me querelleroit bien fort.

DORANTE.

Elle n'en ſçaura rien. Aimez moi toujours, c'eſt tout ce que ma tendreſſe exige de vous.

LOUISON.

Voyez-vous, elle m'a toujours tenu dans la dépendance, & elle ne veut pas ſeulement que je parle aux meſſieurs qui viennent ici, parce qu'elle dit que leurs diſcours font venir l'eſprit aux filles. Elle ne veut pas que j'en aie.

DORANTE.

Mais, Louiſon, ſi ce que je médite alloit manquer, que feriez-vous ?

LOUISON.

Ce que je ferois ? Dame, je vous l'ai déjà dit ; je ne veux point retourner au couvent. Ah ! voilà ma mere. Ne lui dites pas que je vous aime, au moins-

DORANTE.

Je vais raſſembler les gens dont j'ai beſoin pour mon entrepriſe.

SCENE IX.

Mad. JÉROSME, LOUISON.

Mad. JEROSME.

QU'EST-CE donc, petite fille, vous parlez à des hommes quand je n'y ſuis pas ?

LOUISON.

Je vous demande pardon, ma mere, c'eſt lui qui me parloit.

Mad. JEROSME.

Monſieur Jobelin eſt-il ici ?

LOUISON.

Oui. Il m'a penſé faire mourir de rire, de la figure dont il étoit bâti. Apparemment, il eſt allé ſe raccommoder ; &, Dieu merci, il ne m'a point parlé.

Mad. JEROSME.

Qu'eſt-ce à dire ? Eſt-ce ainſi qu'il faut parler d'un homme que vous allez épouſer ? Il faut dire :

ma mere, il ne m'a point parlé, j'en ſuis bien fâchée.

LOUISON.

Moi, fâchée de cela? Je n'aime point à mentir.

Mad. JEROSME.

Ouais, qu'eſt-ce que tout ceci? Vous ne l'aimez donc pas, à ce que je vois?

LOUISON.

Moi, ma mere? Hélas! non.

Mad. JEROSME.

Non?

LOUISON.

Non. Vous m'avez dit qu'il ne falloit point qu'une fille aimât les hommes; je fais ce que vous m'avez dit.

Mad. JEROSME.

Mais il faut aimer celui-là, puiſqu'il ſera votre mari.

LOUISON.

C'eſt donc une néceſſité qu'il faille aimer ſon mari? Si cela eſt, donnez-m'en un autre, je vous prie.

Mad. JEROSME.

Comment dites-vous? Ah, ah! petite imper-

tinente, vous êtes entêtée, à ce que je vois, & quelque colifichet blondin vous aura donné dans la vûe. N'est-ce point Narciſſe, ce petit fat, qui depuis le matin juſqu'au ſoir ſe fait l'amour à lui-même, qui paſſe toute la journée à ſe mirer dans ſa perruque, ajuſter ſa ſteinquerque, & ſe faire les yeux doux dans un miroir ?

LOUISON.

Oh fi, ma mere, j'aimerois autant aimer une femme.

Mad. JEROSME.

Je parie que c'eſt ce jeune conſeiller qui vient ici tous les ſoirs en épée & en chapeau bordé.

LOUISON.

Qui ? Ce bourgeois qui ſe croit de qualité, parce qu'il s'enivre avec ceux qui en ſont ? Mon Dieu ! Il a mille défauts que je ne ſçaurois ſouffrir.

Mad. JEROSME.

Si bien donc que c'eſt Dorante qui vous tient au cœur ?

LOUISON.

Dorante ?

Mad. JEROSME.

Eh bien, Dorante ? Vous ne lui trouvez point de défaut à celui-là.

LOUISON.

Hélas ! pourquoi lui en trouverois-je ?

Mad. JEROSME.

Je ne m'embarrasse pas que vous lui en trouviez. Je sçais qu'il est assez honnête-homme ; mais monsieur Jobelin a une bonne charge par devers lui, & c'est mieux votre fait qu'un jeune-homme qui n'a rien que son esprit & sa bonne mine. En un mot, c'est lui que je veux qui soit votre époux. Le voici ; qu'on lui fasse civilité, & qu'on réponde comme il faut à tout ce qu'il dira.

SCENE X.

M. JOBELIN, Mad. JEROSME, LOUISON.

Mad. JEROSME.

MONSIEUR, voilà ma fille qui est ravie de vous voir, & qui se dispose le plus agréablement du monde à vous épouser.

LOUISON.

Oui, voilà un beau magot, pour être ravie de l'épouser !

JOBELIN.

Mademoiſelle, tout ainſi qu'ès pays coutumiers, le vaſſal eſt tenu de prêter ſerment de foi & d'hommage-lige entre les mains de ſon ſeigneur féodal, avant qu'entrer en poſſeſſion des terres acquiſes dans ſa mouvance; de même viens-je en qualité de votre vaſſal indigne, vous promettre foi & loyauté perpétuelle, avant qu'entrer en poſſeſſion du fief ſeigneurial de vos beautés, à moi acquis par la ceſſion de madame votre mere, & le contrat qui ſera inceſſamment paſſé par-devant les notaires au Châtelet de Paris.

Mad. JEROSME.

Allons, petite fille, répondez.

LOUISON.

Moi, je ne ſçais ce qu'il me veut dire; qu'il ſe réponde lui-même, s'il s'entend.

Mad. JEROSME.

Impertinente! Elle dit, monſieur, qu'elle vous eſt fort obligée, & que le don de votre cœur lui eſt extrêmement cher.

JOBELIN.

Mon cœur, mademoiſelle, eſt un immeuble qui vous appartient, & ſur lequel vous avez hypothéque depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir.

Mad. JEROSME.

Eh bien, vous voilà muette?

LOUISON.

J'ai bien affaire de ſon hypothéque, je n'en bois jamais.

Mad. JEROSME.

Ah! monſieur, il faut l'excuſer ſi elle ne répond pas aux choſes que vous dites, elle eſt un peu honteuſe. Le mariage l'enhardira; & demain à l'heure qu'il vous plaira, nous ferons dreſſer le contrat. Allons, petite fille. Monſieur, je vous donne le bon ſoir.

JOBELIN *après avoir ſalué Louiſon qui détourne la tête.*

Voilà les affaires en bon train. La mere prévenue, la fille charmée de moi, le mariage prêt à ſe conclure, & vingt-mille écus qui vont me ſauter au colet. Oh parbleu, je ne craindrai plus la perſécution de mes créanciers, & j'aurai enfin de quoi payer ma charge. Ma foi, les habiles gens ſe tirent toujours d'intrigue, & l'eſprit eſt le vrai paſſe-par-tout de la fortune.

SCENE XI.

LA SOURDIERE, JOBELIN.

LA SOURDIERE.

AH ! vous voilà, à la fin ; il y a deux heures que je vous cherche.

JOBELIN.

Ah ! ſerviteur, je ſuis bien aiſe de vous rencontrer.

LA SOURDIERE.

J'ai bien des choſes à vous dire.

JOBELIN.

J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

LA SOURDIERE.

La mine eſt éventée, & Dorante eſt inſtruit de toutes vos affaires.

JOBELIN.

La becaſſe eſt bridée, & demain le mariage doit être conclu.

LA SOURDIERE.

Je vous dis encore une fois de prendre garde à vous, & qu'on ſonge à vous jouer un mauvais tour.

JOBELIN.

Un mauvais tour, à moi ? Et qui cela, s'il vous plaît ?

LA SOURDIERE.

Dorante.

JOBELIN.

Dorante ! Ah parbleu ! c'eſt bien d'un novice comme lui que je m'embarraſſe. Allez, allez, monſieur de la Sourdiere, nous ſommes un peu grecs, & on ne prend pas des chats comme nous ſans mitaines. J'ai mis ordre à tout, ayez l'eſprit en repos.

LA SOURDIERE.

Vous me faites mourir, avec votre confiance imprudente, & ... Mais quelle figure eſt ceci ?

SCENE XII.

JOBELIN, LA SOURDIERE, LA FLECHE, *déguisé & contrefaisant l'ivre.*

LA FLECHE *à part.*

VOICI mes gens. Jouons bien notre rôle, & faisons-les donner dans le panneau. Ah ! messieurs, serviteur. J'interromps votre conversation, peut-être : mais tout coup vaille. On m'a dit que vous étiez monsieur Jobelin. Est-il vrai ?

JOBELIN.

Oui, c'est moi. Que me veut cet ivrogne-là ?

LA FLECHE.

Je vous en sçai bon gré ; car j'ai besoin de vous. Je vous ai tantôt été chercher dans votre étude : mais comme vous n'y étiez pas, je ne vous y ai point trouvé ; & je suis allé de là à l'Alliance, prendre un peu de nourriture, modérément pourtant.

JOBELIN.

Je le vois bien.

LA FLECHE.

La modération eſt une belle choſe !

JOBELIN.

De quoi s'agit-il ?

LA FLECHE.

Attendez, que je rappelle mes idées. Ah ! m'y voici. Je voudrois que vous me fiſſiez un petit plaiſir. Je vous demande pardon, monſieur, ſi je parle de mes affaires devant vous. Vous le voulez bien ?

LA SOURDIERE.

Ah ! monſieur, de tout mon cœur.

LA FLECHE.

De tout mon cœur : fort bien. Vous êtes un brave homme. Or, comme vous ſçavez, ou comme vous ne ſçavez pas, je ſuis capitaine dans le régiment de Limoges.

JOBELIN.

Vous êtes capitaine ? Et que faites-vous à Paris, pendant que tout le monde eſt en campagne ?

LA FLECHE.

J'y ſuis venu pour faire une recrue, & en attendant je paſſe le temps au cabaret à faire mes obſervations ſur la guerre préſente.

JOBELIN.

Voilà des obſervations d'un grand ſecours à la République !

LA FLECHE.

D'un grand ſecours ? Je me donne au diable, ſi j'étois général d'armée, & qu'on me laiſsât faire, j'ai un plan dans ma tête pour conquérir toute l'Europe en une campagne. Ecoutez-bien ce raiſonnement-ci. Je voudrois avoir deux armées, l'une au Midi, & l'autre au Septentrion. Avec celle-ci je marche en Allemagne, & je commence par m'emparer de toutes les vignes qui bordent le Rhin. Les Allemands n'ayant plus de vin, il faut qu'ils crevent, la mortalité ſe met dans leur armée ; & par conſéquent, me voilà maître de tout ce pays-là. J'y fais rafraîchir mes troupes, & de là je paſſe en Hollande. Allons, me voilà en Hollande ; qui m'aime me ſuive. Je vais d'abord . . . . Attendez, je crois que nous ferions mieux de conquérir auparavant la Turquie. Qu'en croyez-vous ? Oui, c'eſt bien dit. Allons, enfans, ne nous rebutons point : nous arriverons bientôt. Nous voici déjà dans la Grece. Ah le beau pays ! Dieu ſçait comme nous allons ſouffler de ce bon vin Grec. Mais, meſſieurs, ne vous enivrez pas, au moins. Tudieu ! nous avons beſoin de notre cervelle. Buvons ſeulement chacun votre bouteille, en chantant une petite chanſon.

Et brin, bron, brac,
Donnez-moi du tabac, la relera, &c.

JOBELIN.

Voilà un pauvre diable qui eſt bien ivre !

LA SOURDIERE.

Prenez haleine, monſieur, vous avez fait une aſſez belle campagne.

LA FLECHE.

Voilà ce qu'on appelle faire la guerre cela, & aller vîte en beſogne.

JOBELIN.

Oui, mais voilà bien du pays battu, & pour faire tout ce chemin là, il faudroit donner des chevaux de poſte à toute votre armée. Revenons à votre affaire, s'il vous plaît. Que ſouhaitez vous de moi ?

LA FLECHE.

Je m'en vais vous le dire. J'ai quinze hommes à refaire à ma compagnie, avant de retourner à notre garniſon ; & comme je n'ai point d'argent, voilà un diamant de cinq cent écus, que je vous prie de me faire mettre en gage pour deux ou trois cent piſtoles.

JOBELIN.

Pour deux ou trois cent piſtoles ? Vous voulez dire deux ou trois cent écus.

LA FLECHE.

Eh oui, quelque chose comme cela.

JOBELIN *à part.*

Peste, voilà un fort beau diamant. Ce seroit un vrai présent à faire à ma maîtresse. Tâchons d'empaumer cet ivrogne-là. Monsieur, vous ne trouverez guere que quatre cent francs là-dessus.

LA FLECHE.

Quatre cent francs ! J'aimerois mieux que le diamant fût au fond de la mer Méditerranée. Allons, je m'en vais le jouer au piquet pour cent pistoles contre le premier venu. Je n'aime point à lanterner moi.

JOBELIN *à part.*

Parbleu, il ne faut pas manquer l'occasion. Il est fou comme une grive. Embarquons-le dans le jeu. Monsieur, si vous êtes homme à jouer, je vous ferai votre affaire.

LA FLECHE.

Oui ? Parbleu j'aime les gens d'accommodement. Touchez-là. Je veux vous procurer la pratique du régiment, pour tous les contrats de mariage & d'acquisition de rente que feront nos officiers.

JOBELIN.

Je vous remercie. Je crois que les acquisitions aussi-bien que les mariages de ces messieurs là, font aisément sans contrat.

LA FLECHE.

Allons-nous-en là-dedans boire une bouteille de Perſico.

JOBELIN.

Volontiers. Je tiens l'âne par la bride, & le diament eſt bien aventuré.

LA FLECHE *à part.*

Le poiſſon eſt dans la naſſe, & nous allons voir beau jeu. Allons, mon ami : lara, lera, lera.

LA SOURDIERE.

Il faut que je conduiſe ceci de l'œil. Je ſerai bien aiſe de lui aider à gagner le diamant, afin d'être de moitié.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOURDIERE.

LE CHEVALIER & CORONIS.

AH, ah, ah, ah, ah, ah.

LE CHEVALIER.

Parbleu, cela eſt trop plaiſant; ah, ah, ah. Eh bon ſoir, la Sourdiere, où vas-tu?

L

LA SOURDIERE.

Laiſſe-moi aller. J'ai affaire.

LE CHEVALIER.

Je ſuis ton ſerviteur. Tu ne t'en iras pas que je ne t'aie conté ce qui vient de nous arriver; cela mérite bien ton attention. Nous étions chez Principe.....

LA SOURDIER

Je n'ai pas le temps de t'entendre.

CORONIS.

Oh, cadedis, vous nous écouterez, ou nous aurons du bruit.

LE CHEVALIER.

Un de nos amis, qui ſe deſennuyoit à caſſer des vîtres & des lanternes dans la rue S. Honoré, a été pourſuivi par une compagnie du Guet à pied. Les archers ont paſſé pardevant la boutique. Nous les avons arrêtés en leur préſentant du roſſoli & de l'eau-de-vie. Ils y ont pris goût, & pendant qu'ils buvoient, nous leur avons eſcamoté leurs armes. Ils s'en ſont apperçus; recours à la razade. Ils ont voulu ſe fâcher; autre razade; ſi bien que de razade en razade, nous les avons tellement enivrés, qu'ils ont pris querelle enſemble, & ſe ſont donné je ne ſçais combien de coups de poing. Le ſergent, plus ſivre qu'eux, les a tous menés au Châtelet, comme

perturbateurs du repos public. Ne trouves-tu pas cela plaisant ?

LA SOURDIERE.

Oui, fort plaisant. Vous jouez à vous faire de jolies affaires. Boire le jour, courir la nuit, casser des vîtres, arracher des enseignes, enivrer le guet : voilà le secret d'attraper un jour quelque bon coup de mousquet sur les oreilles.

LE CHEVALIER.

Oh ? vous voilà, monsieur le Caton, qui parlez par sentences. Parbleu, vous ne le prenez pas mal. Sçais-tu bien qu'il n'y a rien de meilleur pour la santé, que de berner de temps en temps les gens qui nous déplaisent ? Demande aux médecins : cela éclaircit les humeurs, cela rafraîchit le sang, & cela aide à la digestion.

CORONIS.

Sans doute. Comment mordi ! des coquins s'érigeront en perturbateurs des divertissemens de lune, & nous ne réformerions pas cet abus ?

LA SOURDIERE.

Ma foi, ce sont vos affaires. Serviteur.

LE CHEVALIER.

Que diantre, tu es bien pressé ! Parlons un peu d'affaires. As-tu vu le nouvel opéra ?

LA SOURDIERE.

Non, & n'ai nulle envie de le voir.

LE CHEVALIER.

Et toi, l'as-tu vu ?

CORONIS.

Oui, certes, je l'ai vu.

LE CHEVALIER.

Hé bien, dis-nous un peu, comment le trouves-tu ?

CORONIS.

Cadedis, comment je le trouve ? Raviſſant, merveilleux. Tout ce qui s'appelle opéra, voyez-vous ne peut être que bon & agréable ; & la raiſon la voici : c'eſt que dans un opéra, vous trouvez de tout, vers, muſique, balets, machines, ſymphonies : c'eſt une varieté ſurprenante, il y a de quoi contenter tout le monde. Voulez vous du grand, du tragique, du pathétique ?

Le perfide Renaud me fuit ;
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit...

Aimez-vous le tendre, le doux, le paſſionné ?

Non, je ne voudrois pas encor
Quitter mon berger pour Médor.

Voulez-vous du burleſque ?

Mes pauvres compagnons, hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort leger repas.

Voulez-vous de la morale ?

Les Dieux puniſſent la fierté;
Il n'eſt point de grandeur que le ciel irrité
N'abaiſſe quand il veut, & ne réduiſe en poudre;

Et le reſte. On y trouve juſqu'à des vaudevilles & des imitations naïves des airs du Pont-neuf ſi vous voulez :

Les roſſignols, dès que le jour commence,
Chantent l'amour qui les anime tous.

En un mot, c'eſt un enchantement ; & ce ſeroit une choſe accomplie, ſi l'on pouvoit faire en ſorte que le chant fût fait pour les vers, & les vers pour le chan.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne me divertis point à l'opéra ; & je n'y vais jamais que pour folâtrer dans les couliſſes avec quelque danſeuſe.

CORONIS.

Il eſt vrai que bien des gens y vont préſentement pour tout autre plaiſir que celui des oreilles.

SCENE IV.

Mad. JEROSME, LE CHEVALIER, CORONIS, LA SOURDIERE.

Mad. JEROSME.

MESSIEURS, il eſt minuit ſonné ; faites-moi la grace de vous retirer.

LA SOURDIERE.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Attens, attens. Et par quelle raiſon nous retirer, madame Jérôme ?

Mad. JEROSME.

Par la raiſon, monſieur, que voici l'heure des femmes ; & puiſqu'elles ne viennent pas vous incommoder le jour, il eſt bien juſte que vous leur laiſſiez la nuit : chacun le ſien n'eſt pas trop.

LE CHEVALIER.

Vous êtes pour les récréations nocturnes, madame Jérôme.

Mad. JEROSME.

Oh vraiment, ſi on n'avoit d'autres rentes que la dépenſe qui ſe fait ici de jour, & ſans le caſuel de la nuit, on courroit riſque d'avoir les dents bien longues Vous êtes cinq ou ſix, qui, pourvu que vous ſoyez toute une après-dînée ici à chanter des chanſons, dire des fadaiſes, conter une hiſtoire de celui-ci, une aventure de celle-là, & faire la chronique ſcandaleuſe du genre-humain, ne vous embarraſſez pas du reſte. Cependant, ce n'eſt pas-là mon compte, & je ne dîne pas de vos converſations. Vous voilà trois, par exemple, qui me devez de l'argent depuis long-temps, & qui ne parlez non plus de payer, que ſi vous étiez ici logés par étape.

CORONIS.

Quant à moi, madame Jérôme, je vous dois, je penſe, trois écus; mais j'attens ma lettre de change.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ſuis brouillé avec ma petite marchande de dorure, & je ne ſçaurois vous payer qu'à la paix.

LA SOURDIERE.

Et moi, je vous proteſte que le premier argent que je gagnerai à trois dez, ſera pour vous.

Mad. JEROSME.

Voilà des dettes bien aſſurées.

SCENE XV.

JOBELIN, LA FLÊCHE, Mad. JEROSME, CORONIS, LE CHEVALIER, LA SOURDIERE.

CORONIS *au chevalier.*

VOici nos gens. Songeons à ce que nous a recommandé Dorante.

LA FLECHE.

Vous me devez ſix-vingts piſtoles : payez-moi ; je ne joue plus.

JOBELIN.

Comment, vous ne me donnez pas ma revanche!

LA FLECHE.

De quoi vous plaignez-vous? Je vous ai gagné au piquet, vous me demandez votre revanche à pair-&-non; je vous la donne. Je ne vous gagne que douze cent livres; & j'ai hazardé mon diamant qui en vaut quinze cent : c'eſt cent écus que je perds clairement. Il me ſemble que je fais aſſez bien les choſes.

JOBELIN.

Tudieu ! vous avez la parole bien libre, pour un homme qui étoit ivre il n'y a qu'un moment.

LA FLECHE,

C'eſt que je me ſuis deſenivré en gagnant votre argent. Allons, les bons comptes font les bons amis; payez-moi tout à l'heure, ou je vous paſſe mon épée au travers du corps.

JOBELIN.

Meſſieurs, ſéparez-nous, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Comment morbléu, on inſulte monſieur Jobelin ?

CORONIS.

Allons ſandis, coupons les oreilles à ce maraut.

LA SOURDIERE.

Des épées tirées ! Allons-nous-en d'ici.

Mad. JEROSME.

Meſſieurs ! Quel déſordre ! Je ſuis perdue.

LA FLECHE.

Comment, canailles ? Deux contre un ? Ah ! j'ai le corps percé : je ſuis mort : un chirurgien.

Mad. JEROSME.

Miſéricorde ! Un homme tué dans ma maiſon ! Me voilà ruinée.

CORONIS.

Sauvons-nous, meſſieurs.

SCENE XVI.

SCENE XVI.

DORANTE, L'ABBÉ, Mad. JÉROSME, JOBELIN, LA FLECHE.

DORANTE.

QUEL bruit ai-je entendu ? Mais que vois-je ? Ah, ciel ! Monſieur de Boiſclair, qui vous a mis en cet état ?

LA FLECHE.

Ah, mon couſin ! je me meurs. Trois coquins viennent de m'aſſaſſiner, & c'eſt ce ſcélérat de notaire qui les a fait agir. Eh, de grace, qu'on me faſſe venir le ſuceur du Régiment.

SCENE XVII.

DORANTE, JOBELIN, L'ABBÉ, Mad. JEROSME.

DORANTE.

UN de mes parens assassiné ! Ah je vous apprendrai à qui vous vous jouez. Holà, laquais, qu'on m'aille quérir le commissaire.

JOBELIN.

Ah ! je tremble, & je voudrois être bien loin.

L'ABBÉ.

Vous voilà dans un vilain cas, madame Jérôme, & j'en suis fâché pour l'amour de vous.

Mad. JEROSME.

Monsieur Dorante, ne me perdez pas, je vous conjure.

DORANTE.

Non, non, cela ne passera pas ainsi. C'est mon cousin-germain, on l'a assassiné chez vous ; c'est à vous à m'en répondre, & je prétens que justice soit faite.

Mad. JEROSME.

Hé, monsieur, voudriez-vous me ruiner ?

DORANTE.

Vous n'en serez pas quitte à si bon marché, & je veux vous faire punir corporellement.

L'ABBÉ.

Corporellement ! cela ne vaut pas le diable, madame Jérôme.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, L'ABBÉ, Mad. JEROSME, JOBELIN, LA FLECHE *en Commissaire avec un faux nez.*

VOICI, fort à propos, monsieur le commissaire. Monsieur, on vient de tuer ici un officier qui est de mes parens. Je vous prie de faire votre charge.

LA FLECHE *prenant une voix enrouée.*

Votre laquais m'a informé de la chose, & j'amene des archers pour conduire les délinquans au Châtelet.

Mad. JEROSME.

Au Châtelet !

JOBELIN.

Monſieur, je ſuis notaire royal, & conſeiller du roi.

LA FLECHE.

N'importe. Le délit eſt flagrant : il y a mort d'homme, & vous viendrez au Châtelet.

Mad. JEROSME.

Ah! je ſuis au déſeſpoir. Monſieur l'Abbé, faites en ſorte que je n'aille point au Châtelet.

L'ABBÉ.

Attendez, je viens de trouver un moyen d'ajuſter ceci. Dorante, il faut accommoder cette affaire-là, mon enfant. Il ne tient qu'à toi de ruiner madame Jerôme, mais en ſeras-tu mieux ? Elle a une jeune fille : il faut qu'elle te la donne en mariage, & qu'il ne ſoit plus parlé de rien.

DORANTE.

Non, non, madame l'a promiſe à monſieur Jobelin : il faut la laiſſer faire. Elle le croit riche, & je vois bien ....

L'ABBÉ.

Lui riche ! Il n'a point d'autre patrimoine que ſon induſtrie, & il y a actuellement une ſentence contre lui pour le payement de ſa charge ; n'eſt-il pas vrai, monſieur Jobelin ?

JOBELIN.

Ah ! tout eſt découvert, j'enrage.

Mad. JEROSME.

Qu'entens-je ? Vous devez votre charge, monſieur ? vraiment, un jour plus tard j'allois faire un joli marché.

L'ABBÉ.

Hé bien, madame, êtes-vous dans le goût de ma propoſition ?

Mad. JEROSME.

Oui, monſieur, puiſque je ſuis détrompée ; je ſerai ravi de donner ma fille à monſieur Dorante, pourvu qu'il appaiſe l'affaire qui vient d'arriver.

L'ABBÉ.

Oh pour cela, madame, il en eſt le maître, je vous aſſure. Ça, il n'y a qu'à dreſſer le contrat tout à l'heure. Monſieur Jobelin ſe trouve ici fort à propos.

JOBELIN.

Moi dreſſer le contrat ?

DORANTE.

Tout beau, ne vous faites pas tirer l'oreille, ou je vais faire entrer les archers.

LA FLECHE.

Et l'on vous menera au Châtelet.

JOBELIN.

Quoi ! j'aurai encore la mortification de faire le contrat de mariage de mon rival ? Ah maudit pair-&-non !

DORANTE.

Allons, monsieur l'Abbé, & monsieur le commissaire, venez servir de témoins & signer au contrat que nous allons passer tout à l'heure.

LA FLECHE.

Ma foi, voilà une véritable aventure de Caffé.

LA

CEINTURE MAGIQUE,

PETITE COMÉDIE.

Repréſentée devant le Roi au mois de Février 1701.

AU LECTEUR.

C'Est ici un ouvrage de commande, & un travail de douze heures. Ainſi j'ai lieu d'eſpérer que les plaiſanteries n'en ſeront point examinées trop ſérieuſement. On ſçait que l'intention de la comédie eſt de faire rire, comme celle de la tragédie eſt de faire pleurer. Il n'y a rien de moins naturel que de voir Jupiter déclamant les vers d'Euripide & Hercule négociant avec les oiſeaux un paſſage pour la fumée des ſacrifices. Cependant ces plaiſanteries ſont reçues dans Lucien & dans Ariſtophane, parce qu'elles excitent la paſſion, & que cette premiere règle couvre toutes les irrégularités. Il n'eſt donc pas néceſſaire de juſtifier ici ce qui pourroit ſembler un peu outré dans la petite Comédie que l'on va voir, puiſqu'on vouloit qu'elle fût ainſi, & qu'elle a produit l'effet que l'on en attendoit. Il ſeroit peut-être plus à propos de rapporter à quelle occaſion elle a été faite : mais la modeſtie ne me permet pas de nommer au public tous les acteurs illuſtres qui ont bien voulu s'en faire un amuſement. Il me ſuffit de conſerver pour moi-même le ſouvenir éternel des bontés du grand prince qui m'en a fourni l'idée, & le trop juſte regret d'une auguſte princeſſe, à qui la France doit le plus cher objet de ſon amour ; & qui en auroit fait elle-même le bonheur & les délices, ſi une mort prématurée ne l'eût enlevée à la fleur de ſon âge.

ACTEURS.

Mad. MERLUCHE, *vieille.*

LUCETTE, BALIVERNE, } *ſes nièces.*

OCTAVE, HORACE, } *leurs amans.*

TRUFALDIN, LE CAPITAN. } *tuteurs amoureux.*

FRANCISQUE, *homme d'intrigues.*

La ſcène eſt dans une place publique.

LA CEINTURE MAGIQUE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Mad. MERLUCHE, LUCETTE, BALIVERNE.

Mad. MERLUCHE.

OR çà, mes niéces, parlons un peu d'affaires. Vous commencez à devenir grandes filles, mes enfans; & à votre âge, je le ſçais par mon expé-

rience, les jours ſont longs, & les années ſont courtes. Je crois qu'il eſt temps, ou jamais, de ſonger à vous pourvoir. Feu monſieur Goguelu votre pere ſe voyant près d'aller rendre ſes comptes en l'autre monde, s'aviſa de faire un teſtament. Il eût bien mieux fait de mourir ſubitement, le pauvre homme. Il n'eut pas cet eſprit-là. Il vous laiſſa ſous la tutele, vous du Capitan, & vous du ſeigneur Trufaldin; deux auſſi grands benêts, ſans les flatter, qu'il y en ait dans le pays. En cette qualité, il a réglé qu'ils pourroient vous épouſer au bout de l'an, ou bien vous marier à leur fantaiſie. Voilà l'année finie. Quelle eſt votre intention à toutes deux?

LUCETTE.

Hé mais, ma tante.... pour ce qui eſt de moi.... dame... je ne ſçais pas que vous dire... car... voyez-vous... une fille... enfin... vous comprenez bien.

Mad. MERLUCHE.

Voilà une réponſe fort claire. Et vous?

BALIVERNE.

Ah! ma tante, en vérité, vous demandez là des choſes bien extraordinaires. Comment voulez-vous qu'on vous réponde? Et le moyen d'acheminer la pudeur & la bienſéance aux termes d'une déclaration comme celle-là?

Mad. MERLUCHE.

Oui? voilà donc votre réponſe, mademoiſelle Lucette? Et vous, mademoiſelle Baliverne, eſt-ce là tout ce que vous avez à me dire?

BALIVERNE.

Nous ne diſons pas cela, mais enfin....

Mad. MERLUCHE.

Vous ne dites pas cela, mais enfin.... mais enfin vous ne dites rien. Et moi qui n'ai pas le loiſir de lanterner, je ſuis votre ſervante. Faites vos affaires comme vous l'entendrez.

LUCETTE.

Ah! ma tante, ne vous en allez pas.

BALIVERNE.

Mon Dieu, ma tante, que vous êtes preſſante! Vous traitez les ſentimens du cœur avec une autorité tyrannique, & vous ne leur donnez pas le tems de ſe développer par les gradations néceſſaires.

Mad. MERLUCHE.

Vous n'êtes pas mal impertinentes, mes petites niéces. Mais enfin, il n'y a qu'un oui ou un non qui ſerve. Vous, Lucette, voulez-vous épouſer le Capitan? Eh? Quoi? N'eſt-ce pas oui que vous dites?

LUCETTE.

Non vraiment, ma tante,

Mad. MERLUCHE.

Ah, voilà parler. C'eſt quelque choſe que cela. Et vous, êtes-vous dans la réſolution de prendre Trufaldin pour mari ? Plaît-il ? Dépêchez-vous, je m'en vais.

BALIVERNE.

Puiſque vous me défendez de périphraſer mes élocutions, & que vous exigez de mon ingénuité le laconiſme d'une déciſion monoſyllabique ; la particule négative eſt celle dont je me ſervirai pour vous répondre.

Mad. MERLUCHE,

Voilà bien du Phébus pour dire *non*. Ah ! jeuneſſe, jeuneſſe ! O çà, puiſque ces deux-là ne vous conviennent point, j'en ai deux autres à vous propoſer, qui vous ſont venus demander ce matin à moi. Le premier eſt un grand garçon. . .

BALIVERNE.

N'eſt-ce pas un jeune homme qui vient quelquefois au logis ?

Mad. MERLUCHE.

Cela ſe peut.

BALIVERNE.

Qui eſt ſi bien fait & qui a des manières ſi polies ?

Mad. MERLUCHE.

Oui.

BALIVERNE.

Qui eſt toujours vêtu ſi magnifiquement ?

Mad. MERLUCHE.

Vous y êtes.

BALIVERNE.

Qui s'appelle Horace ?

Mad. MERLUCHE.

Juſtement.

BALIVERNE.

Et qui loge dans la grande place vis-à-vis la maiſon du gouverneur ?

Mad. MERLUCHE.

C'eſt cela même.

BALIVERNE.

Je ne le connois point.

Mad. MERLUCHE.

Au diantre ſoit la petite mijaurée !

LUCETTE.

Et qui eſt l'autre, ma tante ?

Mad MERLUCHE.

L'autre eſt un jeune homme du même âge, riche, ſage, bien fait, & qui s'appelle Octave. Vous riez ? Je vois bien que vous ne le connoiſſez pas, comme votre ſœur.

LUCETTE.

Pardonnez-moi, ma tante, je le connois fort bien.

Mad. MERLUCHE.

Elle eſt de bonne foi, celle-ci. Hé bien, conſentez-vous à le recevoir pour époux?

LUCETTE.

Oui, ma tante.

Mad. MERLUCHE.

Et vous, ſerez-vous bien aiſe d'épouſer Horace?

BALIVERNE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Mad. MERLUCHE.

Voilà qui eſt bien. Rentrez chacune chez vous. Je vais parler à vos tuteurs. S'ils y conſentent, l'affaire ſe conſommera dès aujourd'hui; & s'ils n'y conſentent point, je ſçaurai bien les y obliger par force ou par adreſſe.

SCENE I.

SCENE II.

Mad. MERLUCHE, TRUFALDIN, LE CAPITAN.

QU'ON porte mes armes chez le fourbiſſeur, que mes piſtolets ſoient bien nettoyés, & que mon épée de combat ſoit prête au plus tard dans demi-heure.

TRUFALDIN.

Je reviens dans le moment : qu'on m'attende au logis, & qu'on ait ſoin de faire bien mitonner mon potage pour ce ſoir.

Mad. MERLUCHE.

Ah ! les voici fort à propos. Je vous cherchois, meſſieurs ; & j'ai une propoſition à vous faire, à tous deux.

TRUFALDIN.

Me voilà prêt à vous ouir.

LE CAPITAN.

Parlez.

Mad. MERLUCHE.

Vous êtes tuteurs de mes niéces. Elles ſont en âge d'être pourvues ; & je dois, comme leur tante,

penser à leur établissement. Vous, seigneur Trufaldin, vous connoissez Horace ? Il vous demande votre pupile en mariage. Et vous seigneur Capitan, Octave est de vos voisins ; il est dans le dessein de prendre Lucette pour épouse. Voyez ce que vous avez à répondre.

TRUFALDIN.

Allons, seigneur Capitan.

LE CAPITAN.

Répondez, seigneur Trufaldin.

TRUFALDIN.

Je ne parlerai pas le premier.

LE CAPITAN.

Parlez, parlez, je vous le permets.

TRUFALDIN.

L'honneur vous appartient.

LE CAPITAN.

Hé bien, je vous l'ordonne.

Mad. MERLUCHE.

Il ne faut point tant de cérémonies pour dire une parole. Parlez, vous, seigneur Trufaldin : quelle réponse faut-il que je fasse à Horace ?

TRUFALDIN.

Vous pouvez lui répondre qu'il n'a qu'à prendre

parti ailleurs, & que je ne suis pas dans le sentiment de lui donner votre niéce.

Mad. MERLUCHE.

Et par quelle raison, je vous prie ?

TRUFALDIN.

Par la raison que je suis dans le dessein de la prendre pour moi.

Mad. MERLUCHE.

Fort bien. Et vous, que souhaitez-vous que je dise de votre part à Octave ?

LE CAPITAN.

Vous lui direz, que s'il veut avoir Lucette, il n'a qu'à la venir chercher au bout de cette épée.

Mad. MERLUCHE.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LE CAPITAN.

Parce que je suis résolu, moi, de lui faire l'honneur de la prendre pour femme.

Mad. MERLUCHE.

Je ne manquerai pas de leur dire cela de votre part : mais, en attendant, je puis vous répondre de la mienne, que mes niéces ne feront, ni pour vous, ni pour vous.

LE CAPITAN.

Pauvre femme ! Et où diable pouvez-vous trouver un parti plus avantageux, un parti en qui se rencontrent plus éminemment le bien, la noblesse, & la valeur ? Pour mon bien, il est connu de tout le monde. J'ai huitante-mille écus, à quelques zéros près, de patrimoine. Quant à la noblesse, cadédis, je descens, moi qui vous parle, en droite ligne de Nembroth. Et pour ce qui est de la valeur, celle d'Alexandre, celle de Thémistocle, de Scipion, de Pompée, de César; vétilles. J'ai par-devers moi trente batailles plus sanglantes que celle du Granique, sans compter les combats singuliers, & les procédés, qui feront un jour le tableau le plus splendide du théâtre d'honneur.

Mad. MERLUCHE.

Cela est vrai : témoin ce procédé que vous eutes, il y a quelque-temps, contre un passant qui vous donna je ne sçais combien de soufflets, sans que vous vous missiez en défense.

LE CAPITAN.

Et donc ? Vous voulez que je m'aille commettre contre un fat qui n'est peut-être pas gentilhomme ? D'ailleurs, je ne fais rien, moi, qu'avec délibération. Ce coquin me prit pendant que je délibérois ; & dans le temps que j'allois prendre mon parti, le polisson s'esquiva.

Mad. MERLUCHE.

Et, mon ami, croyez-moi, vous êtes vous-même le plus grand poltron qu'il y ait vingt lieues à la ronde ; comptez là-dessus. Mais, pour couper court, j'ai à vous dire, en un mot comme en cent, que je ne me soucie ni de Nembroth ni de Faribroth ; que je suis la tante de mes niéces ; & qu'à moins qu'elles ne consentent à vous épouser, je seconderai de tout mon pouvoir tous les stratagêmes qu'Horace & Octave mettront en œuvre pour vous les enlever à l'un & à l'autre.

TRUFALDIN.

J'empêcherai bien qu'Horace ne me l'enleve ; & ma maison sera si bien fermée, que je défie homme vivant d'y entrer sans canon.

LE CAPITAN.

Cadedis, si je vois Octave approcher mon hôtel de cinq cent pas, je le réduirai si bien en poussière, que le vent emportera ses cendres jusques à la moyenne région de l'air.

Mad. MERLUCHE.

Sans tant de forfanterie, tâchez d'avoir entre-ci & ce soir le consentement de mes niéces. Si vous ne faites voir qu'elles vous aiment, je signerai la premiere à votre contrat. Sinon, je vous ferai connoître de quel bois se chauffe madame Merluche.

TRUFALDIN.

Soit. Je rentre, & je vais sur le champ avoir une explication là-dessus.

LE CAPITAN.

Je vais aussi faire expliquer Lucette. Souvenez-vous cependant que je suis le Capitan Escarbombardon de la Spopondrillade. C'est tout dire.

SCENE III.

Mad. MERLUCHE, HORACE, OCTAVE.

HÉ bien, madame, quelle réponse vous a-t-on faite ?

OCTAVE.

Quelles nouvelles avez-vous à nous apprendre ?

Mad. MERLUCHE.

Une bonne & une mauvaise. Mes niéces ne s'éloignent pas de vous épouser : mais leurs tuteurs se sont mis dans la tête de les épouser eux-mêmes.

HORACE.

Que ferons-nous pour détourner l'exécution de ce fatal dessein ?

OCTAVE.

Quels moyens employerons-nous pour empêcher ce funeſte mariage ?

Mad. MERLUCHE.

C'eſt à vous à y rêver. Ce ſont deux hommes très-propres à donner dans tous les panneaux qu'on leur voudra tendre. Mais ils vont être furieuſement en garde contre vous. Votre ſoin eſt de faire en ſorte de tirer mes niéces de chez eux pour les amener chez moi ; & le mien eſt de faire tenir vos contrats tout prêts, afin de profiter vîte de l'occaſion. Adieu. Songez à vos affaires : je vais ſonger aux miennes.

SCENE IV.

HORACE, OCTAVE.

HORACE.

MON cher Octave, n'imaginez-vous rien pour détourner l'orage qui nous menace ?

OCTAVE.

Non.

HORACE.

Comment faire pour sortir du labyrinthe où nous sommes ?

OCTAVE.

Je ne sçai.

HORACE.

Ce brutal de Trufaldin ne souffrira jamais que nous entrions chez lui.

OCTAVE.

Et ce faquin de Capitan va être en garde contre toutes les tentatives que je pourrois faire pour parler à l'aimable Lucette.

HORACE.

Nous ne pourrons pas même leur écrire.

OCTAVE.

Qui est-ce qui rendroit nos lettres?

HORACE.

Tous nos valets leur sont connus.

OCTAVE.

Quel parti prendre ? A quelle invention recourir ? Quelle résolution former ?

HORACE.

Rêvez un peu de votre côté, tandis que je rêverai du mien.

SCENE V.

SCENE V.

HORACE, OCTAVE, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

LE mérite & les talens ſont bien perſécutés en ce ſiécle de fer. J'ai toujours ouï dire que l'argent des ſots eſt le patrimoine des gens d'eſprit : & cependant, il n'eſt pas permis de prendre ſon bien où on le trouve ; & vous êtes perpétuellement expoſé, ou aux irruptions de la populace, ou aux brutalités de la juſtice. Il faut voir ſi je ſerai plus heureux dans cette ville-ci que dans les autres, & ....

HORACE.

Il me ſemble que j'ai vu ce coquin-là quelque part.

FRANCISQUE.

Voilà un homme qui me connoît. Paſſons de l'autre côté.

OCTAVE.

Que vois je ? N'eſt-ce pas ? ... oui. Eh, c'eſt toi, mon pauvre Franciſque ? Par quelle aventure te retrouvai-je en ce pays-ci ? Te voila dans un plaiſant équipage !

FRANCISQUE.

Vous voyez un exemple des caprices de la Fortune.

OCTAVE.

Il ſemble que le ciel t'ait fait venir ici pour nous tirer d'embarras. Seigneur Horace, voilà l'homme qu'il nous faut, le génie le plus heureux, l'eſprit le plus fertile en expédiens que nous puiſſions jamais trouver.

HORACE.

J'ai quelque idée de l'avoir vu, il n'y a pas long-temps.

OCTAVE.

Qu'as tu donc fait depuis ſix ans que tu as quitté mon ſervice?

FRANCISQUE.

Ma foi, monſieur, on a beau ſe tourmenter pour bien faire; quand on eſt né malheureux, on ne réuſſit jamais à rien. Au ſortir de chez vous, me voyant en âge de prendre un parti, je m'étois jetté dans les finances. Nous étions cinq ou ſix, qui avions fait une compagnie pour lever un droit ſur les particuliers qui vont tard dans les rues. Cela alloit aſſez bien dans les commencemens: mais dans la ſuite nous fumes traverſés. Un faux frere révéla les myſtères de la ſociété. Nous nous diſperſâmes: & moi, qui ai toujours eu les inclinations belli-

queuſes, je me jettai dans le parti des armes. Comme je ne trouvai pas d'abord d'occaſion d'aller exercer ma valeur ſur la frontiere, je me mis à faire la petite guerre dans Paris, où en peu de temps je me rendis aſſez recommandable. Au bruit de mes grandes actions, le lieutenant-criminel fut curieux de me voir. Il m'envoya un de ſes gentilshommes, & me témoigna qu'il ſeroit bien aiſe que nous euſſions un quart-d'heure de converſation enſemble. Je ne pus me diſpenſer de lui particulariſer quelques faits, dont il n'avoit ouï parler qu'en gros. Il en fut charmé; & pour me récompenſer, il me donna de ſon pur mouvement, un emploi ſur les galeres de France. J'y ai ſervi cinq ans avec honneur; je m'y ſuis fort diſtingué. Enfin, comme je n'exerçois que par commiſſion, mon temps étant expiré, j'ai été licencié; & je me ſuis retiré dans cette Province, en attendant quelque occaſion qui puiſſe me conduire à un poſte plus élevé.

OCTAVE.

Je prens part aux dignités que ton mérite t'as procurées, &....

HORACE.

Ah! par ma foi, je me le remets à ſon récit. C'eſt lui que j'ai vu il y a ſix ſemaines à Marſeille, voler, en préſence de toute la ville, le cheval d'un gentilhomme.

FRANCISQUE.

Voler un cheval ? Vous me faites tort. Il eſt vrai que nous ſortimes enſemble de la ville, à bride abbatue : mais ce ne fut pas ma faute.

HORACE.

Comment, ce ne fut pas ta faute ?

FRANCISQUE.

Non vraiment. Comme je paſſois par une petite rue fort étroite, je trouve un cheval qui étoit juſtement en travers du chemin. Je me mis en devoir de paſſer par derriere. On me cria : prenez garde, il vous donnera un coup de pied. Je voulus aller par devant. On me dit, n'avancez pas, il vous mordra. Si bien donc que, de peur d'être mordu ou eſtropié, il falloit néceſſairement que je paſſaſſe par deſſus. Effectivement, je mis le pied dans un des étriers, & je paſſai une jambe. Dans ce temps là ce diable de cheval prend le mords aux dents, & m'emporte à vingt-cinq lieues de là. Voyez, je vous prie, ſi cela s'appelle voler un cheval.

OCTAVE.

Il a raiſon, ce n'eſt pas lui qui emmena le cheval, c'eſt le cheval qui l'emmena.

HORACE.

Voilà un compere qui a de l'eſprit, & qui pourroit bien, s'il vouloit, nous tirer de l'inquiétude où nous ſommes.

OCTAVE.

O ça, mon pauvre Franciſque, te ſens-tu toujours ces nobles diſpoſitions que je t'ai vues autrefois, ce génie heureux pour la fourberie, cette généreuſe tendreſſe pour l'argent, ce vertueux mépris des coups de bâton & des étrivieres ?

FRANCISQUE.

Toujours, monſieur. Je n'ai point varié ; & depuis que je ne vous ai vu, j'ai encore fortifié mes perfections de la connoiſſance de tous les arts qui peuvent enrichir la profeſſion de fourbe. Je ſuis empirique, aſtrologue, maître en fait d'armes, tailleur, ferrurier, maître à danſer. En un mot, j'ai cinquante-trois métiers, avec leſquels je meurs de faim, c'eſt la vérité : mais ſi dans l'un ou dans l'autre je puis vous être bon à quelque choſe, vous pouvez diſpoſer librement de mon ſçavoir faire.

OCTAVE.

Il s'agit de tromper la vigilance de deux Argus, qui tiennent dans l'eſclavage deux filles qui ſont ſous leur tutele.

HORACE.

D'empêcher que ces deux brutaux n'épouſent ces deux belles perſonnes.

OCTAVE.

De faire en ſorte de les tirer de leur maiſon pour

les conduire chez leur tante, qui eſt dans nos intérêts

HORACE.

Et de trouver moyen de leur faire tenir à chacune une lettre, qui les inſtruiſe de ce que nous aurons imaginé.

OCTAVE.

L'un d'eux eſt le Capitan Eſcarbombardon, qui demeure dans ce logis.

HORACE.

Et l'autre, nommé Trufaldin, eſt logé dans cette maiſon.

FRANCISQUE.

J'en ai déjà ouï parler comme de deux imbécilles à jouer par deſſous jambe : & s'ils ſont comme on me les a dépeints, je vous les expédierai en bref, ſur ma parole.

HORACE.

J'entends ouvrir. Il ne faut pas qu'on nous voie enſemble. Sortons, & allons chez la tante concerter notre entrepriſe.

SCENE VI.

TRUFALDIN, LE CAPITAN.

TRUFALDIN.

EH bien, ſeigneur Capitan, en quelles diſpoſitions avez-vous trouvé Lucette ?

LE CAPITAN.

Par la ſandis, faut-il le demander ? N'étois-je pas ſûr de mon fait ? Je ne ſuis pas moins l'amour des belles que la terreur des ennemis.

TRUFALDIN.

Elle a conſenti à votre mariage ?

LE CAPITAN.

Au contraire, ma préſence a fait une ſi vive impreſſion ſur ſon cœur, qu'elle en a perdu le ſens ; & au lieu de oui, qu'elle vouloit dire, elle m'a toujours répondu non.

TRUFALDIN.

Il faut que j'aie fait la même impreſſion ſur le cœur de la mienne, car elle m'a répondu de la même maniere.

LE CAPITAN.

Je n'en ai jamais manqué une. Je n'ai besoin que d'un regard, d'un coup d'œil, je vous les enforcelle toutes.

TRUFALDIN.

Vous verrez que ces vives impressions-là seront cause que nous ne les épouserons ni l'une ni l'autre.

LE CAPITAN.

La pudeur les retient, sur ma parole.

TRUFALDIN.

Cela se pourroit bien : car j'ai ouï dire à la mienne, qui lit les romans, qu'Astrée ne déclara sa passion à Céladon qu'à la fin du cinquiéme volume.

LE CAPITAN.

Voilà le fait. Nous n'avons qu'à attendre. Elles y viendront tôt ou tard.

TRUFALDIN.

Je trouve la chose assez problématique, & je voudrois pour beaucoup être éclairci de la vérité.

SCENE VII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE.

JE suis bien aise de vous rencontrer. On vient de m'adresser un homme admirable, un fameux Astrologue, qui est arrivé depuis peu en ce pays-ci. C'est un personnage extraordinaire, un homme qui possede la philosophie cabalistique, & les sciences divinatoires, comme celui qui les a faites. Il m'a dit du premier coup, tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis au monde; & il m'a assurée qu'il vous feroit voir, clair comme le jour, si vous êtes aimés de mes niéces. Vous sçavez que j'ai mis votre mariage avec elles à cette condition-là; & j'en passerai par tout ce qu'il me dira.

TRUFALDIN.

Envoyez-le nous promptement, madame Merluche, envoyez-le nous promptement.

LE CAPITAN.

Quant à moi, je suis sûr de Lucette: la sotte m'adore, autant vaut. Mais baste, ne laissez pas de m'envoyer ce pauvre diable.

Mad. MERLUCHE.

Il eſt à deux pas d'ici, je vais vous le faire venir tout préſentement.

TRUFALDIN.

Il faut voir ſi cet habile homme nous apprendra ce que nous deſirons ſçavoir.

LE CAPITAN.

Le voici, ſans doute.

SCENE VIII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE, habillé en docteur.

FRANCISQUE *s'avance au milieu d'eux, les prend chacun en même-temps par la tête, & les fait incliner fort bas, puis les releve fort brusquement; après quoi il leur dit:*

PUISSE Jupiter dans le signe du Lion présider toujours à vos entreprises!

TRUFALDIN.

Quel diantre de cérémonie est ceci?

FRANCISQUE.

Je suis le célèbre astrologue Melchior Alcofribas, issu en droite ligne de la nymphe Egérie & du sylphe Oromasis, petit-fils de Mercure Trismégiste, neveu d'Agrippa, oncle de Nostradamus, beau-frere de Mélusine, & cousin-germain de l'Almanach de Milan.

LE CAPITAN.

Ce gentilhomme a de belles alliances.

FRANCISQUE.

Vous voyez en moi le type, le prototype & l'archétype des philosophes, l'intendant-général des sept planettes, le commissaire ordonnateur des éclipses, & le gouverneur perpétuel des deux ourses, du dragon, du serpent, du chien, de l'hydre, du taureau, du lion, du scorpion, & de toute la ménagerie céleste.

TRUFALDIN.

Monsieur le docteur, nous voudrions...

FRANCISQUE.

C'est moi, qui ai inventé la cabale; qui ai mis dans le monde les sciences occultes, chiromancie, pédomancie, hydromancie, pyromancie, alectromancie, sternutomancie, négromancie, pharmacie & apoplexie.

LE CAPITAN.

Nous voudrions sçavoir....

FRANCISQUE.

Il y a dix-sept cent ans que je voyage dans le monde, où je suis connu sous le nom de Juif-errant. Depuis ce temps-là j'ai parcouru tous les royaumes de la terre, la France, l'Espagne, l'Italie, la Turquie, la Hongrie, l'Esclavonie, la Moldavie, la Scythie, la Tartarie, l'Arabie, l'Abyssinie,

l'Egypte, & le pays du Maine; & enfin je suis venu m'établir en cette ville, pour me reposer un peu de toutes mes longues fatigues.

TRUFALDIN.

Vous devez avoir apporté beaucoup de curiosités de tous ces pays étrangers que vous venez de nommer.

FRANCISQUE.

Sans doute: mais j'en ai donné la plus grande partie au cabinet du roi des terres Australes; & je n'ai apporté avec moi qu'une pomme de canne au bec de corbin, faite d'une dent de lait de l'éléphant blanc; une pyramide d'Egypte avec la momie de Pharaon, un basilic d'Ethiopie qui a tué deux cent mille hommes aux guerres de Congo; le perroquet du grand Mogol qui parle dix-sept sortes de langues, & répondoit aux harangues des ambassadeurs; une fiole de sens-commun, dont je vous ferai présent, si vous voulez; & une perruque faite des cheveux de la comète qui parut en mil six cent quatre-vingt-un.

LE CAPITAN.

Mon ami, je veux, pour joindre à ces raretés, te faire présent d'une de mes épées. Ce sera le plus beau meuble de ton trésor.

TRUFALDIN.

Monſieur le docteur, nous ſommes perſuadés de votre admirable ſçavoir, & nous vous prions de nous éclaircir un doute. Nous ſommes tuteurs de deux jeunes perſonnes que nous avons deſſein d'épouſer : mais leur tante n'y veut point conſentir, qu'elle ne ſçache ſi nous en ſommes aimés ; & elles s'expliquent là-deſſus d'une manière très-ambigue. Or, nous ſerions bien aiſes, par le moyen de vos rares connoiſſances, d'apprendre au vrai ce qui en eſt.

FRANCISQUE.

C'eſt-à-dire, que le ſoleil de leurs regards a fait éclipſer la lune de votre entendement ; & que vous voudriez ſçavoir par moi ſi l'étoile de vos deſirs ſe pourra trouver quelque jour en conjonction avec la planette de leur conſentement.

TRUFALDIN.

C'eſt cela même.

FRANCISQUE.

Et dites-moi un peu... Quel rêve avez-vous fait cette nuit ?

TRUFALDIN.

Ah malepeſte ! j'ai fait le plus terrible rêve du monde. Je ſongeois que j'étois métamorphoſé en

chouette, & que je voyois dans l'air une quantité prodigieuſe d'alouettes. J'en ai vu une entr'autres, la plus appétiſſante du monde, & j'ai volé après elle pour la gober : mais, comme j'en étois tout proche, il eſt venu un étourneau qui me l'a enlevée ſur la mouſtache ; & tout d'un coup, j'ai repris ma figure humaine : avec cette différence, que je me ſuis trouvé avec un nez ſi long, que je n'en ai jamais pu voir le bout. Je vous prie de me dire quel ſigne c'eſt.

FRANCISQUE.

Quel ſigne c'eſt ?

TRUFALDIN.

Oui.

FRANCISQUE.

C'eſt ſigne... C'eſt ſigne... De mort ſubite.

TRUFALDIN.

De mort ſubite ?

FRANCISQUE.

Oui, c'eſt cela aſſurément. Ne dormez-vous pas volontiers, quand vous avez fait un bon repas ?

TRUFALDIN.

Quelquefois, quand je ſuis ſeul.

FRANCISQUE.

Mort ſubite. Ne vous prend-il point des envies de bâiller, quand vous voyez bâiller quelqu'un ?

TRUFALDIN.

Pour l'ordinaire.

FRANCISQUE.

Mort ſubite. Et quand il fait un vent de bize en hiver, n'avez-vous pas froid au bout du nez ?

TRUFALDIN.

Toujours, quand je vais à l'air.

FRANCISQUE.

Mort ſubite, vous dis-je ; ſubitus, ſubita, ſubitum, per omnia ſæcula ſæculorum.

TRUFALDIN.

Comment diable, mort ſubite !

FRANCISQUE.

Oui : mais conſolez-vous, ce ne ſera que dans ſoixante ou quatre-vingt ans.

TRUFALDIN.

Paſſe pour cela.

FRANCISQUE.

Or-ſus. Je vais travailler à vous faire connoître clairement ſi vous êtes aimés ou non des deux pupilles que vous voulez épouſer.

TRUFALDIN.

Je vous en prie de tout mon cœur.

FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Si j'avois achevé ma carte cosmo-géo-hydro-choro-topographique du royaume de Saturne, je vous mettrois l'affaire au net dans le moment : mais au défaut de cela, j'ai une Ceinture constellée qui a servi autrefois au Prêtre-Jean dans une semblable occasion, & qui fera le même effet, après quelques préparations nécessaires.

TRUFALDIN.

Cela fera des merveilles.

FRANCISQUE *à part.*

Voici deux lettres, qu'il faut faire tenir aux nièces.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce que c'est que ces deux papiers que vous tenez-là ?

FRANCISQUE.

Chut... Ce sont deux lettres... Je veux dire deux tables astronomiques, dont l'une contient votre theme natal, & l'autre l'horoscope des enfans qui doivent naître de votre mariage. Çà, commençons l'opération. Mettez-vous à genoux.

TRUFALDIN.

A genoux ?

FRANCISQUE.

Oui, à genoux, & appuyez-vous sur vos deux mains. Allons vous, monsieur le Spadassin qui bayez aux corneilles ; à genoux.

LE CAPITAN.

Comment, malheureux, à genoux, moi ? Si tout l'univers s'écrouloit sur mes épaules, il n'auroit pas le talent de me faire plier la jambe.

FRANCISQUE.

Comment ? Vous êtes réfractaire aux ordonnances de l'astrologie ? Je vous déclare de la part du Zodiaque, que vous allez devenir hydropique.

LE CAPITAN.

Hydropique !

FRANCISQUE.

Non-seulement hydropique, mais encore pulmonique :

LE CAPITAN.

Je suis mort !

FRANCISQUE.

Non-seulement pulmonique, mais encore épileptique :

LE CAPITAN.

Monsieur le docteur !

FRANCISQUE.

Non-seulement épileptique, mais encore paralytique.

LE CAPITAN.

Miséricorde !

FRANCISQUE.

Et qu'enfin après avoir été hydropique, pulmonique, épileptique, paralytique, & par-dessus cela phrénétique, vous mourrez hérétique. Adieu.

LE CAPITAN.

Holà, monsieur le docteur, ne vous en allez pas, nous nous mettrons comme il vous plaira.

FRANCISQUE.

Ah que diantre, on a bien de la peine à vous mettre à la raison. Allons, bien bas. Encore plus bas. Voilà qui est bien. Ne tournez pas la tête.

Franciſque, après avoir fait pluſieurs contorſions & prononcé quelques mots barbares, leur attache derriere le manteau les deux lettres qu'il veut faire tenir à Lucette & à ſa ſœur, en leur diſant de temps en temps :

Ne tournez pas la tête. *Enſuite de quoi il leur dit :* Voilà qui est fait. Levez-vous.

TRUFALDIN *en ſe relevant.*

C'est une chose admirable que l'Astrologie.

FRANCISQUE.

Franciſque, pour empêcher qu'aucun d'eux ne puiſſe voir ce qui eſt attaché ſur le manteau de l'autre, ſe met entre eux, & leur paſſe à chacun un bras ſous le ſien, en leur tenant le diſcours ſuivant :

Meſſieurs, voici un argument qui vous fera voir l'exiſtence, la certitude, & l'évidence de l'Aſtrologie judiciaire. Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît. Les aſtres... Non. Les planettes... Si fait, je dis bien : les aſtres... Je crois pourtant que ce ſont les planettes. Ma foi, je ne ſçais ſi ce ſont les planettes ou les aſtres. Tant y a que c'eſt l'un ou l'autre. Or ces planettes, ou ces aſtres, ſi vous voulez, reſſemblent à des étoiles. Remarquez bien ceci. Les étoiles ſont comme des flambeaux. Les flambeaux produiſent la lumiere. La lumiere eſt ce qui nous illumine. En illuminant elle chaſſe les ténèbres. Les ténèbres ſe forment dans la nuit. La nuit... tous les chats ſont gris. Atqui : le pôle Arctique & le pôle Antarctique formant une eſpece de triangle hexagone, par la ſympathie qu'il y a avec l'antipathie des rayons du ſoleil & de la lune : il s'enſuit que la réverbération.... de la ſubordination.... qui ſe trouve.... pour ainſi dire.... par exemple.... comme... dans un tourbillon : les influences.... es influences... Comment vous appellez vous?

TRUFALDIN.

Je m'appelle le Seigneur Trufaldin.

FRANCISQUE.

Voilà un vilain nom. Pourquoi diable vous appellez-vous comme cela ? Trufaldin ! Il ne faut qu'un nom comme celui-là, pour déconcerter tout l'obſervatoire.

TRUFALDIN.

Apportez-nous donc vîtement votre Ceinture conſtellée.

FRANCISQUE.

Je vais vous la chercher. Mais vous avez là des manteaux qui vous embarraſſent. Vous ne pourrez jamais vous en ſervir avec ce harnois-là. Appellez vos deux maîtreſſes, afin qu'elles les emportent. Auſſi-bien eſt-il néceſſaire que je les voie.

LE CAPITAN.

C'eſt fort bien penſé.

TRUFALDIN.

Il a raiſon.

SCENE IX.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, LUCETTE, BALIVERNE, FRANCISQUE.

LE CAPITAN.

HOLA, Lucette.

TRUFALDIN.

Descendez, Baliverne.

LUCETTE.

Que vous plaît-il, seigneur Capitan?

BALIVERNE.

Que desirez-vous, seigneur Trufaldin?

LE CAPITAN.

Otez-moi le manteau, & me le pliez proprement.

TRUFALDIN.

Prenez ma houpelande, & gardez bien de la gâter.

LUCETTE & BALIVERNE *appercevant les deux lettres.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

LE CAPITAN.

A qui en avez-vous donc ?

TRUFALDIN.

Qu'eſt-ce que ce fou-rire qui vous prend ?

LUCETTE.

Ce n'eſt rien, ſeigneur Capitan.

BALIVERNE.

C'eſt un rire de réminiſcence, monſieur.

FRANCISQUE.

Je vais maintenant chercher votre affaire.

SCENE X.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE.

TRUFALDIN.

VOILA un homme d'un prodigieux ſçavoir.

LE CAPITAN.

S'il étoit auſſi conſommé dans la ſcience des armes que dans celle de l'aſtrologie, j'en ferois mon valet de chambre.

FRANCISQUE.

Je vous apporte la Ceinture en queſtion. Mais je n'ai pas ſongé à une choſe. Le Prêtre-Jean eſt fort gros, & vous êtes tous deux aſſez menus. Cela ne pourra jamais vous ſervir ſéparément. Car pour bien faire, il faut que vous ſoyez extrêmement ſerrés.

LE CAPITAN.

Comment ferons-nous donc?

FRANCISQUE.

Attendez; j'm'aviſe d'une choſe. Elle a aſſez de longueur pour vous ſervir en même temps. Vous n'avez

n'avez qu'à vous mettre dos à dos, & je vous l'attacherai à tous deux par le milieu du corps.

TRUFALDIN.

Oui ; mais ſi on nous voit en cet état, on ſe moquera de nous.

FRANCISQUE.

Bon, bon ; perſonne ne paſſe à l'heure qu'il eſt. Laiſſez-moi faire ſeulement.

TRUFALDIN.

Elle eſt d'acier, monſieur le docteur ?

FRANCISQUE.

Vraiment oui. C'eſt une Ceinture magique, ſémée de Taliſmans gravés au ſigne & à l'heure de Mercure en quadrat avec Jupiter. Vous verrez avec cela des choſes terribles.

LE CAPITAN.

Terribles ? Cela ne fera-t-il point peur au Seigneur Trufaldin ?

FRANCISQUE.

En aucune façon.

LE CAPITAN.

Vous la fermez au cadenas, monſieur le docteur ?

FRANCISQUE.

Et oui, vraiment. Cela eſt eſſentiel. Or-ſus,

voilà qui eſt bien. Vous allez voir tout à l'heure quelque choſe qui vous ſurprendra.

LE CAPITAN.

Je ſuis fort ſerré, monſieur le docteur.

TRUFALDIN.

Et moi auſſi.

FRANCISQUE.

Tant mieux, vous ne ſçauriez l'être trop. Demeurez-là, je vais faire un tour, & je reviens dans le moment.

A part.

Allons promptement faire venir nos amans.

SCENE XI.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE, HORACE, OCTAVE.

TRUFALDIN.

NE voyez-vous rien, Seigneur Capitan?

LE CAPITAN.

Je ne vois rien.

FRANCISQUE *à Horace & à Octave.*

Voilà nos Renards dans le piége. Profitez-en. Je me retire.

TRUFALDIN.

Morbleu, je vois quelque choſe moi. Horace s'approche de ma maiſon.

LE CAPITAN.

Ah ventre! Octave vient à mon logis.

TRUFALDIN.

On ouvre ma porte!

LE CAPITAN.

On ouvre auſſi la mienne!

TRUFALDIN.

Baliverne ſort avec lui !

LE CAPITAN.

Lucette lui donne la main !

TRUFALDIN.

Laiſſez-moi donc aller.

LE CAPITAN.

Laiſſez-moi aller vous-même.

BALIVERNE *à Trufaldin.*

Seigneur Trufaldin, je vous ſouhaite toutes ſortes de proſpérités.

LUCETTE *au Capitan.*

Seigneur Capitan, je ſuis votre très-humble ſervante.

TRUFALDIN.

Il me l'emmene, ſeigneur Capitan !

LE CAPITAN.

Elle s'en va avec lui, ſeigneur Trufaldin !

TRUFALDIN.

Ne me retenez donc pas.

LE CAPITAN.

C'eſt vous qui me retenez.

TRUFALDIN.

Ah ! nous ſommes pris pour dupes. Je ſuis au déſeſpoir. J'enrage.

SCENE XII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE *s'étouffant de rire.*

AH mon Dieu ! Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ? Etes-vous devenus fous ? Eſt-ce une farce que vous jouez ?

TRUFALDIN.

Ah madame Merluche, votre ſcélérat d'Aſtrologue . . .

Mad. MERLUCHE.

Comme vous voilà fagotés, hé hé hé hé.

LE CAPITAN.

C'eſt une fourberie . . .

Mad. MERLUCHE.

Qui eſt-ce qui vous a ajuſtés comme cela ? Ah ah ah ha.

TRUFALDIN.

Je vous dis que . . .

Mad. MERLUCHE.

On va ſe moquer de vous.

LE CAPITAN.

C'eſt ce coquin . . .

Mad. MERLUCHE.

Vous n'êtes pas raiſonnable.

TRUFALDIN.

Je veux vous dire . . .

Mad. MERLUCHE.

Un homme ſérieux comme vous !

LE CAPITAN.

Vous ſçaurez . . .

Mad. MERLUCHE.

Une perſonne de votre profeſſion !

TRUFALDIN.

Peſte ſoit de la babillarde ? Je vous dis que c'eſt ce pendard que vous nous avez envoyé, qui nous a mis en cet état : & pendant ce temps-là Octave & Horace ont emmené vos nieces.

Mad. MERLUCHE.

Octave & Horace ont emmené mes niéces !

TRUFALDIN.

Oui : mais . . .

Mad. MERLUCHE,

Si cela eſt, c'eſt un ſigne évident qu'elles ne vous aiment point.

LE CAPITAN.

Débarraſſez-moi de cette ferraille, & je les attraperai, fuſſent-ils au fond des abîmes de l'Océan.

SCENE XIII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE, OCTAVE, HORACE.

HORACE.

VOUS n'irez pas si loin, messieurs. Nous voici.

Mad. MERLUCHE *à Trufaldin & au Capitan.*

Mes enfans, il faut avaler cela tout doucement. Je vous ai proposé tantôt deux partis sortables pour mes niéces. Vous avez voulu vous approprier leurs personnes & leur bien. Cela ne vous a pas réussi. Elles sont chez moi. J'ai signé leur contrat. Le voilà. Et si vous voulez être décadenassés, il faut que vous preniez la peine de le signer aussi.

TRUFALDIN.

Moi, signer le contrat?

LE CAPITAN.

J'aimerois mieux ne porter jamais épée.

OCTAVE.

Seigneur Capitan, je veux bien commencer par vous mettre en liberté : mais quand vous y ſerez, ſoyez perſuadé que je vous donnerai les étrivieres juſqu'à ce que vous ayez ſigné.

LE CAPITAN.

Donnez. Je ſignerai à votre conſidération.

TRUFALDIN.

Puiſque la choſe eſt faite, il faut bien s'y réſoudre.

OCTAVE.

Vous pouvez aller maintenant où il vous plaira.

Mad. MERLUCHE.

Seigneur Octave, & vous ſeigneur Horace, venez chez moi pour y célébrer vos mariages. Et vous, meſſieurs, rentrez chacun dans vos logis; & ſi vous m'en croyez, ne parlez de cette avanture que le moins qu'il vous ſera poſſible.

SCENE DERNIERE.

Sept Masques conduits par Francisque, & portant la marque des ſes Planettes, viennent former une entrée mêlée de récits, par où finit la Comédie.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES

contenues dans ce troisiéme Volume.

LE FLATTEUR, page 1

L'HYPOCONDRE, ou la Femme qui ne parle point, 137

LA DUPE DE SOI-MÊME, ou le Défiant confondu, 269

LE CAFFÉ, 289

LA CEINTURE MAGIQUE, 343

FIN DE LA TABLE.